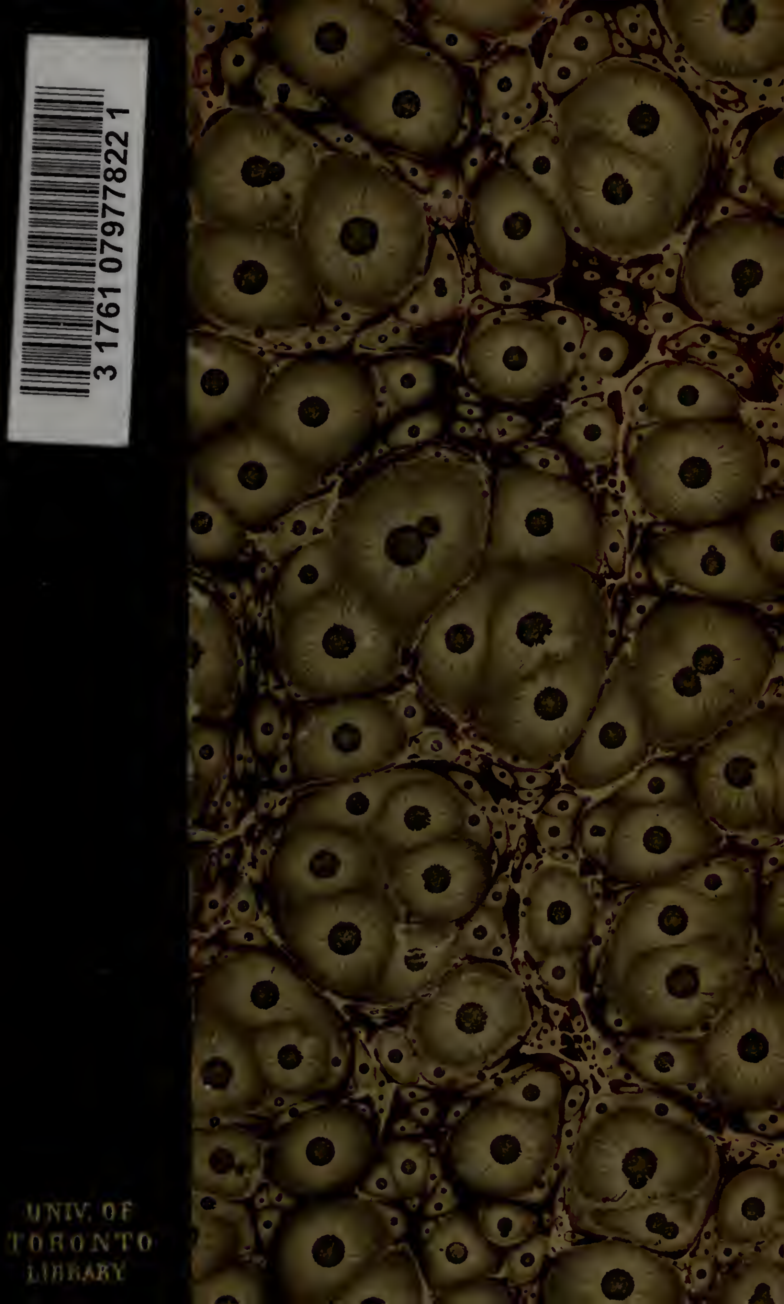
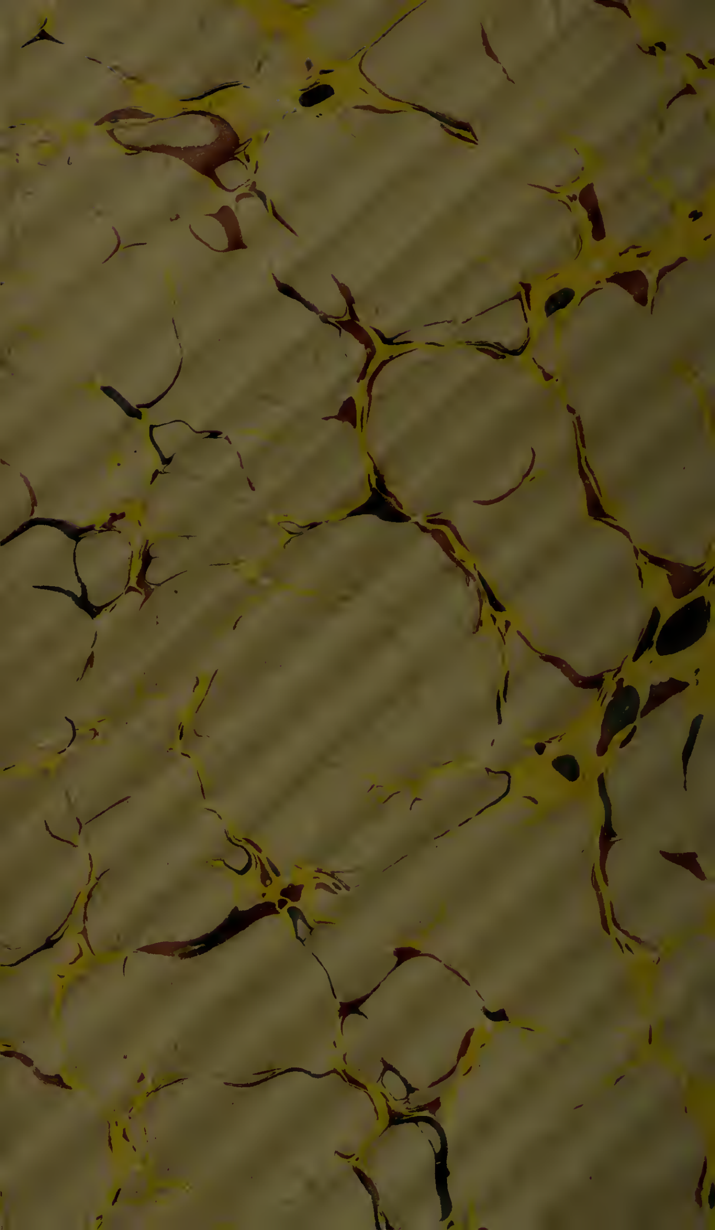
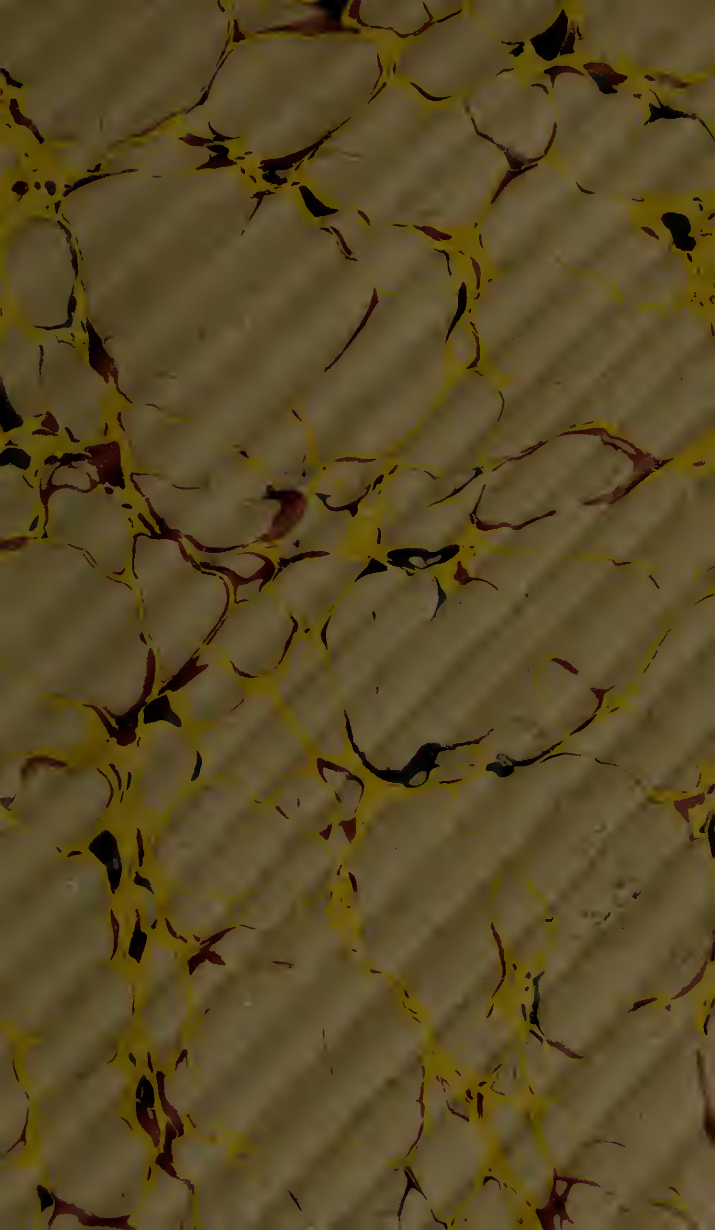

3 1761 07977822 1
UNIV. OF
TORONTO
LIBRARY











ŒUVRES COMPLÈTES

D'ALEXANDRE DUMAS

THÉATRE

X

ŒUVRES COMPLETES D'ALEXANDRE DUMAS

PUBLIÉES DANS LA COLLECTION MICHEL LÉVY

Acté 1
Amaury 1
Ange Pitou. 2
Ascanio. 2
Une Aventure d'amour 1
Aventures de John Davys. 2
Les Baleiniers. . . 2
Le Bâtard de Mauléon 3
Black 1
Les Blancs et les Bleus 3
La Bouillie de la comtesse Berthe. . . 1
La Boule de neige. 1
Bric-à-Brac 1
Un Cadet de famille. 3
Le Capitaine Pamphile 1
Le Capitaine Paul. . 1
Le Capitaine Rhino. 1
Le Capitaine Richard 1
Catherine Blum. . . 1
Causeries 2
Cécile. 1
Charles le Téméraire. 2
Le Chasseur de Sauvagine. 1
Le Château d'Eppstein 2
Le Chevalier d'Harmental 2
Le Chevalier de Maison-Rouge. . . . 2
Le Collier de la reine. 3
La Colombe. — Maître Adam le Calabrais. . . 1
Les Compagnons de Jéhu 3
Le Comte de Monte-Cristo. 6
La Comtesse de Charny 6
La Comtesse de Salisbury. 2
Les Confessions de la marquise. 2
Conscience l'Innocent. 2
Création et Rédemption. — Le Docteur mystérieux. . . . 2
— La Fille du Marquis 2
La Dame de Monsoreau 3
La Dame de Volupté. 2
Les Deux Diane. . . 3
Les Deux Reines. . 2
Dieu dispose. . . . 2
Le Drame de 93 . . 3
Les Drames de la mer 1
Les Drames galants. — La Marquise d'Escoman. 2
Emma Lyonna. . . 5
La Femme au collier de velours. . . . 1
Fernande 1
Une Fille du régent 1
Filles, Lorettes et Courtisanes. . . . 1
Le Fils du forçat . . 1
Les Frères corses. . 1
Gabriel Lambert. . . 1
Les Garibaldiens . . 1
Gaule et France. . . 1
Georges 1
Un Gil Blas en Californie. 1
Les Grands Hommes en robe de chambre: César. 2
— Henri IV, Louis XIII, Richelieu. . 2
La Guerre des femmes 2
Hist. de mes bêtes. . 1
Histoire d'un casse-noisette. 1
L'Homme aux contes. 1
Les Hommes de fer. 1
L'Horoscope 1
L'Ile de Feu. . . . 2
Impressions de voyage: En Suisse. . . . 3
— Une Année à Florence 1
— L'Arabie Heureuse. 3
— Les Bords du Rhin 2
— Le Capit. Arena. 1
— Le Caucase. . . 3
— Le Corricolo . . 2
— Le Midi de la France. 2
— De Paris à Cadix. 2
— Quinze jours au Sinaï. 1
— En Russie. . . 4
— Le Speronare. . 2
— Le Véloce. . . . 2
— La Villa Palmieri. 1
Ingénue 2
Isaac Laquedem. . . 2
Isabel de Bavière. . 2
Italiens et Flamands. 2
Ivanhoe de Walter Scott (traduction). . 2
Jacques Ortis. . . . 1
Jacquot sans Oreilles. 1
Jane. 1
Jehanne la Pucelle. . 1
Louis XIV et son Siècle 4
Louis XV et sa Cour. 2
Louis XVI et la Révolution 2
Les Louves de Machecoul. 3
Madame de Chamblay. 2
La Maison de glace. 2
Le Maître d'armes. . 1
Les Mariages du père Olifus 1
Les Médicis. . . . 1
Mes Mémoires. . . 10
Mémoires de Garibaldi 2
Mém. d'une aveugle. 2
Mémoires d'un médecin : Balsamo. . 5
Le Meneur de loups. 1
Les Mille et un Fantômes. 1
Les Mohicans de Paris 4
Les Morts vont vite. 2
Napoléon. 1
Une Nuit à Florence. 1
Olympe de Clèves. . 3
Le Page du duc de Savoie 2
Parisiens et Provinciaux. 2
Le Pasteur d'Ashbourn 2
Pauline et Pascal Bruno 1
Un Pays inconnu. . 1
Le Père Gigogne . . 2
Le Père la Ruine. . 1
Le Prince des Voleurs 2
Princesse de Monaco. 2
La Princesse Flora. . 1
Propos d'Art et de Cuisine. 1
Les Quarante-Cinq. . 3
La Régence. 1
La Reine Margot . . 2
Robin Hood le Proscrit 2
La Route de Varennes. 1
Le Saltéador. . . . 1
Salvator (suite des Mohicans de Paris) 5
La San-Felice. . . . 4
Souvenirs d'Antony . 1
Souvenirs dramatiques 2
Souvenirs d'une Favorite. 4
Les Stuarts. 1
Sultanetta 1
Sylvandire. 1
Terreur prussienne. 2
Le Testament de M. Chauvelin. 1
Théâtre complet. . . 25
Trois Maîtres. . . . 1
Les Trois Mousquetaires. 2
Le Trou de l'enfer . 1
La Tulipe noire. . . 1
Le Vicomte de Bragelonne 1
La Vie au Désert. . 6
Une Vie d'artiste . . 1
Vingt Ans après. . 3

ÉMILE COLIN — IMPRIMERIE DE LAGNY

THÉATRE COMPLET

DE

ALEX. DUMAS

X

LA REINE MARGOT — INTRIGUE ET AMOUR

NOUVELLE ÉDITION



PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
3, RUE AUBER, 3

1889



LA

REINE MARGOT

DRAME EN CINQ ACTES, EN TREIZE TABLEAUX

EN SOCIÉTÉ AVEC M. AUGUSTE MAQUET

Théâtre-Historique. — 20 février 1847.

DISTRIBUTION

HENRI DE NAVARRE	MM.	MÉLINGUE.
CHARLES IX		ROUVIÈRE.
LA MOLE		LACRESSONNIÈRE.
COCONNAS		BIGNON.
LA HURIÈRE		DEROSSELLE.
CABOCHE		SAINT-LÉON.
D'ALENÇON		BOILEAU.
DE MOUY		GEORGES.
RENÉ		HIELLARD.
MAUREVEL		CRETTE.
FRIQUET		COLBRUN.
LE GEÔLIER		BARRÉ.
LE GOUVERNEUR		PEUPIN.
UN HUGUENOT		LINGE.
UN JUGE		BAR.
CATHERINE DE MÉDICIS	Mmes	PERSON.
MARGUERITE		PÉRIER.
MADAME DE NEVERS		REY.
MADAME DE SAUVE		ATALA-BEAUCHÊNE.
LA NOURRICE		FONTENAY.
JOLYETTE		MAILLET.
GILONNE		LAIGNELET.
MICA		DELAUNAY.

ACTE PREMIER

PREMIER TABLEAU

Un carrefour de Paris. A droite, l'hôtellerie de La Hurière, avec chambres praticables au rez-de-chaussée et au premier étage. A gauche, l'hôtel de l'amiral Coligny, avec un balcon praticable. Au fond, la demeure de de Mouy; de chaque côté de cette habitation, une rue faisant face au public et se perdant au lointain.

—

SCÈNE PREMIÈRE

LA HURIÈRE, MAUREVEL.

LA HURIÈRE, sur sa porte, apercevant Maurevel, qui entre par le premier plan à gauche.

Ah! venez donc ici, seigneur de Maurevel; venez donc!

MAUREVEL.

Me voici!

LA HURIÈRE.

Vous savez qui est là, en face?

MAUREVEL.

Chez l'amiral?

LA HURIÈRE.

Oui, chez l'amiral... Le roi Charles IX!

MAUREVEL.

Eh bien?

LA HURIÈRE.

Que vient-il faire chez cet antechrist?

MAUREVEL.

Pardieu! lui donner le baiser de Judas... Il est important qu'il ne se doute de rien... C'est le dieu de ces damnés huguenots, et il dispose aujourd'hui de dix mille épées, peut-être.

LA HURIÈRE.

Alors, rien n'est changé malgré cette visite?

MAUREVEL.

Rien.

LA HURIÈRE

C'est toujours pour ce soir?

MAUREVEL.

Sans faute !

LA HURIÈRE.

A quelle heure ?

MAUREVEL.

On ne sait pas encore ; mais un signal nous sera donné.

LA HURIÈRE.

Quel sera ce signal ?

MAUREVEL.

La cloche de Saint-Germain-l'Auxerrois sonnant le tocsin.

LA HURIÈRE.

Le signe de ralliement ?

MAUREVEL.

La croix de Lorraine.

LA HURIÈRE.

Et le mot de passe?

MAUREVEL.

Guise et Calais.

LA HURIÈRE.

C'est bien ; on se tiendra prêt pour la fête.

MAUREVEL.

Silence !... voici un voyageur qui nous arrive...

LA HURIÈRE.

Passez par ici !...

MAUREVEL.

Adieu.

(La Hurière lui fait traverser la maison; on voit Maurevel sortir par une porte qui donne sur l'autre rue.)

SCÈNE II

LA HURIÈRE, COCONNAS, à cheval ; puis LA MOLE, à cheval aussi.

COCONNAS, les yeux fixés sur l'enseigne, qui représente une poularde rôtie, et qui porte pour légende : *A la Belle Étoile.*

Mordi ! voilà une auberge qui s'annonce bien, et l'hôte doit être, sur ma parole, un ingénieux compère... D'ailleurs, elle est située aux environs du Louvre, et cela me va.

LA MÔLE, arrivant à cheval par une autre rue.

Voilà sur mon âme, une belle enseigne; puis l'hôtellerie est voisine du Louvre, et ce me sera une commodité.

COCONNAS, à la Môle.

Mordi! monsieur, je crois que vous avez la même sympathie que moi pour cette auberge... Je m'en félicite, car c'est flatteur pour Ma Seigneurie... Êtes-vous décidé?

LA MÔLE.

Vous le voyez, monsieur... pas encore, je me consulte.

COCONNAS.

Pas encore? La maison est flatteuse pourtant!

LA MÔLE.

Oui, sans doute, voilà une friande peinture; mais c'est justement ce qui me fait douter de la réalité. Paris est plein de pipeurs, m'a-t-on dit, et l'on pipe aussi bien avec une enseigne qu'avec autre chose.

COCONNAS.

Oh! cela m'est bien indifférent, à moi, et je me moque de la piperie!... Si l'hôte me fournit une volaille moins bien rôtie que celle de son enseigne, je le mets à la broche lui-même... et je ne le quitte pas qu'il ne soit convenablement rissolé. Voilà donc qui doit vous rassurer, monsieur. (Il met pied à terre.) Entrons!

LA MÔLE, mettant pied à terre à son tour.

Vous achevez de me décider, monsieur... Monsieur, montrez-moi le chemin, je vous prie!

COCONNAS.

Ah! sur mon âme, je n'en ferai rien; car je suis votre humble serviteur, le comte Annibal de Coconnas.

LA MÔLE.

Et moi, monsieur, votre tout dévoué, le comte Joseph de Lérac de la Môle... tout à votre service.

COCONNAS.

En ce cas, monsieur, prenons-nous par le bras, et entrons ensemble... Dites donc, monsieur l'hôte de la *Belle Étoile*, monsieur le manant, monsieur le drôle!

LA HURIÈRE.

Ah! pardon, monsieur, je ne vous avais pas vu.

COCONNAS.

Il fallait nous voir, c'est votre état...

LA HURIÈRE.

Eh bien, que désirez-vous, messieurs ?

COCONNAS, à la Môle.

C'est déjà mieux, n'est-ce pas ?... Eh bien, nous désirons, attirés que nous sommes par votre enseigne, trouver à souper et à coucher dans votre hôtellerie.

LA HURIÈRE.

Messieurs, je suis au désespoir : il n'y a qu'une chambre dans l'hôtel... et je crains que cela ne vous convienne pas.

LA MÔLE.

Ah ! ma foi, tant mieux ! nous irons ailleurs.

COCONNAS.

Non pas... Faites à votre guise, monsieur de la Môle; mais je reste, moi... Mon cheval est harassé... et je prends la chambre, puisque vous n'en voulez pas... D'ailleurs, on m'a positivement indiqué cet hôtel.

LA HURIÈRE.

Ah ! ceci est autre chose; si vous n'êtes qu'un seul, je ne puis pas vous loger du tout.

COCONNAS.

Mordi ! voilà sur mon âme, un plaisant animal... Tout à l'heure, nous étions trop de deux; maintenant, nous ne sommes pas assez d'un... Voyons, tu ne veux donc pas nous loger, drôle ?

LA HURIÈRE.

Ma foi, puisque vous le prenez sur ce ton, je vous dirai franchement que j'aimerais mieux ne pas avoir cet honneur.

LA MÔLE.

Et pourquoi ?

LA HURIÈRE.

J'ai mes raisons.

COCONNAS.

Ne vous semble-t-il pas que nous allons massacrer ce gaillard-là ?

LA MÔLE.

Mais c'est faisable !

LA HURIÈRE, goguenardant.

On voit que ces messieurs arrivent de province.

COCONNAS.

Et pourquoi cela ?

LA HURIÈRE.

Parce qu'à Paris la mode est passée de massacrer les aubergistes qui refusent de louer leurs chambres... Ce sont les grands seigneurs qu'on massacre, et non les bourgeois... témoin M. l'amiral, qui a reçu hier une si fameuse arquebusade... et, si vous criez trop fort, je vais appeler les voisins, et, vous serez roués de coups... traitement tout à fait indigne de deux gentilshommes.

COCONNAS.

Mais le drôle se moque de nous, ce me semble!

LA HURIÈRE, tranquillement.

Grégoire, mon arquebuse...

COCONNAS, tirant son épée.

Corbœuf! mais échauffez-vous donc, monsieur de la Môle.

LA MÔLE.

Non pas; car, tandis que nous nous échaufferons, le souper refroidira... Mon ami, combien louez vous ordinairement votre chambre?

LA HURIÈRE.

Un demi-écu par jour.

LA MÔLE.

Voici huit écus pour huit jours; avez-vous encore quelque chose à dire?

LA HURIÈRE.

Ma foi, non, et avec ces manières-là!... Entrez, messieurs, entrez! (La Môle passe le premier, Coconnas le suit.)

COCONNAS.

N'importe! j'ai bien de la peine à remettre mon épée au fourreau avant de m'assurer qu'elle pique aussi bien que les lardoires de ce drôle-là.

LA MÔLE.

Patience, mon cher compagnon! toutes les auberges sont pleines de gentishommes attirés à Paris par les fêtes du mariage et par la prochaine guerre de Flandre... Nous ne trouverions peut-être pas même une chambre ailleurs...

COCONNAS.

Mordi! comme vous avez le sang froid, monsieur de la Môle! Mais que le coquin prenne garde à lui!... si sa cuisine est mauvaise... si son lit est dur... si son vin n'a pas trois ans de bouteille... si son valet n'est pas souple comme un jonc... il aura affaire à moi!

LA HURIÈRE, repassant un grand couteau.

La, la, mon gentilhomme, calmez-vous... Vous êtes en pays de Cocagne... (A part.) C'est quelque huguenot... Les traîtres sont si insolents depuis le mariage de leur Béarnais avec mademoiselle Margot... (Souriant.) Ce serait drôle qu'il me fût tombé aujourd'hui, jour de la Saint-Barthélemy, justement deux huguenots...

COCONNAS.

Çà, monsieur le comte, dites-moi, tandis qu'on nous prépare notre chambre, est-ce que vous trouvez Paris une ville gaie, vous ?

LA MÔLE.

Ma foi, non... Il me semble n'y avoir vu que des visages effarouchés et rebarbatifs; peut-être aussi les Parisiens ont-ils peur de l'orage... Voyez comme le ciel est noir, et comme l'air est lourd.

COCONNAS.

Vous cherchez le Louvre, n'est-ce pas, d'après ce que vous m'avez fait l'honneur de me dire?

LA MÔLE.

Oui.

COCONNAS.

Eh bien, si vous voulez, en attendant le souper, nous le chercherons ensemble.

LA MÔLE.

Nous pourrions souper auparavant?

COCONNAS.

Pas moi... Mes ordres sont précis : être à Paris le dimanche 24 août, et me rendre immédiatement au Louvre.

LA MÔLE.

Allons, soit... Il est bon, dit Plutarque, d'exercer son âme à la douleur, et son estomac à la faim, *ton dé gastera*...

COCONNAS.

Vous savez le grec ?

LA MÔLE.

Ma foi, oui; mon précepteur me l'a appris.

COCONNAS.

Mordi ! comte, votre fortune est assurée... Vous ferez des vers avec le roi Charles IX, et vous parlerez grec avec la reine Marguerite.

LA MÔLE.

Sans compter que je pourrai encore parler gascon avec le roi de Navarre... Venez-vous ?

COCONNAS.

Me voilà !... (A La Hurière). Arrive ici, maître... Comment t'appelles-tu ?

LA HURIÈRE.

La Hurière !...

COCONNAS.

Eh bien, maître la Hurière, indique-nous le plus court chemin pour nous rendre au Louvre.

LA HURIÈRE.

Oh ! mon Dieu, c'est bien facile : vous suivez la rue jusqu'à l'église Saint-Germain-l'Auxerrois; arrivés à l'église, vous prenez à droite, et vous êtes en face du Louvre.

LA MÔLE.

Merci !

SCÈNE III

LA HURIÈRE, seul.

Hum !... voilà deux gentilshommes qui m'ont bien l'air de deux affreux parpaillots... Je les recommanderai à M. de Maurevel... où plutôt, puisqu'ils sont ici... eh bien, je ferai mon affaire moi-même.

SCÈNE IV

LA HURIÈRE, M. DE NANCEY, LE ROI, L'AMIRAL, le bras en écharpe; puis DE MOUY, SUITE, PAGES, GENTILSHOMMES DE L'AMIRAL, PEUPLE, etc.

La porte de l'Amiral s'ouvre.

M. DE NANCEY.

La litière du roi !

LA HURIÈRE.

Ah ! le roi Charles IX... Il sort de chez l'amiral... O grand roi, va !... Dieu te donne la prudence du basilic et la force du lion !

LE ROI, appuyé à l'épaule de l'Amiral.

Soyez tranquille, mon père... Que diable ! quand je donne ma sœur Margot à mon cousin Henri, je la donne à tous les huguenots du royaume... Les huguenots sont donc tous mes frères, maintenant.

L'AMIRAL.

Ah ! sire, je ne doute pas de vos intentions; mais la reine Catherine...

LE ROI.

Coligny, je ne dis cela qu'à toi, mais je te le dis, ma mère est une brouillonne... Avec elle, il n'y a pas de paix possible... Ces catholiques italiens n'entendent à rien qu'à exterminer... Moi, tout au contraire, non-seulement je veux pacifier, mais encore je veux donner la puissance à ceux de la religion... Les autres sont trop dissolus, mon père... En vérité, ils me scandalisent par leurs amours et par leurs déréglements... Tiens, veux-tu que je te parle avec franchise, je me défie de tout ce qui m'entoure, excepté de toi et de mon beau-frère de Navarre... de ce bon Henriot, ton élève... je ne dis pas ton fils... c'est moi qui suis ton fils, et je ne veux pas que tu en aies d'un autre que moi.

(Entre la litière dans laquelle Catherine est cachée.)

L'AMIRAL.

Cependant, sire, vous avez autour de vous de braves capitaines, des conseillers prudents.

LE ROI.

Non, Dieu me pardonne, vois-tu, il n'y a que toi, mon père, il n'y a que toi qui sois brave comme Julius César, et sage comme Plato... Aussi, au moment d'avoir la guerre dans les Flandres, je ne sais vraiment comment faire: te garder ici comme conseiller, ou t'envoyer là-bas comme général... Si tu me conseilles, qui commandera?... Si tu commandes, qui me conseillera?

L'AMIRAL.

Sire, il faut vaincre d'abord; puis le conseil viendra après la victoire.

LE ROI.

C'est ton avis, mon père?... Eh bien, il sera fait selon ton avis... Demain, tu partiras pour les Flandres, et moi, je partirai Amboise.

L'AMIRAL.

Votre Majesté quitte Paris?

LE ROI.

Oui, je suis fatigué de tout ce bruit et de toutes ces fêtes... Je ne suis pas un homme d'action, moi... je suis un rêveur... Je n'étais pas né pour être roi, j'étais né pour être poëte. Ce titre de poëte est le seul que j'ambitionne... Aussi, j'ai déjà écrit à Ronsard de venir me rejoindre à Amboise, et, là, tous deux, loin du bruit, loin du monde, loin des méchants, sous nos grands bois, au bord de la rivière, au murmure des ruisseaux, nous parlerons des choses de Dieu, seule conpensation qu'il y ait, dans ce monde, aux choses des hommes...

COLIGNY.

Sire, je ne puis qu'applaudir à une pareille résolution; mais Votre Majesté veut-elle permettre que je la sollicite, avant son départ, d'accomplir un acte de justice et, en même temps, de politique?

LE ROI.

Dis, mon père, dis!...

COLIGNY.

Un acte qui donnera un nouveau gage à ceux de la religion réformée.

LE ROI.

Parle... ou plutôt veux-tu mes pleins pouvoirs pour accomplir cet acte?

COLIGNY.

Non, sire, l'exemple sera plus grand, venant de vous.

LE ROI.

Alors, dis-moi ce qu'il y a à faire.

COLIGNY, faisant signe à un jeune homme qui quitte la foule et qui s'avance.

Permettez-moi, sire, de vous présenter M. de Mouy de Saint-Phale.

DE MOUY, un genou en terre.

Sire, justice!

LE ROI.

Ah! vous êtes le fils du capitaine de Mouy?

DE MOUY.

Oui, sire.

LE ROI.

Lequel a été traîtreusement tué par François Louviers de Maurevel ?

DE MOUY.

Oui, sire.

LE ROI.

Relevez-vous, monsieur de Mouy; justice sera faite !

(Le Roi lui donne sa main à baiser.)

DE MOUY.

Oh ! sire !...

LES ASSISTANTS.

Vive le roi !

COLIGNY.

Les entendez-vous, sire !...

LE ROI.

Merci, braves gens, merci... Mais ce n'est pas « Vive le roi ! » qu'il faut crier, c'est « Vive l'amiral ! »

QUELQUES VOIX.

Vive l'amiral !

LE ROI.

Adieu, mon père; à partir de ce moment, nous appartenons l'un à l'autre, corps et âme... (Il l'embrasse.) Adieu !

COLIGNY, voulant conduire le Roi à sa litière.

Sire, permettez...

LE ROI.

Non pas...

COLIGNY.

Sire...

LE ROI.

Je le veux !

(Le Roi monte dans la litière. Au moment où la litière tourne devant le public, on voit Catherine au fond, attentive.)

LE ROI, bas, à sa mère.

Êtes-vous contente de moi, ma mère, et ai-je bien joué mon petit rôle ?

CATHERINE.

Oui, mon fils !

(Les Pages, les Gardes, le Peuple sortent avec de grandes acclamations.)

SCÈNE V

L'AMIRAL, DE MOUY, LA HURIÈRE, chez lui.

COLIGNY, congédiant ses gentilshommes.

Eh bien, de Mouy, tu es satisfait, je l'espère?

DE MOUY.

Oui; il me semble de bonne foi.

COLIGNY.

Oh ! je te reponds de lui comme de moi-même.

DE MOUY.

En tout cas, mon père, maintenant que nous pouvons habiter Paris en toute tranquillité, s'il ne me fait pas justice de l'assassin, je me la ferai, moi... A présent, un seul mot sur une autre chose, qui, pour me toucher de moins près, n'en est pas moins importante.

COLIGNY.

Dis.

DE MOUY.

Vous persistez à nous présenter Henri pour le roi de Navarre ?

COLIGNY.

C'est à lui que ce trône appartient de droit.

DE MOUY.

Sans doute; mais en est-il digne?

COLIGNY.

Henri est digne de tous les trônes, de Mouy.

DE MOUY.

Je puis donc m'attacher à lui ?

COLIGNY.

Comme le lierre au chêne.

DE MOUY.

Mais, vous le savez, mon attachement, à moi, c'est le dévouement le plus absolu.

COLIGNY.

Dévoue-toi franchement et entièrement alors; car, en te dévouant à Henri, tu te dévoues non-seulement à un homme, mais à une cause; et cette cause, c'est celle du Seigneur !

DE MOUY.

C'est donc, à votre avis, le chef qui peut faire les huguenots forts et libres, la religion réformée grande et forte.

COLIGNY.

C'est le roi qui peut faire, du royaume qu'il gouvernera, le premier royaume du monde.

DE MOUY.

C'est dit, mon père. A partir d'aujourd'hui, il disposera de moi comme vous en auriez disposé vous-même. Adieu !

COLIGNY.

Bon et excellent jeune homme !

(Il le suit des yeux et rentre.)

SCÈNE VI

LA HURIÈRE, COCONNAS, arrivant par la rue.

LA HURIÈRE.

Comme ils complotent, ces huguenots ! car je suis sûr qu'ils complotent ; heureusement qu'on ne les laissera pas aller, car ils iraient loin ; mais il est temps de les arrêter. Vous avez raison, monsieur de Maurevel, il est temps !

COCONNAS, lui frappant sur l'épaule.

Eh bien, l'ami, ce souper ?

LA HURIÈRE, négligemment.

Ah ! parbleu ! je vous avais oublié, mon gentilhomme !

COCONNAS.

Comment, tu m'avais oublié ? Et tu l'avoues, drôle !

LA HURIÈRE.

Ma foi, quand vous saurez pour qui !...

COCONNAS.

Et pour qui ?...

LA HURIÈRE.

C'est pour Sa Majesté Charles IX, qui vient de passer là !

COCONNAS.

Le roi ? Mordi ! je suis fâché de ne pas l'avoir vu. Le roi a passé là, dans la rue ?

LA HURIÈRE.

Oui, sortant de chez l'amiral !

COCONNAS, rentrant.

Quoi ! le roi a été visiter ce païen ?

LA HURIÈRE, bas.

Bon ! celui-ci est des nôtres... (Haut). Grégoire, servez vite monsieur... Servez !... servez !

COCONNAS.

Allons, il paraît qu'il s'humanise... Qu'est-ce que c'est que cela ?

LA HURIÈRE.

Une omelette au lard... C'était pour ne pas faire attendre Votre Seigneurie.

COCONNAS.

Bravo !

(Il se met à table.)

LA MÔLE, entrant par l'autre porte.

Comte, non-seulement Plutarque dit, dans un endroit, qu'il faut endurcir son âme à la douleur et son estomac à la faim, mais il dit encore, dans un autre, qu'il faut que celui qui a partage avec celui qui n'a pas... Pour l'amour de Plutarque, voulez-vous partager votre omelette avec moi, comte ?

COCONNAS

Vous n'avez donc pas soupé chez le roi de Navarre, comme vous y comptiez ?

(Il lui offre un siége.)

LA HURIÈRE.

Ah ! il paraît que celui-là est un huguenot.

LA MÔLE, à table.

Non ; le roi de Navarre n'était pas au Louvre ; mais, en échange...

COCONNAS.

Eh bien, en échange...?

LA MÔLE.

Oh ! comte, l'adorable vision que j'ai eue !

COCONNAS.

Une vision ?

LA MÔLE.

Imaginez-vous que, par la protection d'un jeune capitaine de la religion réformée, j'avais été introduit jusque dans la grande galerie, où, à mon profond étonnement, il n'y avait personne... Là, mon introducteur m'avait laissé seul pour s'informer... quand tout à coup une porte s'ouvre, et je me trouve en face d'une femme si noble, si gracieuse, si resplendissante, que je crus d'abord que c'était l'ombre de la belle Diane de Poitiers, qui revient, dit-on, au Louvre.

COCONNAS.

Et c'était...?

LA MÔLE.

C'était tout simplement le corps de madame Marguerite, reine de Navarre.

COCONNAS.

Ma foi, vous n'êtes pas malheureux... J'aime mieux les corps que les ombres.

LA MÔLE.

Vous avez raison!

COCONNAS.

Et qu'avez-vous dit à cette belle reine?

LA MÔLE.

Pas un mot. J'étais en extase... J'ai tiré la lettre dont j'étais porteur, je la lui ai remise, et, avec la plus jolie main du monde, avec les doigts les plus effilés que j'aie jamais vus, toute tiède encore de la chaleur de ma poitrine, elle l'a glissée dans son corset de satin.

COCONNAS.

Oh! oh! comme vous dites vivement les choses, compagnon!

LA MÔLE.

Je les dis comme je les sens... Et vous, êtes-vous parvenu à vos fins?

COCONNAS.

Mordi! tout le monde n'est pas favorisé comme vous des dieux ou des déesses... J'ai tout bonnement rencontré un Allemand... fort aimable pour un Allemand, il n'y a rien à dire! lequel, reconnaissant en moi un bon catholique, m'a conduit près de M. de Guise, à qui j'avais affaire. (A la Hurière, qui s'est avancé). Eh bien, que fais-tu là?... tu nous écoutes?

LA HURIÈRE, la main à son bonnet.

Oui, messieurs, je vous écoute... mais pour vous servir... A quoi puis-je vous être bon, mes gentilshommes?

COCONNAS.

Ah! ah! ce nom de Guise est magique, à ce qu'il paraît; car, d'insolent que tu étais, te voilà devenu obséquieux... Crois-tu que mon bras soit moins lourd que celui de M. de Guise, qui a le privilége de te rendre si poli?

LA HURIÈRE.

Non, monsieur le comte, mais il est moins long; d'ailleurs, il faut vous dire que le grand Henri est notre idole, à nous autres Parisiens...

LA MÔLE.

Quel Henri, s'il vous plait?

LA HURIÈRE.

Je n'en connais qu'un.

LA MÔLE.

Ah! mais, moi, j'en connais plusieurs... Et il y en a un dont je vous invite particulièrement, mon ami, à ne pas dire de mal.

LA HURIÈRE.

Lequel?

LA MÔLE.

Sa Majesté le roi Henri de Navarre!

LA HURIÈRE.

Je ne le connais pas...

(Il fait un signe à Coconnas.)

LA MÔLE.

Drôle!

(Il se lève.)

COCONNAS.

Eh bien, que faites-vous?

LA MÔLE.

Je quitte la table, n'ayant plus faim...

COCONNAS.

J'en suis vraiment fâché; je comptais attendre dans votre honorable compagnie le moment de retourner au Louvre.

LA MÔLE.

Vous retournez au Louvre?

COCONNAS.

Oui, monsieur.

LA MÔLE.

Et moi aussi.

COCONNAS.

A quelle heure?

LA MÔLE.

J'ai rendez-vous à minuit.

COCONNAS.

Et moi aussi...

LA MÔLE.

Ah çà! mais savez-vous qu'il y a une étrange liaison entre nos deux destinées? Où vous venez, je viens; où vous allez, je vais.

COCONNAS.

En ce cas, écoutez : on ne peut plus manger quand on n'a plus faim ; mais on peut encore boire quand on n'a plus soif... Buvons donc jusqu'à minuit ! et nous irons au Louvre ensemble.

LA MÔLE.

Je vous demande pardon ; mais je craindrais, en cédant à votre invitation, de ne pas porter au Louvre des idées aussi nettes que celles que l'on attend de moi... Mais avec qui cause donc notre hôte ?

(On voit La Hurière fort échauffé à parler dans la rue avec Maurevel.)

COCONNAS.

Il cause ; mais, le diable m'emporte ! il cause avec le même individu...

LA MÔLE.

Comment, le même individu ?

COCONNAS.

Oui, avec lequel il causait déjà quand nous sommes arrivés... l'homme au manteau amadou. Oh ! oh ! quel feu il met à la conversation !... Eh ! dites donc, maître La Hurière, est-ce que vous faites de la politique, par hasard ?

LA HURIÈRE, avec un geste terrible.

Ah !... schelme !

COCONNAS, se levant et allant à lui.

Qu'avez-vous donc, mon ami ? seriez-vous possédé ?

LA HURIÈRE, saisissant la main de Coconnas.

Silence ! malheureux !... silence sur votre vie !

COCONNAS.

Oh ! oh !

LA HURIÈRE.

Congédiez votre ami sans perdre un instant ; il faut que nous vous parlions, monsieur et moi.

MAUREVEL.

Il le faut, entendez-vous.

COCONNAS.

Mordi ! il paraît que c'est sérieux ?

MAUREVEL.

On ne peut plus sérieux.

LA MÔLE, de la maison.

Eh bien, que décidez-vous ?

COCONNAS.

Je pense que vous avez raison, et que mieux vaut que chacun de nous garde sa tête. (Il rentre.) Donc, un dernier verre de vin... A votre fortune!

LA MÔLE.

A la vôtre, monsieur!

COCONNAS.

Vous vous retirez?

LA MÔLE.

Oui, je suis fatigué; il est onze heures seulement, je n'ai rendez-vous au Louvre qu'à minuit, et je ne suis pas fâché de me jeter une heure sur mon lit... Maître La Hurière...

LA HURIÈRE.

Monsieur le comte?...

LA MÔLE.

Conduisez-moi à ma chambre, je vous prie; à minuit, vous me réveillerez... Je serai tout habillé, et, par conséquent, vite prêt.

COCONNAS.

Bien! c'est comme moi, je vais faire tous mes préparatifs. Maître La Hurière, donnez-moi du papier blanc et des ciseaux, que je découpe mon signe de reconnaissance.

LA HURIÈRE, bas.

Mais, malheureux, vous avez donc juré...? (Haut.) Grégoire, ce gentilhomme demande du papier blanc pour écrire, et des ciseaux pour tailler l'enveloppe! Venez, monsieur de la Môle, venez.

(Il monte l'escalier, éclairant la Môle.)

COCONNAS, à part.

Décidément, il se passe ici quelque chose d'extraordinaire.

LA MÔLE, montant.

Bonsoir, monsieur de Coconnas... et bonne chance au Louvre?

SCÈNE VII

MAUREVEL, à la porte du fond; COCONNAS.

COCONNAS.

Ah çà! mais qu'ai-je donc fait?

MAUREVEL.

Ce que vous avez fait, monsieur? Vous avez failli révéler tout à l'heure un secret duquel dépend le sort du royaume... Voilà ce que vous avez fait. Par bonheur, Dieu a voulu que votre bouche fût fermée à temps par notre digne hôte... Un mot de plus, et vous êtes mort... Maintenant, nous sommes seuls, écoutez-moi.

COCONNAS.

Un instant, monsieur. Qui êtes-vous, s'il vous plaît, pour me parler avec ce ton de commandement?

MAUREVEL.

Avez-vous, par hasard, entendu nommer le sire Louviers de Maurevel?...

COCONNAS.

Le meurtrier du capitaine de Mouy?... Oui, sans doute.

MAUREVEL.

Eh bien, c'est moi!

COCONNAS.

Oh! oh!

MAUREVEL.

Écoutez-moi donc!

COCONNAS.

Je le crois bien, mordi! que je vous écoute.

MAUREVEL.

Chut!... attendez!

(Il indique le bruit qui se fait au-dessus de sa tête. En ce moment, la chambre du premier étage s'éclaire. La Môle y entre avec La Hurière.)

COCONNAS.

Ce n'est rien, c'est mon compagnon qui s'installe.

LA HURIÈRE, en haut.

Voici votre chambre.

LA MÔLE, en haut.

A merveille!... N'oubliez pas de m'éveiller à minuit.

LA HURIÈRE.

Soyez tranquille!

MAUREVEL.

Écoutez, l'heure sonne, écoutez.

(L'heure sonne, ils comptent.)

COCONNAS.

Onze heures.

MAUREVEL.

Bien ! La Hurière referme la porte... Il descend... Venez, maître, venez !

SCÈNE VIII

MAUREVEL, COCONNAS, LA HURIÈRE.

LA HURIÈRE.

Nous voilà seuls... Asseyons-nous.

MAUREVEL.

Tout est-il bien clos ?

LA HURIÈRE.

Oui, et Grégoire fait sentinelle au dehors. Es-tu là, Grégoire ?

GRÉGOIRE, dans la rue.

Oui, maître.

LA HURIÈRE, à Coconnas.

Monsieur, êtes-vous bon catholique ?

COCONNAS.

Mordi ! depuis le jour de mon baptême, je m'en vante.

MAUREVEL.

Monsieur, êtes-vous dévoué au roi ?

COCONNAS.

De corps et d'âme.

MAUREVEL.

Alors, vous allez nous suivre.

COCONNAS.

Soit ; mais je vous préviens qu'à minuit j'ai affaire au Louvre.

MAUREVEL.

C'est justement là que nous allons.

COCONNAS.

J'ai rendez-vous avec M. de Guise.

MAUREVEL.

Et nous aussi.

COCONNAS.

J'ai un mot de passe particulier.

MAUREVEL.

Et nous aussi.

COCONNAS.

Un signe de reconnaissance personnel.

MAUREVEL.

Et nous aussi; et, tenez, voilà qui va vous épargner la peine de faire une croix en papier.

(Il tire de sa poche trois croix blanches, en donne une à La Hurière, l'autre à Coconnas, et garde la troisième pour lui.)

COCONNAS.

Oh! oh! ce rendez-vous, ce mot d'ordre, ce signe de ralliement... c'était donc pour tout le monde?

MAUREVEL.

Oui, monsieur, c'est-à-dire pour tous les bons catholiques.

COCONNAS.

Il y a fête au Louvre, alors?

LA HURIÈRE.

Oui, et voilà pourquoi je lustrais ma salade, j'affilais mon épée et je repassais mes couteaux. — Grégoire, viens m'aider!

COCONNAS, l'œil enflammé.

Un instant! Cette fête, c'est donc...?

MAUREVEL.

Vous avez été bien long à deviner, monsieur, et l'on voit que vous n'êtes pas fatigué comme nous des insolences de ces hérétiques.

COCONNAS.

Mais vous avez sans doute de nombreux et puissants alliés?

MAUREVEL, le conduisant à la fenêtre.

Voyez-vous cette troupe qui passe silencieusement dans l'ombre?

COCONNAS.

Oui.

MAUREVEL.

Eh bien, les hommes qui composent cette troupe ont, vous pouvez le voir, comme La Hurière, vous et moi, une croix au chapeau...

COCONNAS.

Eh bien?

MAUREVEL.

Eh bien, ces hommes, ce sont les Suisses des petits cantons, les bons amis du roi... Voyez-vous cette autre troupe?...

COCONNAS.

Ces cavaliers?

MAUREVEL.

Reconnaissez-vous leur chef?

COCONNAS.

Comment voulez-vous que je le reconnaisse?... Je suis ici depuis cinq heuresde l'après-midi.

MAUREVEL.

Eh bien, c'est celui avec qui vous avez rendez-vous à minuit au Louvre!... Voyez, il va vous y attendre.

COCONNAS.

M. de Guise?

MAUREVEL.

Lui-même!

COCONNAS.

Mais que font ces autres hommes qui vont silencieusement de porte en porte?

MAUREVEL.

Ils marquent d'une croix rouge les maisons des huguenots, et d'une croix blanche celles des catholiques... Autrefois, on laissait à Dieu le soin de distinguer les siens; aujourd'hui, nous sommes plus prévenants, et nous lui épargnons cette peine.

COCONNAS.

Mais on les tuera donc tous, alors?

MAUREVEL.

Tous!

COCONNAS.

Par ordre du roi?

MAUREVEL.

Par ordre du roi et de M. de Guise.

COCONNAS.

Et quand cela?

MAUREVEL.

Quand vous entendrez tinter le premier coup de la cloche de Saint-Germain-l'Auxerrois.

COCONNAS, avec explosion.

Ah! cela va être drôle!

MAUREVEL.

Silence!... Maintenant, il est inutile de vous dire que, si vous avez quelque ennemi particulier, quand il ne serait pas tout à fait huguenot, il passera dans le nombre.

LA HURIÈRE, *qui, pendant cette conversation, s'est armé de pied en cap.*
Me voici.

MAUREVEL.

Partons, alors.

LA HURIÈRE.

Attendez !... Avant de nous mettre en campagne, assurons-nous du logis, comme on dit à la guerre... Je ne veux pas qu'on égorge ma femme et mes enfants tandis que je serai dehors... Il y a un huguenot ici.

COCONNAS.

M. de la Môle?

LA HURIÈRE.

Oui, le parpaillot... Il s'est jeté dans la gueule du loup.

COCONNAS.

Comment ! vous attaqueriez votre hôte ?

LA HURIÈRE.

C'est à son intention que j'ai repassé ma rapière.

COCONNAS.

Pendant qu'il dort ?

LA HURIÈRE.

Raison de plus.

COCONNAS.

Oh ! oh !

LA HURIÈRE.

Vous dites?

COCONNAS.

Je dis que c'est dur... M. de la Môle a soupé avec moi, et je ne sais pas si je dois...

MAUREVEL.

Oui; mais M. de la Môle est un hérétique; il est condamné, et, si nous ne le tuons pas, d'autres le tueront.

COCONNAS.

Voilà une raison; mais elle ne me paraît pas suffisante.

MAUREVEL.

Allons, allons, dépêchons, messieurs, dépêchons... Une arquebusade, un coup de marteau, un coup de rapière, un coup de chenet, un coup de tout ce que vous voudrez, mais finissons-en...

LA HURIÈRE.

Je monte à sa chambre, et dans un tour de main...

COCONNAS.

Attendez donc! je monte avec vous.

LA HURIÈRE.

Pour quoi faire?

COCONNAS.

Mordi! je suis curieux de voir comment la chose se passera.

(Il monte derrière La Hurière.)

MAUREVEL.

Et, moi, je vous attends! J'ai aussi quelque chose à faire pendant ce temps-là. (Il va à la porte de l'Amiral et la marque d'une seconde croix.) Pour celui-ci, mieux valent deux croix qu'une.

LA MÔLE, se soulevant.

Quel est ce bruit?

(Il prend un pistolet sur une table.)

LA HURIÈRE, écoutant à la porte.

Eh! je crois qu'il est réveillé.

COCONNAS.

Ça m'en a tout l'air.

LA HURIÈRE.

Il va se défendre, alors.

COCONNAS.

Il en est capable... Dites donc, maître La Hurière, s'il allait vous tuer... Ce serait drôle!

LA HURIÈRE.

Hum!... hum!...

COCONNAS.

Je crois que vous reculez.

LA HURIÈRE.

Moi? Allons donc! Reculer? Jamais!...

(Il enfonce la porte d'un coup de pied; il se trouve en face de la Môle, retranché derrière son lit avec un pistolet dans chaque main.)

COCONNAS.

Voilà qui devient intéressant.

LA MÔLE.

Ah! l'on veut m'assassiner, à ce qu'il paraît!... Et c'est toi, misérable?...

LA HURIÈRE.

Monsieur de Coconnas, vous êtes témoin qu'il m'a insulté.

(La Hurière abaisse son arquebuse et tire; la Môle se baisse, le coup passe par-dessus sa tête.)

LA MÔLE.

A moi, monsieur de Coconnas! à moi!

COCONNAS.

Ma foi, monsieur de la Môle, tout ce que je puis dans cette affaire, c'est de ne pas me mettre contre vous... Tirez-vous donc de là comme vous pourrez.

LA MÔLE.

Ah! doubles traîtres!... puisqu'il en est ainsi...

(Il lâche un des deux pistolets; la balle touche Coconnas à l'épaule gauche.)

COCONNAS.

Mordi! j'en tiens... A nous deux donc, puisque tu le veux... Ah! je viens dans de bonnes intentions, et tu m'en récompenses en m'envoyant une balle dans l'épaule... Attends!... attends!...

(Il tire son épée.)

LA MÔLE, qui a gagné la fenêtre, et qui l'a ouverte.

A l'assassin!... à l'assassin!...

(Il saute par la fenêtre.)

LA HURIÈRE.

Mordieu! il nous échappe.

COCONNAS.

Lui? Attendez!...

(Il saute à son tour. On voit paraître la Môle courant.)

LA MÔLE, fuyant, le pistolet à la main.

A l'assassin!

COCONNAS, le poursuivant.

Au huguenot!

PLUSIEURS VOIX.

Aux huguenots!... Tue! tue!

(Plusieurs coups de feu partent.)

MAUREVEL, à La Hurière.

Vite!... voilà qui va donner l'alarme... Au Louvre!... au Louvre!...

(Gens armés qui courent. Le tocsin, arquebusades, cris; quelques blessés tombent dans la rue.)

DEUXIÈME TABLEAU

La chambre de Marguerite. — Portes au fond, à droite et à gauche; dans le pan coupé, à gauche, une fenêtre avec rideaux fermés, donnant sur un balcon; en retour, sur l'avant-scène, porte d'un cabinet.

—

SCÈNE PREMIÈRE

MARGUERITE, GILLONNE.

MARGUERITE.

Eh bien, que t'a dit madame de Nevers?

GILLONNE.

Sans doute, madame la duchesse n'a pas voulu me confier ses secrets, car elle m'a remis ce petit mot pour Votre Majesté.

MARGUERITE.

Donne! (Elle ouvre le billet et lit.) « Ma chère reine, j'avais parié, comme tu le sais, que ce petit roitelet de Navarre serait le plus heureux prince de la terre en devenant possesseur de la plus belle perle de la couronne de France... Il paraît que j'ai perdu... Maître Henriot, comme l'appelle ton frère le roi Charles IX, a promis à madame de Sauve, si elle voulait lui pardonner son infidélité forcée, de lui faire le sacrifice de sa première nuit de noces. Adieu, chère Marguerite! Ta folle, mais bien affectionnée HENRIETTE! » C'est bien!

(Pendant la lecture de la lettre, le duc d'Alençon s'est avancé doucement jusque derrière Marguerite; Gillonne a voulu prévenir sa maîtresse; mais le Prince l'a arrêtée d'un signe, et l'a congédiée.)

SCÈNE II

MARGUERITE, LE DUC D'ALENÇON, puis GILLONNE.

MARGUERITE.

Impossible!

LE DUC.

Et pourquoi cela? L'amour de Henri pour madame de Sauve n'est point un secret, je suppose?

MARGUERITE.

Ah ! c'est vous, mon frère ?

LE DUC.

Oui.

MARGUERITE.

Vous m'écoutiez ?

LE DUC.

Oui.

MARGUERITE, avec mystère.

Pour votre compte ou pour celui de notre mère ?

LE DUC.

Pour le mien.

MARGUERITE.

Vous vouliez savoir ?

LE DUC.

Si Henri était ou n'était pas mon beau-frère.

MARGUERITE.

Et où cela vous mènera-t-il ?

LE DUC.

Qui sait ! peut-être à savoir s'il sera ou ne sera pas roi de Navarre.

MARGUERITE.

Et que vous importe, à vous qui devez être roi de France ?

LE DUC.

Oui, après la mort de mon frère Charles IX ; en attendant, que voulez-vous ! je m'intéresse au sort de ce petit royaume.

MARGUERITE.

Eh bien, êtes-vous satisfait ? Vous voyez que le roi ne viendra point.

LE DUC.

Je le sais.

MARGUERITE.

Alors, puisque vous savez ce que vous vouliez savoir, retirez-vous.

LE DUC.

Bonsoir, ma sœur.

GILLONNE, rentrant.

Madame, le roi de Navarre sort de son appartement et se dirige vers le vôtre.

MARGUERITE.

Le roi de Navarre, dites-vous ?

LE DUC.

Il paraît que nous nous trompions.

MARGUERITE.

Êtes-vous sûre?

GILLONNE.

Je l'ai aperçu au bout du corridor, précédé de deux pages portant des flambeaux.

LE DUC.

Je vous fais mon compliment, ma sœur.

(Il s'avance vers la porte d'un cabinet à droite.)

MARGUERITE.

Que voulez-vous?

LE DUC.

Continuer de m'instruire!

MARGUERITE.

Vous allez écouter ce qui se dira dans cette chambre?

LE DUC.

Oui.

MARGUERITE.

François, je vous le défends.

LE DUC, menaçant.

Prends garde, Marguerite! cette fois, je n'écoute plus pour mon compte.

MARGUERITE.

Et pour le compte de qui écoutez-vous?

LE DUC.

Pour celui de la reine Catherine.

MARGUERITE, consternée.

Ah!

LE DUC.

Je savais bien que vous étiez fille trop soumise pour vous opposer à la volonté de notre bonne mère.

(Il entre dans le cabinet.)

SCÈNE III

MARGUERITE, seule.

Que se trame-t-il donc, et que va-t-il se passer?... Toute la journée, des hommes à visage sinistre ont circulé dans le

Louvre... Serait-il vrai, comme le bruit en a transpiré, qu'une proscription générale... ?

GILLONNE.

Sa Majesté le roi de Navarre !

SCÈNE IV

MARGUERITE, GILLONNE, HENRI DE NAVARRE, LE DUC D'ALENÇON, caché; DEUX PAGES.

Les deux Pages entrent, portant des candélabres d'or, avec des bougies de cire rose.

HENRI.

Eh bien, madame, ma présence m'a tout l'air de vous surprendre... Ne m'attendiez-vous donc pas ?

MARGUERITE.

C'est-à-dire que je ne vous attendais plus.

HENRI.

Vous ne m'attendiez plus?

MARGUERITE.

Sans doute; ne m'avez-vous pas dit vous-même que notre union était un pacte politique, une alliance, et non un mariage ?

HENRI.

Raison de plus pour que je vienne, sinon parler d'amour, du moins parler politique... Gillonne, fermez la porte et laissez-nous.

MARGUERITE.

Gillonne...

HENRI.

Vous désirez garder Gillonne, madame?... Soit; et, si même ce n'est point assez de Gillonne pour vous rassurer, je puis appeler vos autres femmes, qui, sans doute, sont dans ce cabinet.

(Il fait un pas vers le cabinet.)

MARGUERITE, s'élançant.

Non, c'est inutile, et je suis prête à vous entendre, monsieur... (Bas.) Gillonne, laisse-nous; mais demeure dans la chambre voisine, que je puisse t'appeler au besoin.

2.

HENRI, à part, regardant le cabinet.

Il y a quelqu'un là... (Haut, à Marguerite.) La porte est bien fermée, n'est-ce pas?

MARGUERITE.

Oui, monsieur.

HENRI.

Nous sommes bien seuls?

MARGUERITE.

Oui.

HENRI.

Alors, causons!

(Il lui indique un siége.)

MARGUERITE.

Comme il plaira à Votre Majesté.

HENRI.

Madame, quoi qu'en aient dit bien des gens, notre mariage est, je le pense, un bon mariage... Je suis bien à vous, et vous êtes bien à moi.

MARGUERITE.

Je ne vous comprends pas, monsieur.

HENRI.

Attendez, et vous allez me comprendre... Notre mariage est un bon mariage; nous devons, en conséquence, agir l'un vis-à-vis de l'autre en bons alliés, puisque nous nous sommes juré alliance devant Dieu... N'est-ce pas votre avis?

MARGUERITE.

Sans doute, monsieur.

HENRI.

Je sais, madame, combien votre pénétration est grande, je sais combien le terrain de la cour est semé de dangereux abîmes... Or, je suis jeune, et, quoique je n'aie jamais fait de mal à personne, j'ai bon nombre d'ennemis... Dans quel camp, madame, dois-je ranger celle qui porte mon nom, et qui m'a juré affection au pied des autels?

MARGUERITE.

Oh! monsieur, pourriez-vous penser...?

HENRI.

Je ne pense rien, madame: j'espère, et je veux m'assurer si mon espérance est fondée. Il est certain, pour vous comme pour moi, n'est-ce pas, que notre mariage n'était qu'un prétexte?... Quelques-uns ont même été plus loin, et ont dit qu'il

n'était qu'un piége. (Marguerite tressaille.) Lequel des deux?... Le roi me hait, le duc d'Alençon me hait, et la reine Catherine haïssait trop ma mère pour ne pas me haïr quelque peu moi-même...

MARGUERITE.

Oh! monsieur, que dites-vous?

HENRI.

Ce que je cacherais au plus profond de ma pensée si nous n'étions pas seuls. Ne m'avez-vous pas dit que nous étions seuls?

MARGUERITE.

Oui, monsieur, je vous l'ai dit.

HENRI.

Et voilà justement ce qui fait que je m'abandonne, madame, ce qui fait que j'ose vous dire que je ne suis dupe (il cherche à lire dans ses yeux) ni des caresses que me fait le roi Charles, ni de celles que me fait la reine mère, ni de celles que me fait le duc d'Alençon.

MARGUERITE, vivement.

Oh! sire!...

HENRI, à part.

C'est le duc d'Alençon... Très-bien!

MARGUERITE.

Monsieur!

HENRI.

Eh bien, qu'y a-t-il?

MARGUERITE.

Il y a que de pareils discours sont bien dangereux.

HENRI.

Non pas quand un mari s'adresse à sa femme, non pas quand ils sont seuls, non pas enfin quand, ne fussent-ils pas seuls, il parle assez bas pour qu'on ne puisse les entendre... Je vous disais donc bien bas que j'étais menacé de tous les côtés : menacé par le roi, menacé par la reine mère, menacé par le duc d'Alençon, menacé par tout le monde enfin... Vous savez... on sent cela instinctivement... les dangers frémissent dans l'air... ils vous effleurent en passant, et l'on frissonne... C'est cela qu'on appelle un pressentiment... Eh bien, contre toutes ces menaces qui s'apprêtent à devenir des attaques, je puis me défendre avec votre secours... car vous êtes aimée justement de toutes les personnes qui me détestent.

MARGUERITE.

Monsieur...

HENRI.

Eh bien, qu'y a-t-il d'étonnant à ce que tout le monde vous aime?... Ceux que je viens de nommer sont vos frères et vos parents... Aimer ses parents et ses frères, c'est agir selon le cœur de Dieu.

MARGUERITE.

Mais, enfin, où voulez-vous en venir? J'attends.

HENRI.

A ce que je vous ai déjà dit : c'est que, si vous vous faites, non pas mon amie, mais mon alliée, je puis tout braver, tandis qu'au contraire, si vous vous faites mon ennemie, madame, je vous l'avoue en toute humilité, je suis perdu.

MARGUERITE.

Moi, votre ennemie?... Jamais, monsieur!

HENRI.

Mais mon amie, jamais non plus, n'est-ce pas?

MARGUERITE.

Peut-être.

HENRI.

Et mon alliée?

MARGUERITE.

Oh! cela, certainement!

HENRI.

Votre main!

MARGUERITE.

La voilà... et de grand cœur...

HENRI, la baisant et la gardant entre les siennes.

Eh bien, je vous crois, madame, et vous accepte pour alliée... Ainsi donc, entendons-nous bien... On nous a mariés sans que nous nous connaissions, sans que nous nous aimions... on nous a mariés sans nous consulter, nous qu'on mariait... Nous ne nous devons donc rien comme mari et femme; vous voyez, madame, que je vais au-devant de vos vœux... Mais, si, après cette alliance forcée, nous nous allions librement, sans que personne nous y contraigne... nous nous allions alors comme deux cœurs loyaux qui se doivent confiance et protection mutuelle... Est-ce ainsi que vous l'entendez, madame?

MARGUERITE.

Oui, monsieur.

HENRI.

Et c'est cette libre alliance que vous me promettez?

MARGUERITE.

Que je vous jure!

HENRI, jetant un coup d'œil sur le cabinet.

Eh bien, comme première preuve d'une alliance loyale et d'une confiance absolue... je vais vous raconter le plan que j'ai formé pour combattre, d'abord l'inimitié de la reine mère, puis celle du roi Charles... puis celle du duc d'Alençon.

MARGUERITE.

Monsieur, je vous en conjure...

HENRI.

Qu'avez-vous?

MARGUERITE.

Rien.

HENRI.

Je vais donc...

MARGUERITE.

Monsieur, permettez que je respire... Il fait si chaud ce soir... et cette fenêtre, qui est fermée...

HENRI.

Oh! que ne disiez-vous cela, madame!... (A part.) C'est bien lui, je ne me trompais pas.

(Il va à la fenêtre et l'ouvre.)

MARGUERITE, le suivant.

Silence, sire, par pitié pour vous!

HENRI.

Ne m'avez-vous pas dit que nous étions seuls?

MARGUERITE.

Eh! monsieur, qui peut répondre de cela, quand il y a deux portes à un appartement, et même quand il n'y en a qu'une.

HENRI, bas.

Bien, madame... Vous ne m'aimez pas, c'est vrai, mais vous me tenez parole.

MARGUERITE.

Que voulez-vous dire, monsieur?

HENRI, bas.

Je veux dire que, si vous étiez capable de me trahir, vous m'eussiez laissé continuer, puisque je me trahissais tout seul... (Haut.) Eh bien, madame, respirez-vous mieux maintenant?

MARGUERITE.

Oh ! oui, sire, beaucoup mieux !

HENRI.

En ce cas, je ne veux pas vous importuner plus longtemps; je vous devais mes respects, et quelques avances de bonne amitié... Veuillez les accepter comme je vous les offre... de tout mon cœur... Reposez-vous donc, et bonne nuit.

MARGUERITE.

Ainsi, c'est convenu?

HENRI, sur le seuil.

Oui, alliance politique franche et loyale.

MARGUERITE.

Franche et loyale !

HENRI, s'éloignant, reconduit par Marguerite.

Merci, Marguerite, merci !... vous êtes une vraie fille de France. Je pars tranquille : à défaut de votre amour, votre amitié me reste... Je compte sur vous, comme, de votre côté, vous pouvez compter sur moi... Adieu, madame !

SCÈNE V

LE DUC, MARGUERITE.

LE DUC, qui est sorti du cabinet quand Marguerite rentre.

Marguerite est neutre aujourd'hui... Marguerite sera hostile dans huit jours.

MARGUERITE.

Avez-vous donc entendu?

LE DUC.

Moi? Rien absolument... Mais qui vous dit que j'eusse besoin d'entendre?

MARGUERITE.

Mon frère, quittez un instant, je vous en supplie, ce masque sombre et froid qui empêche le regard de pénétrer jusqu'à votre pensée, et dites-moi, dites-moi ce qui va se passer cette nuit !

LE DUC.

Cette nuit?... Demandez cela à René.

MARGUERITE.

Comment, à René?

LE DUC.

Sans doute!... Il est sorcier, il vous le dira... Bonsoir, Marguerite!

(Il se dirige vers la porte.)

MARGUERITE.

Bonsoir!

LE DUC, revenant.

Ah! un conseil...

MARGUERITE.

Lequel?

LE DUC.

Avant de vous coucher, poussez un verrou à chacune de vos portes, et, si vous entendez du bruit, poussez-en deux.

(Il sort par le corridor secret.)

SCÈNE VI

MARGUERITE, puis GILLONNE.

MARGUERITE.

Quelle nuit de noces!... Henri aurait-il dit vrai, et notre mariage ne serait-il qu'un piége?... — Si j'entends du bruit, a dit ce visage sombre de d'Alençon, poussez un second verrou. — Je n'entends aucun bruit... Tout est tranquille... aucune lueur à l'horizon... aucun bruit dans l'air... Le pas de quelque écolier attardé, voilà tout.

UNE VOIX D'ÉCOLIER, chantant dans la rue.

Pourquoi doncques, quand je veux
Ou mordre tes beaux cheveux,
Ou baiser ta bouche aimée,
Ou toucher à ton beau sein,
Contrefais-tu la nonnain
Dedans un cloître enfermée?

Pour qui gardes-tu tes yeux
Et ton sein délicieux,
Ton front, ta lèvre jumelle?

En veux-tu baiser Pluton,
Là-bas, après que Caron
T'aura mise en sa nacelle?

(La voix se perd.)

MARGUERITE.

Tout le monde aime quelqu'un ou quelque chose... Il n'y a que moi qui n'aime personne, et qui ne suis aimée de rien... Il est vrai que je suis reine! (Elle va fermer la fenêtre.) Viens, Gillonne, et aide-moi à me mettre au lit.

GILLONNE.

Madame...

MARGUERITE.

Quoi?

GILLONNE.

On entend des pas dans le corridor secret.

MARGUERITE.

Ces pas ne peuvent être que ceux de mon frère Charles... du duc d'Alençon... de ma mère, madame Catherine, ou de quelqu'une de ses femmes... Ouvrez et voyez.

GILLONNE.

Madame de Sauve!

MARGUERITE.

Madame de Sauve?

SCÈNE VII

MARGUERITE, MADAME DE SAUVE, GILLONNE.

MADAME DE SAUVE.

Hélas! oui, moi-même.

MARGUERITE.

Venez-vous chercher votre amant jusqu'ici, madame? Vous savez cependant bien qu'il n'y est plus.

MADAME DE SAUVE, un genou en terre.

Pardonnez-moi, madame... Oh! mon Dieu, je sais à quel point je suis coupable envers vous; mais l'impérieuse nécessité... la crainte, la terreur, m'ont fait profiter de ce passage qui m'était ouvert comme dame d'honneur de la reine mère.

MARGUERITE.

Relevez-vous, madame; et, comme je ne pense pas que

vous soyez venue dans l'espérance de vous justifier près de moi, dites-moi pourquoi vous êtes venue.

MADAME DE SAUVE.

Madame, écoutez-moi, au nom du ciel... et vous me pardonnerez, ou vous me mépriserez après... Madame, il y va pour lui de la vie et de la mort!

MARGUERITE.

De la vie et de la mort!

MADAME DE SAUVE.

Eh! regardez-moi : s'il s'agissait d'un danger ordinaire, serais-je si pâle, si tremblante, si éperdue?... serais-je chez vous enfin?

MARGUERITE.

De quoi s'agit-il donc?

MADAME DE SAUVE.

On égorge les huguenots, madame, et le roi de Navarre est le chef des huguenots.

MARGUERITE.

Oh! mon Dieu, voilà donc l'explication de tous ces vagues avertissements... la réalisation de tous ces pressentiments sombres... Mais lui... lui, un roi!...

MADAME DE SAUVE.

Lui, court plus de dangers qu'un autre, madame; car la reine Catherine a juré sa mort.

MARGUERITE.

Sa mort! Pourquoi?

MADAME DE SAUVE.

Les prédictions lui assurent, dit-on, le trône de France.

MARGUERITE.

Oh!...

MADAME DE SAUVE.

Tout a été fait contre le roi de Navarre, tout a été fait dans le but de l'attirer à Paris; votre mariage n'a été qu'un leurre...

MARGUERITE.

Et votre amour?...

MADAME DE SAUVE.

Qu'un moyen... Mon amour m'a été commandé par la reine mère... Hélas! elle espérait que ses ordres seraient d'accord avec mon cœur...

MARGUERITE.

Mais dans quel but vous ordonnait-elle de l'aimer?

MADAME DE SAUVE.

Pour qu'il ne fût pas votre époux, pour qu'il restât étranger au roi, et que le roi, n'ayant pas à lutter contre vos larmes, pût le faire tuer. Et cela... hors de votre appartement, la nuit même de vos noces; car, dans vos bras, sous vos yeux, on n'eût point osé.

MARGUERITE.

Ah! je comprends, je comprends ce que voulait savoir d'Alençon. — Mais où est-il, lui, le roi de Navarre?

MADAME DE SAUVE.

Je n'en sais rien... je venais vous le demander... Où est-il?... où est-il?

MARGUERITE.

Il sort d'ici à l'instant... Oh! si j'avais su!...

MADAME DE SAUVE.

Mon Dieu! qu'allons-nous faire?... Pardonnez-moi, madame; qu'allez-vous faire?

MARGUERITE.

Je vais trouver la reine Catherine... Le roi de Navarre est sous ma sauvegarde, je lui ai promis alliance; je serai fidèle à ma promesse.

MADAME DE SAUVE.

Mais, si vous ne pouvez pénétrer jusqu'à la reine mère?...

MARGUERITE.

Je me tournerai du côté de mon frère Charles.

MADAME DE SAUVE.

Allez, madame... allez!

MARGUERITE.

J'y vais.

MADAME DE SAUVE.

Attendez.

MARGUERITE.

Quoi?

MADAME DE SAUVE.

Le tocsin! le tocsin!

MARGUERITE.

Que veut dire cela?

MADAME DE SAUVE.

C'était le signal... Des cris...

MARGUERITE.

Égorgerait-on jusque dans le Louvre?

MADAME DE SAUVE.

Eh! mon Dieu, oui.

LA VOIX DE LA MÔLE, dans les corridors.

Navarre!... Navarre!... à moi!

MARGUERITE.

Ouvrez, ouvrez, Gillonne!

MADAME DE SAUVE.

Ce n'est pas sa voix!

(Elle sort.)

SCÈNE VIII

Les Mêmes, LA MOLE.

LA MÔLE, sans manteau, sans chapeau, son pourpoint déchiré.

Madame... on tue... on égorge mes frères... On veut m'égorger aussi... Vous êtes la reine... sauvez-moi!

(Il tombe aux genoux de la Reine.)

MARGUERITE.

Mon Dieu!... qui êtes-vous?... que demandez-vous?... Au secours!... à l'aide!

LA MÔLE.

Madame, n'appelez pas... S'ils vous entendent, je suis perdu... Les assassins montaient les degrés derrière moi... Je les entends... Les voilà!

SCÈNE IX

Les Mêmes, COCONNAS, LA HURIÈRE, troupe de Gens armés.

COCONNAS.

Ah! mordi! nous le tenons enfin.

LA MÔLE, se relevant.

Une arme... une épée... un poignard... que je me défende!

COCONNAS.

Tiens!

(Il le frappe d'un nouveau coup.)

LA MÔLE, se traînant.

Ah!

MARGUERITE.

Misérables! assassinerez-vous aussi une fille de France?

LA HURIÈRE.

Madame Marguerite!

COCONNAS.

La reine de Navarre!... Madame, excusez-nous; mais, entraînés à la poursuite d'un hérétique...

MARGUERITE.

Les églises et les châteaux royaux sont lieux d'asile... Le Louvre est château royal... Sortez, je vous l'ordonne!

LA HURIÈRE, à Coconnas.

Venez, venez! nous ne manquerons pas de besogne ailleurs.

COCONNAS.

Madame, c'est à la femme que j'obéis, et non à la reine. Ah! Provençal maudit, si je te rattrape jamais!

(Il sort lentement à reculons, menaçant toujours.)

SCÈNE X

LES MÊMES, hors COCONNAS et LA HURIÈRE.

MARGUERITE, après avoir écouté le bruit des pas qui s'éloignent.

Ils sont partis!... Où est ce malheureux?

GILLONNE.

Le voici!

MARGUERITE.

Mort?

GILLONNE.

Non, évanoui seulement.

MARGUERITE.

Mon Dieu!

GILLONNE.

Quoi?

MARGUERITE.

C'est ce jeune homme qui est venu tantôt, qui m'a remis une lettre pour le roi... C'est M. de la Môle.

LA MÔLE, rouvrant les yeux.

Et vous, vous êtes la reine... Ah! que vous êtes belle, madame!...

MARGUERITE.

Où le porter?... Chez toi, Gillonne, chez toi!

GILLONNE.

Où vous voudrez, madame.

MARGUERITE.

Attends... On appelle.

MADAME DE NEVERS, du dehors.

Votre Majesté!... madame, Marguerite!...

MARGUERITE.

C'est madame de Nevers, c'est Henriette... Un dernier effort, monsieur... Entrez dans ce cabinet. (Courant à la porte.) Par ici, par ici, Henriette... (Se retournant.) Y est-il?... Oui... Bien...

(Gillonne traîne la Môle dans le cabinet.)

SCÈNE XI

MARGUERITE, MADAME DE NEVERS, suivie de HALLEBARDIERS; GILLONNE, LA MOLE, caché.

MARGUERITE.

Ah! tu n'es pas seule?

MADAME DE NEVERS.

Non... Mon beau-frère, M. de Guise, m'a donné douze gardes, pour me reconduire à mon hôtel... Je t'en laisse six... car, cette nuit, les plus puissants peuvent avoir besoin des gardes du duc de Guise... (Aux Gardes.) Installez-vous dans cette antichambre et obéissez à madame Marguerite comme à moi-même.

MARGUERITE.

Oh! quelle terrible nuit!

MADAME DE NEVERS.

Je ne trouve pas, moi... Je suis bonne catholique...

MARGUERITE.

Ah! si tu savais!... si tu savais!...

MADAME DE NEVERS, gagnant l'autre porte.

Bien; tu me conteras tout cela plus tard... (Aux Gardes.) Venez!... (A Marguerite.) Adieu.

(Elle sort.)

SCÈNE XII

MARGUERITE, GILLONNE, puis MADAME DE SAUVE.

MARGUERITE.

Comment se trouve-t-il?

GILLONNE.

Un peu mieux...

MADAME DE SAUVE, entr'ouvrant de nouveau la porte.

Madame...

MARGUERITE.

Qu'est-ce encore?

MADAME DE SAUVE.

On vient de l'arrêter... on le conduit chez le roi...

MARGUERITE.

J'y cours!...

MADAME DE SAUVE.

Ah! vous ne pénétrerez pas jusqu'à lui... Les ordres sont donnés.

MARGUERITE.

Soyez tranquille... je trouverai quelque moyen... Gillonne, je te recommande ce malheureux... Venez, madame, venez!...

MADAME DE SAUVE.

Ah! que Dieu garde Votre Majesté!

TROISIÈME TABLEAU

Le cabinet des armes du Roi. — A gauche, dans le pan coupé, grande fenêtre avec large balcon praticable; par cette fenêtre, on voit l'autre rive de la Seine, la tour de Nesle. Deux portes à droite et à gauche.

—

SCÈNE PREMIÈRE

LE ROI, LA NOURRICE.

LE ROI, entrant.

Où est Henri?

LA NOURRICE, sortant de chez elle.

Charles, mon Charles, est-ce que c'est vrai, ce qu'on dit?

LE ROI.

Et que dit-on, nourrice?

LA NOURRICE.

On dit qu'on massacre les huguenots.

LE ROI.

Eh bien, que t'importe?

LA NOURRICE.

Mais je suis de la religion, moi...

LE ROI.

Alors, cache-toi dans quelque coin, et prie le Dieu des huguenots que ma mère ne te trouve pas...

LA NOURRICE.

Charles!

LE ROI.

Assez... Qu'on appelle M. de Nancey... (Il appelle son chien.) Actéon!... viens, Actéon...

LA NOURRICE.

Oh! mon Dieu, mon Dieu!...

LE ROI.

Eh bien, qu'ai-je dit?...

LA NOURRICE, obéissant.

Venez, monsieur de Nancey; le roi veut vous parler.

(Elle rentre chez elle.)

SCÈNE II

LE ROI, M. DE NANCEY.

LE ROI.

Où est Henri?

M. DE NANCEY.

Arrêté, sire, selon les ordres de Votre Majesté.

LE ROI.

Où l'a-t-on conduit?

M. DE NANCEY.

Dans la chambre voisine.

LE ROI.

Faites-le entrer... Ah! voilà donc l'heure arrivée... Dieu

me dira un jour face à face si elle a sonné pour ma perte ou pour mon salut.

SCÈNE III

LE ROI, HENRI, M. DE NANCEY.

M. DE NANCEY.

Entrez, monseigneur!

(Il fait passer Henri et se retire.)

HENRI, regardant autour de lui.

Il est seul!

LE ROI.

Ah! c'est vous?

HENRI.

Oui, sire!

LE ROI, s'essuyant le front.

Par la mordieu! vous êtes content de vous voir près de moi, n'est-ce pas, Henriot?

HENRI.

Sans doute, sire; car c'est toujours avec plaisir que je me retrouve près de Votre Majesté.

LE ROI.

Plus content que d'être là-bas, hein?

HENRI.

Où cela, sire?

LE ROI.

Dans la rue.

HENRI.

Sire, je ne comprends pas...

LE ROI.

Regardez, et vous comprendrez.

(Il ouvre la fenêtre, et lui montre les quais, tout embrasés de torches et de coups de feu.)

HENRI.

Mais, au nom du ciel, sire, que se passe-t-il donc, cette nuit?

LE ROI.

Cette nuit, monsieur, on me débarrasse de tous les huguenots. Voyez-vous cette fumée et cette flamme là-bas, au-dessus de l'hôtel de Bourbon? C'est la fumée et la flamme de la mai-

son de l'amiral qui brûle... Voyez-vous ce corps que de bons catholiques traînent sur une paillasse déchirée? C'est le corps du gendre de l'amiral, de votre ami Téligny.

HENRI, cherchant son épée à son côté.

Et désarmé!... désarmé!...

LE ROI.

Vous cherchez votre épée?... et qu'en feriez-vous, de cette épée?

HENRI.

Je n'en sais rien, sire; mais je voudrais l'avoir.

LE ROI.

Insensé!... n'as-tu pas entendu ce que j'ai dit?

HENRI.

Non.

LE ROI.

J'ai dit que je ne voulais plus de huguenots autour de moi. Comprends-tu, Henri? j'ai dit : « Je ne veux plus... » Suis-je le roi?... suis-je le maître?

HENRI.

Mais Votre Majesté...

LE ROI.

Ma Majesté tue et massacre à cette heure tout ce qui n'est pas catholique... C'est mon plaisir... Êtes-vous catholique ou huguenot?

HENRI.

Sire, rappelez-vous vos propres paroles : « Qu'importe la religion de qui me sert bien! »

LE ROI.

Ah! ah! ah! que je me rappelle mes paroles!... *Verba volant*, comme dit ma sœur Margot... Oui, oui, ils me servaient bien, les huguenots, trop bien, même : ils se glissaient partout, à toutes les places, a tous les emplois... aux finances... à la marine... à la guerre... jusqu'à ce qu'un, plus hardi encore que les autres, se glissât sur mon trône... Mais, demain, il n'y aura plus de huguenots... Vous entendez, Henri, demain, il n'y en aura plus un seul.

HENRI.

Oui, sire, j'entends.

LE ROI.

Mais comprenez-vous?

HENRI.

A merveille!

LE ROI.

Et vous ne répondez pas?

HENRI.

Si fait, sire, je réponds.

LE ROI.

Eh bien, que répondez-vous?

HENRI.

Que je ne vois pas pourquoi le roi de Navarre ferait ce que tant de pauvres gentilshommes, dont le parjure fût resté ignoré, n'ont pas voulu faire... car enfin, s'ils meurent, ces malheureux, c'est parce qu'on leur a proposé ce que l'on me propose, et qu'ils ont refusé comme je refuse.

LE ROI, lui saisissant le bras.

Ah! oui-da... tu crois que j'ai pris la peine d'offrir la messe à ceux qu'on égorge là-bas... toi?

HENRI.

Sire, ne mourrez-vous point dans la religion de vos pères?...

LE ROI.

Oui, par la mordieu! Et toi?

HENRI, tranquillement.

Et moi aussi, sire!

LE ROI.

Ah! c'est comme cela.... (Il s'élance sur son arquebuse.) Veux-tu la messe, Henriot? (Henri garde le silence.) Mort, messe ou Bastille... Choisis! Mort, messe ou Bastille... Es-tu catholique ou huguenot?

HENRI.

Je suis votre frère, sire!

LE ROI.

Mille tonnerres! cela ne peut cependant pas se passer ainsi... Il faut que je tue quelqu'un...

(Il court à la fenêtre, ajuste un homme qui se sauvait sur le quai, et tire. L'homme tombe.)

HENRI.

Oh! mon Dieu!... mon Dieu!

SCÈNE IV

LES MÊMES, CATHERINE, soulevant la tapisserie.

CATHERINE.

Eh bien, est-ce fait?...

LE ROI.

Non! mille diables... non!... l'entêté refuse.

CATHERINE, regardant autour d'elle et apercevant Henri appuyé à la tapisserie.

Alors, pourquoi vit-il?

LE ROI.

Il vit... il vit... parce qu'il est mon frère.

HENRI.

Madame, tout vient de vous, et non du roi Charles, je le vois maintenant... C'est vous qui avez résolu cette fatale union!... c'est vous qui avez eu l'idée de m'attirer dans un piége, moi et mes compagnons!... c'est vous qui avez pensé à faire de votre fille l'appât qui devait nous perdre tous... c'est vous qui, tout à l'heure, m'avez séparé de ma femme pour qu'elle n'eût pas l'ennui de me voir périr sous ses yeux!

SCÈNE V

LES MÊMES, MARGUERITE, entrant par la porte de la Nourrice; LA NOURRICE.

MARGUERITE.

Oui; mais cela ne sera pas... On ne tuera pas le mari aux yeux de la femme, j'espère.

HENRI.

Marguerite!

LE ROI.

Margot!

CATHERINE.

Ma fille!

MARGUERITE.

Monsieur, vos dernières paroles m'accusaient et vous aviez à la fois tort et raison... Raison, car je suis, en effet, l'instrument dont on s'est servi pour vous perdre tous... tort, car j'i-

gnorais que vous marchiez à votre perte... Mais, dès que j'ai appris votre danger, je me suis souvenue de mon devoir, je suis accourue... et, grâce à la bonne nourrice de mon frère, j'ai pu pénétrer jusqu'ici... Or, m'y voici... et le devoir d'une femme est de partager la fortune de son mari... Vous exile-t-on, monsieur, je vous suis dans l'exil; vous emprisonne-t-on, je me fais captive; vous tue-t-on, je meurs...

LE ROI.

Ah! ma pauvre Margot, tu ferais bien mieux de lui dire de se faire catholique.

MARGUERITE.

Sire, croyez-moi; pour vous-même, ne demandez pas une pareille lâcheté à un prince de votre maison... Songez-y, vous avez fait de lui mon époux.

LE ROI.

Au fait, madame, Margot a raison, et Henriot est mon beau-frère.

MARGUERITE.

Oui, votre beau-frère!... oui, vous l'avez dit, Charles!... Rendez donc le mari à la femme... Vous ne me ferez pas veuve le jour de mon mariage?... Donnez-moi sa vie... la vie de Henri, je vous la demande à genoux!...

LE ROI.

Eh bien, emmène-le...

MARGUERITE.

Merci, mon frère... merci!... (A Henri.) Venez vite, venez.

HENRI.

Mais, moi aussi, je dois remercier...

LE ROI, bas.

Plus tard, tu me remercieras... Va-t'en!... Ne sens-tu pas que le plancher tremble sous tes pas?... Va-t'en! (On entend des cris, on voit passer des protestants fuyants. Le Roi ferme la fenêtre et tombe sur une chaise.) Ma mère, voilà bien du sang versé... Croyez-vous que Dieu me le pardonnera?...

CATHERINE.

Non... car ce sang aura été versé inutilement, si Henri conserve celui qu'il a dans les veines.

LE ROI.

Alors, c'était donc contre lui seul qu'était dirigée toute cette boucherie?...

CATHERINE.

Sire, vous vous croyez un grand politique, et vous n'êtes qu'un enfant.

(Elle sort.)

LA NOURRICE.

Ne l'écoute pas, Charlot! tu as bien fait.

(Elle se met à genoux d'un côté. Actéon vient, de l'autre, lécher la main du Roi.)

LE ROI.

Voilà peut-être les deux seules créatures dont je ne serai pas exécré demain.

ACTE DEUXIÈME

QUATRIÈME TABLEAU

La chambre de Henri. — Simple tenture de cuir. Deux portes au fond.

—

SCÈNE PREMIÈRE

HENRI, seul.

Allons, allons, tout se calme; trois jours se sont passés, et je suis bien vivant... Il faut encore croire aux miracles ; il est en vérité bien heureux que l'on ait eu l'aimable idée de me tuer par le fer ou par le plomb, au lieu de m'empoisonner tout bonnement, comme on a fait de ma pauvre mère, avec des gants parfumés... et comme on a voulu faire de M. de Condé, avec une pomme de senteur... Décidément, mon frère Charles IX n'est pas si méchant diable que maître René, et mieux vaut encore avoir affaire au roi de France qu'au parfumeur de la reine mère... Il faut dire aussi que Marguerite m'a fidèlement tenu parole, et qu'elle est arrivée à temps... Sans elle, je ne sais trop comment tout cela aurait fini... si toutefois c'est fini à cette heure. Je me regarde, je me tâte, je suis à peu près sûr de vivre... Mais, demain... mais, cette nuit... mais, dans une heure... pourrai-je en dire autant?...

Maintenant, quel est cet homme, déguisé en sentinelle suisse, car ce n'était point un soldat, qui m'a présenté les armes quand je suis descendu tout à l'heure, en me disant : « Salut au roi de Navarre... » Je me suis détourné, je n'ai pas eu le temps de voir... seulement, j'ai eu celui d'entendre... Ah! ah! il me semble qu'on marche dans le corridor... J'entends des pas ; ils viennent de ce côté... C'est quelqu'un qui cherche, qui hésite... On frappe... Qui est là ?

UNE VOIX, dehors.

Monseigneur, c'est l'ouvrier de la sellerie, qui vous apporte la selle que vous avez demandée.

HENRI.

Moi ? Je n'ai pas demandé de selle, mon ami ; vous vous trompez.

LA VOIX.

Non, sire, je ne me trompe pas, je vous assure.

HENRI.

Il me semble que je reconnais cette voix... Ouvrons !

SCÈNE II

HENRI, DE MOUY.

HENRI, tenant la porte.

Qui demandez-vous, et qui êtes-vous ?

DE MOUY.

Un ami, sire !

HENRI.

Un ami, sous ce costume ?

DE MOUY.

Je n'eusse pas pu autrement pénétrer près de Votre Majesté.

HENRI.

Mais enfin...

DE MOUY.

Me reconnaissez-vous?

HENRI.

De Mouy !... (Il fait un mouvement d'inquiétude.) Tu veux me parler absolument ?

DE MOUY.

Il le faut, sire !

HENRI.

Entre alors...

(Il ferme la porte.)

DE MOUY.

Oh! ne craignez rien, sire; personne ne m'a reconnu, et nous sommes seuls.

HENRI.

Personne ne t'a reconnu!... En es-tu sûr?... Nous sommes seuls!... Peux-tu répondre de cela?

DE MOUY.

Je réponds de tout, sire.

HENRI.

Ainsi, tu vis encore, mon pauvre ami!

DE MOUY.

Oui, et ce n'est pas la faute de cet infâme Maurevel.

HENRI.

Mon ami, ne dis pas de mal des amis de la reine mère.

DE MOUY.

Vous voulez que je ne maudisse pas l'assassin de mon père?

HENRI, bas.

Est-ce que je maudis René, l'empoisonneur de ma mère, moi?

DE MOUY.

Sire, vous êtes roi, vous... et, sans doute, Dieu vous a fait plus fort et plus sage que les autres hommes... Mais, voyons, sire, soyons brefs, car le temps nous manque; soyons francs, car les circonstances nous pressent.

HENRI.

Eh bien, puisque tu le veux absolument, parle, mon brave de Mouy.

DE MOUY.

Est-il vrai que Votre Majesté ait abjuré la religion protestante?

HENRI.

C'est vrai!

DE MOUY.

Mais est-ce des lèvres?... est-ce du cœur?

HENRI.

On est toujours reconnaissant à Dieu quand il nous donne la vie, et Dieu m'a visiblement épargné dans ce cruel danger.

DE MOUY.

Sire, avouons une chose.

HENRI.

Laquelle?

DE MOUY.

C'est que votre abjuration est une affaire de calcul, et non pas de conviction... Vous avez abjuré pour que le roi vous laissât vivre, et non parce que Dieu vous avait conservé la vie.

HENRI.

Quelle que soit la cause de ma conversion, de Mouy, je n'en suis pas moins catholique.

DE MOUY.

Oui; mais le resterez-vous toujours?... à la première occasion de reprendre votre liberté d'existence et de conscience, ne la reprendrez-vous point?... Eh bien, cette occasion, elle se présente : La Rochelle est insurgée; le Roussillon et le Béarn n'attendent qu'un mot pour agir; dans la Guyenne, tout crie à la guerre; la Navarre vous attend; il ne s'agit pour vous que de gagner la Navarre... Dites-moi seulement que vous êtes un catholique forcé, sire, et je réponds de l'avenir.

HENRI.

On ne force pas un gentilhomme de ma naissance, de Mouy : ce que j'ai fait, je l'ai fait librement.

DE MOUY.

Mais, sire, songez donc qu'en agissant ainsi, vous nous abandonnez, vous nous trahissez... (Henri demeure impassible.) Oui, vous nous trahissez, car plus de cinq cents huguenots, au lieu de fuir, sont restés à Paris dans le but de vous enlever et de vous faire escorte... jusqu'à ce que nous ayons gagné quelque bonne place appartenant à nos frères; et tout est préparé, entendez-vous bien, sire, pour vous donner non-seulement la liberté, non-seulement la puissance, mais encore un trône.

HENRI, faisant effort sur lui-même.

De Mouy, je suis sauf; de Mouy, je suis catholique; de Mouy, je suis l'époux de Marguerite, le frère du roi Charles, du duc d'Anjou et du duc d'Alençon... Je suis le gendre de ma bonne mère Catherine... De Mouy, en prenant ces diverses positions, j'en ai calculé les chances, mais aussi les obligations.

DE MOUY.

A qui donc faut-il croire, sire? On me dit que votre ma-

riage avec madame Marguerite n'est point consommé; on me dit que vous avez renié par force; on me dit que la haine de madame Catherine, qui s'est dejà exercée sur votre mère, ne sera satisfaite que lorsqu'elle se sera exercée sur le fils; on me dit...

HENRI.

Mensonges, mensonges, de Mouy!... on vous a trompé impudemment... Cette chère Marguerite est bien ma femme, cette bonne Catherine est bien ma mère, et mon frère Charles IX, enfin, est bien le maître de ma vie et de mon cœur.

DE MOUY.

Ainsi donc, sire, voilà la réponse que je rapporterai à mes frères?... Je leur dirai que, tandis qu'il nous repousse, le roi Henri tend la main et donne son cœur à ceux qui nous égorgent!... Je leur dirai que le roi de Navarre est devenu le flatteur de la reine mère et l'ami de Maurevel et de René! Pour la première fois de ma vie, sire, je crains, en vérité, de n'être pas cru.

HENRI, à Gillonne, qui entre.

Ah!... Eh bien, qu'y a-t-il, ma bonne Gillonne?

GILLONNE.

Une lettre de Sa Majesté la reine de Navarre.

HENRI.

Oh! donne, donne, Gillonne... Merci! Y a-t-il réponse?

GILLONNE.

Je ne sais.

HENRI.

S'il y a réponse, je porterai cette réponse moi-même. (Gillonne sort.) Tu vois, de Mouy, voilà où nous en sommes avec cette chère Marguerite, quand nous ne pouvons pas nous voir, nous nous écrivons.

DE MOUY.

Sire, faites au moins ce sacrifice à votre ancienne popularité, de ne risquer aucune démarche publique qui puisse prouver à nos frères que vous avez abjuré. Sire, cela doit vous être facile.

HENRI, lisant.

« Ne manquez pas de venir au pèlerinage de l'aubépine; il le faut. » Tu tombes bien mal, mon pauvre de Mouy.

DE MOUY.

Comment cela?

HENRI.

Oui, tu viens me demander une preuve d'incrédulité, juste au moment où Dieu vient de se manifester par un miracle.

DE MOUY.

Lequel?

HENRI.

En vérité, ne sais-tu point cela? Une aubépine du cimetière des Innocents, défleurie depuis le printemps, est refleurie depuis le jour de la Saint-Barthélemy; ce qui ne s'est pas vu de mémoire d'homme, et ce qui est une preuve, à ce qu'on dit au Louvre du moins, que le Seigneur voit avec plaisir ce qui s'est fait ce jour-là... Un pèlerinage va avoir lieu à l'aubépine; mon frère Charles IX m'a fait demander si j'irais; je n'ai rien répondu encore. Vous comprenez que je suis trop nouveau catholique pour manquer une pareille invitation... Je me rappelle même, maintenant, que j'avais fait demander cette selle aux écuries, vous avez raison, pour en effacer la bande de la maison de Bourbon, et n'y laisser que les trois fleur de lis de France... Quand on n'est pas roi, quand on ne veut pas l'être surtout, il sied de ne pas prendre des armoiries royales!... Adieu, de Mouy; vous direz cela à la sellerie, n'est-ce pas? Moi, je passe chez madame Marguerite... Adieu.

(Il sort.)

SCÈNE III

DE MOUY, seul.

Il regarde avec stupéfaction Henri qui s'éloigne, et broie dans ses mains son chapeau, qu'il jette à ses pieds.

Oh! par la mort, je n'étais pas venu ici pour entendre de pareilles choses. Voilà donc l'homme dont Coligny m'avait répondu comme de lui-même!... Voilà celui auquel j'avais donné ma vie et mon honneur! Par ma foi de gentilhomme, c'est un misérable prince, et j'ai bien envie de me faire tuer ici pour le souiller à tout jamais de mon sang.

SCÈNE IV

DE MOUY, LE DUC D'ALENÇON, entre-bâillant la porte du fond.

LE DUC.

Chut! monsieur de Mouy; car un autre que moi pourrait vous entendre.

DE MOUY.

Monsieur d'Alençon! Je suis perdu!

LE DUC.

Au contraire! Peut-être même avez-vous trouvé ici ce que vous cherchez... Croyez-moi, un sang aussi généreux que le vôtre peut être mieux employé qu'à rougir le seuil du roi de Navarre.

DE MOUY, étonné.

Monseigneur, si j'ai bien compris, Votre Altesse veut me parler?

LE DUC.

Oui, monsieur de Mouy, mais pas dans cette chambre... On pourrait nous entendre.

DE MOUY.

Où voulez-vous que j'aille, monseigneur?

LE DUC.

Chez moi... Sortez par l'autre porte; je vous rejoindrai dans le corridor.

CINQUIÈME TABLEAU

La chambre de madame de Nevers, à l'hôtel de Guise. — Riches tentures; portes à gauche, à droite et au fond.

SCÈNE PREMIÈRE

MARGUERITE, MADAME DE NEVERS, puis MICA.

MADAME DE NEVERS.

Votre Majesté peut entrer en toute sécurité; ici, nous sommes libres.

MARGUERITE.

D'abord, et avant toute chose, Ma Majesté te prie d'oublier sa majesté. Tu dis donc que tu es libre, chère Henriette ?

MADAME DE NEVERS.

Oh ! mon Dieu, oui : ni beau-frère, ni mari, personne ! libre comme l'air, comme l'oiseau, comme le nuage... Je vais, je viens, je commande... Ah ! pauvre reine ! vous n'êtes pas libre, vous ; aussi, vous soupirez.

MARGUERITE.

Ma chère amie, permets-moi de te dire que tu es bien gaie pour n'être que libre.

MADAME DE NEVERS.

Votre Majesté oublie qu'elle m'a promis d'entamer les confidences.

MARGUERITE.

Encore Ma Majesté !... Nous nous fâcherons, Henriette ; as-tu donc oublié ce qui est convenu entre nous ?

MADAME DE NEVERS.

Non : votre respectueuse servante devant le monde, ta folle confidente dans le tête-à-tête ; n'est-ce pas cela, madame ?... n'est-ce pas cela, Marguerite ?

MARGUERITE.

Oui, oui, c'est bien cela.

MADAME DE NEVERS.

Ni rivalités de maisons, ni perfidies d'amour, tout bien, tout bon, tout franc ; une alliance, enfin, offensive et défensive, dans le seul but de rencontrer et de saisir au vol, si nous le rencontrons, cet éphémère que l'on nomme bonheur.

MARGUERITE.

Bien, ma duchesse, c'est cela !

MADAME DE NEVERS.

Donc, il y a du nouveau ?

MARGUERITE.

Tout n'est-il pas nouveau depuis trois jours ?

MADAME DE NEVERS.

Oh ! je parle d'amour, moi, et non de politique... Quand nous aurons l'âge de dame Catherine, ta mère, nous en ferons, de la politique... Mais nous avons vingt ans, ma belle reine ; parlons d'autre chose. Voyons, serais-tu mariée pour tout de bon ?

MARGUERITE.

A qui?

MADAME DE NEVERS.

Ah! tu me rassures, en vérité... Ce n'est donc pas cela?

MARGUERITE.

Tout au contraire, ma pauvre Henriette, je suis moins mariée que jamais.

MADAME DE NEVERS.

Mordi! comme dit quelqu'un de ma connaissance, tu es bien heureuse!

MARGUERITE.

Tu connais quelqu'un qui dit : « Mordi! »

MADAME DE NEVERS.

Oui.

MARGUERITE.

Et quel est ce quelqu'un?

MADAME DE NEVERS.

Tu m'interroges toujours, quand c'est à toi de parler; achève, et je commencerai.

MARGUERITE.

Eh bien, soit, Henriette. J'ai un scrupule.

MADAME DE NEVERS.

Un scrupule de quoi?

MARGUERITE.

De religion. Fais-tu une différence entre les huguenots et les catholiques?

MADAME DE NEVERS.

En politique?

MARGUERITE.

Oui.

MADAME DE NEVERS.

Sans doute.

MARGUERITE.

Mais en amour?

MADAME DE NEVERS.

Ma chère amie, nous autres femmes, nous sommes tellement païennes, qu'en fait de sectes, nous les admettons toutes; qu'en fait de dieux, nous en reconnaissons plusieurs.

MARGUERITE.

En un seul, n'est-ce pas?

MADAME DE NEVERS.

Oui, celui qui a un carquois, un bandeau et des ailes... Mordi! vive la dévotion!

MARGUERITE.

Tu la pousses même un peu loin.

MADAME DE NEVERS.

Comment cela?

MARGUERITE.

Tu jettes des pierres sur la tête des huguenots.

MADAME DE NEVERS.

Faisons bien, et laissons dire. Çà, la fin de votre confidence, madame?

MARGUERITE.

Un instant: c'est que, si la pierre dont parlait mon frère Charles était historique...

MADAME DE NEVERS.

Eh bien?

MARGUERITE.

Eh bien, je m'abstiendrais...

MADAME DE NEVERS.

Bon! je comprends maintenant ce qui fait ton scrupule... Il est donc huguenot?

MARGUERITE.

Qui?

MADAME DE NEVERS.

Qui? Notre gentilhomme.

MARGUERITE.

Tu as donc deviné qu'il était question d'un gentilhomme?

MADAME DE NEVERS.

Vraiment, comme c'est difficile!

MARGUERITE.

Henriette, sois bien persuadée d'une chose, c'est que ce gentilhomme ne m'est rien et ne me sera jamais rien.

MADAME DE NEVERS.

N'importe, il existe, n'est-ce pas?

MARGUERITE.

Oui; mais il a bien failli cesser d'exister.

MADAME DE NEVERS.

Et comment as-tu fait sa connaissance?

MARGUERITE.

Au milieu du massacre, n'ayant à Paris d'autre protecteur

que le roi de Navarre, il est venu se réfugier dans mon appartement.

MADAME DE NEVERS.

Où le roi de Navarre n'était pas, bien entendu.

MARGUERITE.

Tu le sais mieux que personne.

MADAME DE NEVERS.

Et où il est resté.

MARGUERITE.

Il était si grièvement blessé, que je n'ai pas eu le courage...

MADAME DE NEVERS.

Je comprends cela; mais sais-tu que c'est très-gênant, un huguenot blessé, surtout dans des jours comme ceux où nous nous trouvons? Et qu'en fais-tu, de ton huguenot blessé, qui ne t'est rien, et qui ne te sera jamais rien?

MARGUERITE.

J'en fais un convalescent qui habite mon cabinet, et que je veux sauver, voilà tout.

MADAME DE NEVERS.

Il est beau, il est jeune, il est blessé, tu le caches dans ton cabinet, tu veux le sauver... Ce huguenot-là sera bien ingrat s'il n'est pas trop reconnaissant.

MARGUERITE.

Il l'est déjà, j'en ai bien peur, plus que je ne le désirerais.

MADAME DE NEVERS.

Et il t'intéresse, ce pauvre jeune homme?

MARGUERITE.

Oh! par humanité seulement.

MADAME DE NEVERS.

Ah! l'humanité, ma pauvre reine, c'est toujours cette vertu-là qui nous perd, nous autres femmes.

MARGUERITE.

Oui, et tu comprends: comme, d'un moment à l'autre, le roi, M. d'Alençon, la reine mère, mon mari même, peuvent entrer dans mon appartement...

MADAME DE NEVERS.

Tu veux me prier de te garder ton petit huguenot tant qu'il sera malade, à la condition de te le rendre quand il se portera bien?

MARGUERITE.

Rieuse!... Non, je te jure que je ne prépare pas les chose

de si loin ; seulement, si tu pouvais trouver un moyen de cacher le pauvre garçon, si tu pouvais lui conserver la vie que je lui ai sauvée, je t'avoue que je t'en serais bien reconnaissante. Tu es libre à l'hôtel de Guise; tu l'as dit toi-même, tu n'as ni frère ni mari qui te contraigne; et, de plus, si je m'en souviens bien, derrière cette chambre, tu possèdes un grand cabinet pareil au mien: eh bien, prête-moi ce cabinet. Quand mon huguenot sera guéri, ce qui est l'affaire de cinq ou six jours au plus maintenant, eh bien, tu ouvriras la cage, et l'oiseau s'envolera.

MADAME DE NEVERS.

Il n'y a qu'une difficulté, chère reine: c'est que la cage est occupée.

MARGUERITE.

Comment donc! tu as sauvé aussi quelqu'un, toi ?

MADAME DE NEVERS.

Justement, et voilà ce que je répondais à ton frère quand je parlais si bas, que tu n'as point entendu.

MARGUERITE.

Ah! oui, vraiment...

MADAME DE NEVERS.

Écoute, Marguerite, c'est une histoire admirable, non moins belle, non moins admirable que la tienne... Après avoir quitté le Louvre, le soir de la Saint-Barthélemy, j'étais rentrée à l'hôtel de Guise, et je regardais brûler et piller une maison, quand tout à coup j'entends crier des femmes, et jurer des hommes... Je m'avance sur le balcon, et je vois d'abord une épée... dont le feu semble éclairer la scène à elle seule... J'admire cette lame furieuse, j'aime les belles choses, moi; je cherche naturellement le bras qui la fait mouvoir, puis le corps auquel appartient ce bras... Alors, au milieu des cris, au milieu des coups, je distingue l'homme, et je vois un héros; un Ajax Télamon ! Je m'enthousiasme... Je l'encourage de la voix et du geste, je tressaille à chaque coup dont il est menacé, je respire à chaque botte qu'il porte... Ç'a été, vois-tu, ma reine, une émotion d'un quart d'heure, comme jamais je n'en avais éprouvé, comme j'avais cru qu'il n'en existait pas... Aussi, j'étais là, haletante, suspendue, muette... quand tout à coup mon héros a disparu.

MARGUERITE.

Comment cela ?

MADAME DE NEVERS.

Sous une pierre que lui a jetée une vieille femme... Alors, comme le fils de Crésus, j'ai retrouvé la voix; j'ai crié à l'aide, au secours; mes gardes sont venus, l'ont pris, l'ont enlevé, et enfin l'ont transporté dans ce grand cabinet que tu me demandes pour ton protégé.

MARGUERITE.

Hélas! je comprends d'autant mieux cette histoire, que c'est la mienne, à peu près.

MADAME DE NEVERS.

Avec cette différence que, servant mon roi et ma religion, je n'ai pas besoin de renvoyer M. Annibal de Coconnas.

MARGUERITE.

Il s'appelle M. Annibal de Coconnas?

MADAME DE NEVERS.

Oui; c'est un terrible nom, n'est-ce pas?... Eh bien, il est digne de son nom!

MARGUERITE.

Alors, mon protégé est refusé à l'hôtel de Guise? J'en suis fâchée, car c'est le dernier endroit où l'on viendrait chercher un huguenot.

MADAME DE NEVERS.

Pas le moins du monde. Fais-le apporter ici; il couchera dans cette chambre... Chacun aura la sienne.

MARGUERITE.

Je t'avoue que j'avais tellement compté sur toi, ma bonne Henriette, que je l'avais fait apporter d'avance.

MADAME DE NEVERS.

Et où est-il?

MARGUERITE.

En bas, dans ma litière.

MADAME DE NEVERS.

Qu'il monte!... qu'il monte!... Maître Ambroise Paré les traitera tous les deux en même temps.

MARGUERITE.

Oh! non, pas maître Ambroise Paré, le chirurgien de mon frère! Y songes-tu? Non, j'ai trouvé un autre docteur, qui a miraculeusement sauvé M. de Bussy du dernier grand coup d'épée qu'il a reçu.

MADAME DE NEVERS.

Et tu as confiance en lui?

MARGUERITE.

Une très-grande; car j'ai eu l'exemple sous les yeux; en moins de trois jours, il a rappelé mon pauvre blessé de la mort à la vie.

MADAME DE NEVERS.

Tu l'appelles?

MARGUERITE.

Son nom ne t'apprendrait rien, chère amie...

MADAME DE NEVERS.

N'importe! je puis avoir besoin de lui à mon tour; et, ne fût-ce que pour M. Annibal de Coconnas...

MARGUERITE.

Il s'appelle maître Caboche; d'ailleurs, tu le verras si tu veux; il sait que son malade va être transporté ici... Ce soir même, il doit venir... Veille, je te prie, à ce qu'il soit introduit près de M. de la Môle.

MADAME DE NEVERS.

Ah! notre huguenot s'appelle de la Môle?

MARGUERITE.

Oui, c'est un Lérac de la Môle, d'une grande famille de Provence.

MADAME DE NEVERS.

Tu verras qu'en cherchant bien, nous trouverons quelque part que ses aïeux ont régné, ce qui sera un grand bonheur.

MARGUERITE.

Pourquoi cela?

MADAME DE NEVERS.

Parce qu'il n'y aura pas de mésaillance.

MARGUERITE.

Folle!

MADAME DE NEVERS.

Alors, tu acceptes, n'est-ce pas?

MARGUERITE.

Sans doute.

MADAME DE NEVERS.

Eh bien, fais monter ton blessé.

MARGUERITE.

Gillonne!... (Gillonne paraît.) Ma chère Gillonne, faites monter M. de la Môle.

MADAME DE NEVERS.

Tu permets que je m'informe de la santé de mon catholique?

MARGUERITE.

Comment donc ! c'est d'une bonne hôtesse.

MADAME DE NEVERS.

Mica !

MICA, paraissant.

Madame ?

MADAME DE NEVERS

Comment va le comte ?

MICA.

Mais de mieux en mieux, madame.

MADAME DE NEVERS.

Qu'a-t-il fait en mon absence ?

MICA.

Il a mangé une aile de faisan.

MARGUERITE.

Ah ! il paraît que l'appétit revient... C'est bon signe.

MADAME DE NEVERS.

Et ensuite ?

MICA.

Il s'est étendu sur les coussins, et je crois qu'il dort.

MADAME DE NEVERS.

A merveille !

GILLONNE, rouvrant la porte.

Madame !

MARGUERITE.

Ah ! bien ; faites entrer.

MADAME DE NEVERS.

Attends, que je me retire.

MARGUERITE.

Et pourquoi cela ?

MADAME DE NEVERS.

Oh ! mon Dieu, au moment de te quitter, ce pauvre jeune homme... peut-être aura-t-il quelque chose à te dire... Mica, un jeune homme va habiter cette chambre, blessé comme M. le comte de Coconnas ; je te recommande d'avoir pour lui exactement les mêmes soins que tu as pour M. le comte... Votre Majesté me retrouvera dans ma chambre... Viens, Mica.

(Elle sort.)

SCÈNE II

MARGUERITE, LA MOLE, GILLONNE.

MARGUERITE.

Folle Henriette ! mais comme elle lit cependant au fond du cœur avec sa folie !... Voyons, entrez, monsieur !

LA MÔLE, entrant. Il est très-pâle.

Me voici, madame !

MARGUERITE.

La route ne vous a-t-elle point trop fatigué ?

LA MÔLE.

Non, madame, et les bons soins que vous avez eus pour moi n'ont malheureusement que trop porté leurs fruits !

MARGUERITE.

Malheureusement !... Expliquez-vous, monsieur, je ne vous comprends pas.

LA MÔLE.

Oh ! sans doute, si je n'eusse miraculeusement repris mes forces, vous n'auriez pas eu, en me voyant si près de mourir, le courage de m'exiler de votre appartement.

MARGUERITE.

Mon appartement n'était pas un assez sûr refuge pour que je vous y gardasse; et pour vous-même...

LA MÔLE, ardemment.

Oh ! qui vous dit, madame, que je n'eusse pas mieux aimé mourir là que vivre ailleurs?

MARGUERITE.

Vous voyez bien que vous n'êtes pas si près de votre convalescence que vous le croyez, puisque voilà le délire qui vous prend.

LA MÔLE.

Qui me reprend, madame, voulez-vous dire; car, depuis que je vous ai aperçue au Louvre, hélas ! je n'ai plus eu qu'une pensée: celle d'être reçu au nombre de vos serviteurs, afin de vous voir toujours et de vous appartenir à jamais.

MARGUERITE.

Monsieur, les serviteurs de votre âge sont trop dangereux, du moins aux yeux du monde, pour une reine du mien... Je vous chercherai quelque autre condition.

LA MÔLE.

Ainsi, madame, je puis espérer que je vous reverrai? Je n'ai point à craindre, en vous quittant, de vous quitter pour toujours?...

MARGUERITE.

Espérez, monsieur de la Môle; je me garderais bien de défendre l'espoir à un pauvre blessé... L'espoir est le meilleur médecin que je connaisse... (Après un instant de silence.) A propos, vous êtes ici chez madame de Nevers, mon amie; dans la chambre voisine, dans celle-ci, est un gentilhomme blessé pendant la nuit de la Saint-Barthélemy... Si, par hasard, ce jeune homme était d'une autre croyance que la vôtre, ce qui est possible... pour tout le temps que vous demeurerez ici, oubliez que vous êtes huguenot.

LA MÔLE.

Madame, je vous promets que le souvenir de vos bontés effacera tous les autres souvenirs.

MARGUERITE.

Bien, merci! mais il se fait tard, j'ai encore quelques mots à dire à Henriette! Au revoir, monsieur de la Môle.

LA MÔLE.

Madame... madame... (Il met un genou en terre.) Votre main...

MARGUERITE.

Il y a deux sortes de personnes auxquelles il ne faut rien refuser: les enfants et les malades... Tenez, monsieur!...

(Elle lui donne sa main à baiser et sort.)

SCÈNE III

LA MOLE, seul.

Pendant la dernière scène, et pendant ce monologue, la nuit vient peu à peu.

O ma belle reine! demandez-moi mon sang, ma vie, mon âme... demandez-moi tout, hors de ne plus vous aimer; car, si vous demandiez cela, je le sens bien, de tout dévoué que j'étais, je vous deviendrais rebelle... (Il dépose son épée sur un fauteuil et s'étend sur les coussins.) Mais non, elle avait songé à tout... Ainsi, d'avance, elle s'était occupée de moi!... ainsi, tandis que je n'osais lui dire que ma vie était attachée à sa vie, elle me préparait cette faveur de la voir tous les jours!... Oh!

merci, madame, merci... Mais j'entends du bruit, une porte s'ouvre... On s'approche...

SCÈNE IV

LA MOLE, COCONNAS.

COCONNAS, appuyé sur son épée au fourreau.

Ma foi, je suis bien aise d'avoir un voisin; cela me fera compagnie dans mes heures de solitude; avec cela que madame de Nevers dit que c'est un garçon charmant... Aïe! aïe je crois que l'épaule me fait encore plus mal que la tête, si ce n'est pourtant ma poitrine, qui me fait plus de mal que l'épaule.

LA MÔLE.

Ce doit être ce gentilhomme blessé dont m'a parlé la reine.

COCONNAS.

Monsieur...

LA MÔLE.

C'est à moi qu'il s'adresse probablement.

COCONNAS.

Monsieur, êtes-vous dans cette chambre, s'il vous plaît?

LA MÔLE.

Me voici!

COCONNAS.

Ah! ah!... Vous a-t-on prévenu que vous m'aviez pour voisin?

LA MÔLE.

Monsieur, je sais que j'ai cet honneur.

COCONNAS.

Ah! tant mieux! enchanté de faire votre connaissance.

LA MÔLE.

Monsieur, je suis votre serviteur.

COCONNAS.

Vous avez donc été blessé, vous, monsieur?

LA MÔLE.

Assez grièvement... Mais l'on m'a parlé d'un accident qui vous était arrivé à vous-même.

COCONNAS.

C'est-à-dire que j'ai failli être assommé... (Cherchant autour de

lui.) Où diable trouverai-je un fauteuil? Voilà la terre qui commence à trembler.

LA MÔLE.

Monsieur, je suis sur un excellent coussin, et, si vous voulez le partager avec moi...

COCONNAS.

Avec le plus grand plaisir... (Il s'assied et jette son épée derrière les coussins.) La... bien! je ne suis pas encore très-ferme sur mes jambes, voyez-vous, et, quand je reste longtemps debout, la tête me tourne, il me semble que la terre tremble! Maudite vieille! comprenez-vous cela?... elle me jette un pot de fleurs du troisième étage, vingt livres pesant... juste sur la tête... Heureusement que j'ai le crâne solide... J'avais bien déjà reçu une égratignure à l'épaule et une piqûre à la poitrine, mais ce n'était rien en comparaison. Et vous, monsieur, où êtes-vous blessé?

LA MÔLE.

Moi, monsieur, j'ai reçu un coup d'épée dans la poitrine et un coup de dague à travers le bras.

COCONNAS.

Et, étant si mal accommodé, vous êtes déjà debout? En-rité, il y a miracle!

LA MÔLE.

Ma foi, oui, monsieur, et c'est un hommage à rendre à mon médecin; je crois que je suis tombé sur le divin Esculape lui-même, quoique le drôle ait plutôt l'air d'un bohémien que d'un dieu... Avec quelques gouttes d'un élixir fort agréable au goût, ma foi... avec quelques frictions autour de mes blessures... tout a été comme vous voyez, ou plutôt comme vous ne voyez pas... mais comme vous verrez quand on nous apportera de la lumière.

COCONNAS.

C'est un habile coquin, à ce qu'il me semble, que votre bohémien. Et comment s'appelle-t-il, s'il vous plaît?... Il est bon de connaître un pareil homme, dans les temps où nous vivons.

LA MÔLE.

Il s'appelle maître Caboche.

COCONNAS.

Et il demeure?...

LA MÔLE.

Du côté des Innocents, je crois... Mais il m'a dit que, si j'avais jamais besoin de lui, comme il est fort connu dans le quartier des Halles, je n'avais qu'à prononcer son nom, et qu'on me montrerait sa demeure.

COCONNAS.

Maître Caboche, du côté du pilori... Très-bien... Moi, j'ai été traité par un âne bâté !

LA MÔLE.

Que vous nommez ?...

COCONNAS.

Maître Ambroise Paré.

LA MÔLE.

Mais c'est le médecin du roi.

COCONNAS.

Je plains le roi... Imaginez-vous, comme je vous le disais tout à l'heure, que je ne peux pas me remettre, qu'il me semble toujours être coiffé de ce diable de pot de fleurs, si bien qu'à chaque instant, je m'évanouis.

LA MÔLE.

Eh bien, moi, monsieur, tout au contraire, je vais à merveille, et je me sens déjà assez fort pour rendre la pareille à celui qui m'a assassiné.

COCONNAS.

Et ce sera justice... Ah ! monsieur, quand vous le rencontrerez, quand vous le tiendrez sous votre main, éventrez-le-moi de la belle façon ; c'est ce que je promets de faire à celui qui m'a envoyé certaine balle... (Il se touche l'épaule.) Mais comment la chose vous est-elle arrivée, à vous ?

LA MÔLE.

Ma foi, monsieur, j'ai joué de malheur... J'ai été abominablement trahi par un homme qu'à sa mine, j'avais jugé bon compagnon.

COCONNAS.

Voyez-vous le scélérat !... Ah ! que vous m'intéressez, monsieur !... car votre histoire, c'est la mienne... Et ce traître vous a blessé ?

LA MÔLE.

Vous allez voir... J'arrive à Paris le jour de la Saint Barthélemy...

COCONNAS.

Bon ! juste comme moi.

LA MÔLE.

J'avais, pour la nuit même, affaire au Louvre.

COCONNAS.

Encore comme moi...

LA MÔLE.

Je tenais donc à être logé dans les environs.

COCONNAS.

Toujours comme moi... Ah ! monsieur, quelle sympathie !

LA MÔLE.

Je m'arrête donc dans une rue voisine, devant une enseigne de la plus appétissante apparence, enseigne aussi trompeuse que le bon accueil de l'hôte.

COCONNAS.

Je vois cela... Il vous a écorché vif ?

LA MÔLE.

Ma foi, peu s'en est fallu... Vous allez en juger. En même temps que moi était arrivé un gentilhomme.

COCONNAS.

En même temps que vous ?

LA MÔLE.

Oui.

COCONNAS.

A cette auberge ?

LA MÔLE.

Oui... Un grand drôle... taillé en compas... cheveux roux, moustaches rousses, qui me montre agréablement ses dents blanches, et avec lequel je soupe sur la foi des traités.

COCONNAS, se reculant.

Tiens !

LA MÔLE.

Qui, en me faisant force amitiés, m'invite à me retirer dans ma chambre... Il avait ses intentions, le misérable !...

COCONNAS.

Vous croyez ?... Et quelles étaient ces intentions que vous lui supposez, à ce misérable ?

LA MÔLE.

Pardieu ! c'est bien simple à deviner... C'était le complice de l'hôte...

COCONNAS.

Comment le nommiez-vous, monsieur votre hôte?

LA MÔLE.

On le nommait La Hurière... Je n'oublierai jamais son nom, je vous le promets... Ce gredin d'hôte fait feu sur moi... Heureusement, j'avais mes pistolets...

COCONNAS.

Alors, vous faites feu sur votre gredin d'hôte... et, au lieu de l'atteindre, comme un maladroit que vous êtes, vous touchez son compagnon, n'est-ce pas?

LA MÔLE, se levant.

Eh! eh! que veut dire ceci?

COCONNAS.

Ceci veut dire, mon petit parpaillot, que tu es le comte Lérac de la Môle, n'est-ce pas?

LA MÔLE.

Et que vous êtes, vous, le comte Annibal de Coconnas, que je crois.

COCONNAS.

Qui voulait te sauver la vie, et que tu veux éventrer... Attends! attends!

LA MÔLE.

Mon épée... mon épée... Ah! puisque je vous rencontre...

(Il court à son épée.)

COCONNAS.

Ah! puisque je te retrouve...

(Il court à la sienne.)

LA MÔLE, son épée à la main.

Vous n'avez pas ici votre bon porte-arquebuse La Hurière, ni votre porte-poignard Maurevel.

COCONNAS, son épée à la main.

Et toi, nous allons voir si tu as toujours ces bonnes jambes que tu avais, l'autre soir, en courant du côté du Louvre... Où êtes-vous, s'il vous plaît, monsieur le comte de la Môle?

LA MÔLE.

Par ici, monsieur le comte de Coconnas... Eh bien, je vous attends!...

COCONNAS.

Ah! ah!...

(Ils ferraillent.)

SCÈNE V

LES MÊMES, CABOCHE, MICA, portant un flambeau.

MICA.

Par ici, maître, par ici... Oh! mon Dieu! madame la duchesse! madame la duchesse!...

(Elle sort en appelant.)

COCONNAS.

Tiens, pare celle-là!

LA MÔLE.

A vous, monsieur le comte!

CABOCHE.

Bon! il paraît que j'arrive à temps.

SCÈNE VI

LES MÊMES, MARGUERITE, MADAME DE NEVERS.

MARGUERITE.

Messieurs!...

MADAME DE NEVERS.

Messieurs!...

COCONNAS.

Bon!... la duchesse.

(Il abaisse son épée.)

LA MÔLE.

Madame Marguerite!...

(Il abaisse son épée.)

COCONNAS.

C'est bien... nous nous retrouverons.

MADAME DE NEVERS, à Coconnas.

Non pas, s'il vous plaît, monsieur le comte.

MARGUERITE, à la Môle.

Monsieur de la Môle, qu'est-ce que cette violence?...

LA MÔLE.

Ne le reconnaissez-vous point, madame?... C'est le même qui, à la tête d'une bande d'assassins, m'a poursuivi jusqu'au Louvre.

MARGUERITE, à Coconnas.

Monsieur le comte, ce n'est point la première fois que nous nous voyons.

COCONNAS.

C'est vrai, madame; j'ai déjà eu l'honneur...

MARGUERITE.

Monsieur le comte, peut-être me devez-vous quelques regrets pour la façon dont vous vous êtes présenté, il y a trois jours, chez une reine.

COCONNAS.

Le fait est, madame, que, si j'eusse su entrer chez vous..

MARGUERITE.

Oui... vous eussiez remis votre épée au fourreau, comme M. de la Môle l'a déjà fait, et comme vous allez le faire...

COCONNAS.

Madame...

MADAME DE NEVERS.

Obéissez, Annibal...

COCONNAS.

J'obéis...

MARGUERITE.

Maintenant, messieurs, écoutez bien ceci... Vous, monsieur de Coconnas, vous devez la vie à madame de Nevers.

COCONNAS.

C'est vrai.

MARGUERITE.

Vous, monsieur de la Môle...

LA MÔLE.

Oh ! sans Votre Majesté, je serais mort!...

MARGUERITE.

Vous n'avez donc pas le droit de nous refuser la première demande que nous vous adresserons...

COCONNAS.

Sans doute.

LA MÔLE.

Oh! madame, ordonnez ! vous savez bien que j'attends vos ordres à genoux.

MARGUERITE.

Votre main, monsieur de Coconnas.

COCONNAS.

Hum ! hum !

MARGUERITE.

Votre main, monsieur de la Môle.

LA MÔLE, touchant la main de Marguerite.

Oh! avec bonheur, madame.

MARGUERITE, à Coconnas.

Vous me refusez, monsieur le comte?

COCONNAS.

Non, non; mais... le pot de fleurs... je... Eh! mordi! je me trouve mal, voilà.

(Il fléchit et tombe sur un genou.)

MADAME DE NEVERS.

Oui, en effet. A l'aide! au secours! Faible encore comme il l'est, il n'a pu si longtemps demeurer debout.

LA MÔLE, vivement.

Maître Caboche, ne vous reste-t-il pas de cet excellent élixir que vous m'avez fait boire et qui m'a produit un si grand bien?

CABOCHE.

J'en ai toujours sur moi.

LA MÔLE.

Alors, donnez.

CABOCHE.

Voici.

LA MÔLE, à madame de Nevers.

De grâce, madame, permettez. (Il prend Coconnas dans ses bras, et lui approche le flacon de la bouche.) Monsieur le comte, monsieur de Coconnas, revenez à vous.

COCONNAS, soupirant.

Ah!

MADAME DE NEVERS.

Il rouvre les yeux.

MARGUERITE.

Bon la Môle!

COCONNAS.

Que m'a-t-on donné?... C'est comme si l'on me faisait boire la vie... (Reconnaissant la Môle.) Et c'est vous qui me rendez ce service... Encore! (Il boit deux ou trois gouttes.) Mordi! monsieur de la Môle, si j'en reviens, sur ma parole, vous serez mon ami.

LA MÔLE.

De grand cœur.

MARGUERITE, respirant.

Ah!

MADAME DE NEVERS, à Caboche.

Eh bien, maître, que pensez-vous de nos deux blessés?

CABOCHE.

Que, dans huit jours, ils se porteront mieux qu'ils ne s'étaient jamais portés.

MADAME DE NEVERS.

Tu vois donc, chère reine, que tout ira bien!...

SIXIÈME TABLEAU

Le cimetière des Innocents.— Au premier plan, à droite, une grande aubépine en fleur; à gauche, un porche d'édifice gothique; sous la voûte, plusieurs portes d'habitation.

SCÈNE PREMIÈRE

LA HURIÈRE, MAITRE CABOCHE, FRIQUET, PEUPLE, criant Noël.

CABOCHE, s'approchant et cassant une branche.

Oui, maître La Hurière, c'est la vérité du bon Dieu : une aubépine en fleur à la fin du mois d'août, il y a miracle!

LA HURIÈRE.

C'est pour cela, sans doute, que, ce matin même, le roi Charles IX et toute la cour viennent en procession au cimetière des Innocents... Aussi, j'ai quitté l'auberge de la *Belle Étoile* pour le voir une fois encore, ce bon roi Charles, qui vient de nous débarrasser à tout jamais des huguenots.

CABOCHE.

Et vous l'avez grandement aidé dans cette rude besogne, maître La Hurière... Je vous ai vu les armes à la main.

LA HURIÈRE.

Eh bien, m'en voulez-vous de cela?... Je vous ai épargné de la besogne, voilà tout.

FRIQUET.

Dites donc, maître Caboche, est-ce que c'est vrai, ce qu'on dit?

CABOCHE.

Et que dit-on, mon enfant?

FRIQUET.

On dit que vous avez des baumes pour guérir toutes les blessures, et que, par exemple, si vous aviez voulu, vous auriez recollé la tête de l'amiral Coligny, qui se porterait, à cette heure, comme vous et moi, au lieu d'être pendu par les pieds au gibet de Montfaucon.

CABOCHE.

Veux-tu en faire l'essai sur toi-même?

FRIQUET.

Non pas, maître Caboche... non pas.

CABOCHE, le prenant par l'oreille.

Rien que l'oreille.

FRIQUET.

Non... non... Je crois de confiance... Lâchez-moi, maître Caboche... lâchez-moi!

(Il remonte vers le fond, suivi d'un groupe de peuple; La Hurière rit et applaudit en les suivant des yeux.)

SCÈNE II

LES MÊMES, COCONNAS et LA MOLE, au fond.

COCONNAS.

Le quartier des Halles... le cimetière des Innocents... ça m'a tout l'air d'être la chose que nous voyons... Elle est fort attrayante.

LA MÔLE.

Ma foi! je crois que, de mon côté, j'en vois une qui n'est pas moins extraordinaire.

COCONNAS.

Laquelle?

LA MÔLE, montrant La Hurière.

Regarde!

COCONNAS.

D'abord, ce n'est pas une chose : c'est un homme.

LA MÔLE.

Oui, mais quel homme?

COCONNAS.

Maître La Hurière! (La Môle et Coconnas lui posent la main sur l'épaule, chacun d'un côté.) Bonjour, maître!

LA HURIÈRE, regardant à droite.

Ah! M. de Coconnas... (Regardant à gauche.) Ah! M. de La Môle...

COCONNAS.

Vous n'êtes donc pas mort?

LA HURIÈRE

Vous êtes donc vivant?

COCONNAS.

Je vous ai vu tomber cependant; j'ai entendu le bruit de la balle qui vous cassait quelque chose, je ne sais quoi... Je vous ai laissé couché dans le ruisseau, rendant le sang par le nez et par la bouche.

LA HURIÈRE.

Tout cela est vrai comme l'Évangile, monsieur de Coconnas... Mais ce bruit que vous avez entendu, c'était celui de la balle frappant sur ma salade, et sur laquelle heureusement elle s'est aplatie... Mais le coup n'en a pas été moins rude... Voyez... (Il lève son bonnet.) Il ne m'en est pas resté un cheveu.

COCONNAS.

Ah! la bonne tête!...

LA HURIÈRE.

Ah! ah! vous riez... Vous n'avez donc pas de mauvaises intentions à mon égard?

LA MÔLE.

Non.

LA HURIÈRE.

Vous me pardonnez?

COCONNAS.

Oui; seulement, nous mettons à ce pardon une petite condition.

LA HURIÈRE.

Laquelle?

COCONNAS.

C'est que vous nous indiquerez la demeure d'un médecin nommé maître Caboche, et qui doit habiter aux environs d'ici.

LA HURIÈRE.

Aux environs? Vous pourriez bien dire ici même...

COCONNAS.

Comment?...

LA HURIÈRE.

Regardez, il est là, devant sa porte.

LA MÔLE.

Oui-da, c'est lui en personne.

LA HURIÈRE.

Ainsi donc...?

LA MÔLE.

Ainsi donc, comme, en sortant d'ici, nous allons faire une visite à maître René le nécromancien, et que ton auberge est sur la route, prépare ton omelette...

COCONNAS.

Et n'y épargne pas le lard, comme la dernière fois...

LA HURIÈRE.

Soyez tranquilles, messieurs... Par ma foi! je ne croyais pas en être quitte à si bon marché.

(Il se sauve.)

SCÈNE III

LES MÊMES, CABOCHE, s'avançant; GROUPES DE GENS DU PEUPLE, au fond.

COCONNAS.

En effet!

LA MÔLE.

Le reconnais-tu?

COCONNAS.

A merveille... (S'approchant de Caboche.) Mon cher ami, permettez-moi de vous dire que vous êtes le chirurgien le plus habile que je connaisse... (Il lui présente la main; Caboche se retire.) Eh bien? (Caboche salue.) Touchez là!

CABOCHE.

Merci de l'honneur que vous voulez bien me faire, monsieur; mais il est probable que, si vous me connaissiez, vous ne me le feriez pas...

COCONNAS.

Ma foi, pour mon compte, je déclare que, quand vous seriez

le diable, je me tiens pour votre obligé; car, sans vous, je serais mort à cette heure.

CABOCHE, ôtant son bonnet.

Je ne suis pas tout à fait le diable, monsieur; mais souvent on aimerait mieux voir le diable que de me voir.

COCONNAS.

Qui êtes-vous donc?

CABOCHE.

Monsieur, je suis maître Caboche, bourreau de la prévôté de Paris.

COCONNAS, retirant sa main.

Ah! ah!

CABOCHE.

Vous voyez bien!

COCONNAS.

Non pas, je toucherai votre main, ou le diable m'emporte!... Étendez-la.

CABOCHE.

En vérité?

COCONNAS.

Toute grande!

CABOCHE.

Voilà...

COCONNAS.

Plus grande encore...

(Il lui donne une poignée de main en lui laissant une poignée de pièces d'or.)

CABOCHE, secouant la tête.

J'eusse mieux aimé votre main toute seule, car je ne manque pas d'or... Mais, de mains qui touchent la mienne, tout au contraire, j'en chôme fort... N'importe, Dieu vous bénisse, mon gentilhomme!

LA MÔLE, s'approchant et lui donnant une bourse.

Tiens, mon ami.

CABOCHE.

Merci, monsieur.

COCONNAS.

Ainsi donc, mon ami, permettez que je vous regarde...

CABOCHE.

Oh! faites, monsieur.

COCONNAS.

Ainsi donc, c'est vous qui donnez la gêne, qui rouez, qui écartelez, qui brisez les os, qui coupez les têtes? Ah! ah! je suis bien aise d'avoir fait votre connaissance.

CABOCHE.

Monsieur, ce que vous dites là n'est pas parfaitement exact, car je ne fais pas tout moi-même... Ainsi que vous avez vos laquais, vous autres seigneurs, pour faire ce que vous ne voulez pas faire, j'ai, moi, mes aides qui font la grosse besogne et qui expédient les manants... Seulement, quand, par hasard, j'ai affaire à des gentilshommes comme vous et votre compagnon, par exemple... oh! alors, c'est autre chose, et je me fais un honneur de m'acquitter moi-même de tous les détails de l'exécution... depuis le premier jusqu'au dernier, c'est-à-dire, depuis la question jusqu'au décollement.

COCONNAS, regardant son compagnon.

Eh! eh! que dis-tu de cela, la Môle? (Se retournant et riant.) Eh bien, maître, je retiens votre promesse... et, si mon tour venait de monter à la potence d'Enguerrand de Marigny ou sur l'échafaud de M. de Nemours, il n'y aurait que vous qui me toucheriez.

CABOCHE.

Je vous le promets encore.

COCONNAS.

Et, cette fois... cette fois, voici ma main en gage que j'accepte votre promesse.

CABOCHE.

Votre main sans or, votre main toute seule?

COCONNAS.

Oui, et, je vous le répète, enchanté d'avoir fait votre connaissance.

(Le duc d'Alençon entre, enveloppé dans un manteau, et suit des yeux la Môle et Coconnas. Un Homme l'accompagne.)

SCÈNE IV

LES MÊMES, LE DUC D'ALENÇON, UN HOMME à sa suite, JOLYETTE.

JOLYETTE, à Caboche.

On vous demande à la maison, mon père.

CABOCHE.

J'y vais.

COCONNAS.

Pardieu! voilà une belle enfant!

CABOCHE.

C'est ma fille.

COCONNAS.

Comment l'appelle-t-on, Caboche?

CABOCHE.

Jolyette.

COCONNAS.

Voulez-vous permettre que je vous embrasse, ma jolie fille?

JOLYETTE.

Demandez à mon père, monsieur.

CABOCHE.

Embrassez, mon gentilhomme, embrassez... Cela lui portera peut-être bonheur.

LA MÔLE.

Tu vas embrasser la fille du bourreau?...

COCONNAS.

J'embrasserais la fille du diable si elle était jolie... (Il l'embrasse.) J'ai bien donné la main au père.

LA MÔLE.

Tu as plus de courage que moi.

COCONNAS.

Merci, ma belle enfant. Au revoir, maître Caboche.

CABOCHE.

Ne dites pas : « Au revoir ; » dites : « Adieu. »

JOLYETTE.

Qu'est ce beau seigneur, mon père?

CABOCHE.

Un brave gentilhomme, ma fille, et pour lequel il te faudra prier.

(Ils rentrent.)

SCÈNE V

COCONNAS, LA MOLE, LE DUC D'ALENÇON, L'HOMME, LE PEUPLE.

LA MÔLE.

Eh bien, te voilà avec un ami aux halles de Paris.

COCONNAS.

Ma foi, il y a un vieux proverbe piémontais qui dit : « Il fait bon avoir des amis partout. »

(Ils sortent.)

LE DUC D'ALENÇON, montrant la Môle à l'Homme qui l'accompagne.

Vous voyez : manteau et toquet cerise... pourpoint blanc et or... trousses cerise, blanc et or... Peut-on avoir un costume pareil à celui-là pour ce soir?

L'HOMME.

Oui, monseigneur.

LE DUC.

C'est bien... A huit heures, ce soir, quelqu'un ira le prendre chez vous, et le portera chez M. de Mouy.

L'HOMME.

Dois-je accompagner monseigneur au Louvre?

LE DUC.

Non, je n'ai pas d'autres ordres à vous donner.

(Il sort d'un côté, l'Homme de l'autre.)

SCÈNE VI

Les Mêmes, LE ROI, LA REINE CATHERINE, MARGUERITE, MADAME DE SAUVE, FRIQUET, LA HURIÈRE, puis HENRI, Pages, Gardes, Peuple.

FRIQUET.

Le roi!... le roi!...

LA HURIÈRE.

Vive le roi!... (A ceux qui l'entourent.) Voyez-vous, voyez-vous le premier... celui-là qui a un pourpoint blanc brodé d'or?... c'est le roi Charles IX, le roi des catholiques.

LE PEUPLE.

Vive le roi Charles!

LA HURIÈRE.

Celle-là, c'est la reine Catherine, celle qui a tout fait; voyez. M. Maurevel me l'a dit : il doit le savoir, le tueur du roi.

LE PEUPLE.

Vive le roi Charles!... vive la reine Catherine! vive la messe!

LA HURIÈRE.

Voici la reine Marguerite !

LE ROI.

Eh bien, où donc est cet aubépin en fleur dont on parle tant ?

CATHERINE.

Le voilà, mon fils ; venez de ce côté.

LE ROI.

Ah ! oui-da !

CATHERINE.

Mettez-vous à genoux, mon fils ; et, si vous ne croyez pas à un miracle, ayez l'air d'y croire.

LE ROI.

J'y crois, par la mordieu ! et la preuve, c'est qu'à cette même place, j'élèverai une chapelle à saint Barthélemy, pour faire pendant à celle que notre prédécesseur Louis a fait élever aux saint Innocents.

MADAME DE SAUVE, à Marguerite.

Madame, est-ce qu'il ne viendra point ?

MARGUERITE.

Je l'ai fait prévenir... Maintenant, peut-être a-t-il méprisé mes avis ; vous eussiez mieux fait de le lui faire parvenir vous-même.

MADAME DE SAUVE.

Oh ! moi, c'était impossible ; je suis gardée à vue...

MARGUERITE.

Alors, éloignez-vous de moi...

MADAME DE SAUVE.

Oh ! oui... vous avez raison, madame... Mais vous permettez que, si de nouveaux dangers...

MARGUERITE.

Vous savez que je suis l'alliée du roi de Navarre.

CATHERINE, à genoux près du Roi.

Mon fils, que vous avais-je dit ?

LE ROI.

Vous m'aviez dit quelque chose, ma mère ?

CATHERINE.

Je vous avais dit qu'il ne viendrait pas.

LE ROI.

Qui cela ?

CATHERINE.

Henri.

LE ROI.

Ah ! tiens, c'est vrai... Où est-il donc, Henriot ?

CATHERINE.

Au prêche, sans doute.

LE ROI.

Margot !

MARGUERITE.

Mon roi m'appelle ?

LE ROI.

Oui.

MARGUERITE, à part, regardant autour d'elle.

Il ne vient pas.

LE ROI.

Pourquoi donc Henriot n'est-il pas ici?

MARGUERITE.

Sire, je l'ai quitté prêt à venir. Quelque événement l'aura retardé.

LE ROI.

Il a tort, il a tort ; les rues de Paris ne sont point encore assez refroidies pour qu'un demi-catholique s'y hasarde seul ; il eût été plus en sûreté dans notre compagnie que dans celle où il se trouve sans doute en ce moment.

MADAME DE SAUVE, à part.

Oh ! mon Dieu ! mon Dieu !

CATHERINE.

Eh bien, mon fils, direz-vous encore que Henri...?

MARGUERITE.

Sire, écoutez... Il me semble entendre...

LE ROI.

Quoi ?

PLUSIEURS VOIX.

A la messe, Henriot ! à la messe !

CATHERINE.

Le voilà !

LA HURIÈRE.

Il y est venu, le parpaillot !

LES MÊMES VOIX.

A la messe !... à la messe !

HENRI, entrant à cheval.

Messieurs, j'y ai été hier... j'en viens aujourd'hui... j'y retourne demain. Ventre-saint-gris ! il me semble que c'est bien assez comme cela.

(Il met pied à terre.)

LE ROI.

D'où venez-vous, Henri?... et pourquoi si tard?

HENRI.

Vous l'avez entendu, sire : de la messe... En passant devant Saint-Germain-l'Auxerrois, je suis entré, et j'ai entendu un fort beau sermon... Je croyais y trouver Votre Majesté.

LE ROI.

Vous allez voir, ma bonne mère, que c'est nous qui sommes en faute, et que Henriot va être meilleur catholique que nous.

HENRI.

Sire, cela ne m'étonnerait point, car je viens d'entendre dire en chaire que le Seigneur préfère le pécheur qui se repent au sage qui n'a jamais péché.

LE ROI.

Et tu te repens?

HENRI.

Sire, il ne manque, j'en suis bien certain, à ma ceinture qu'un chapelet pareil à celui que notre bonne mère porte à la sienne, pour que chacun voie en moi un des plus fervents catholiques du royaume.

LE ROI.

Ma mère, donnez donc votre chapelet à Henriot... Je serais curieux de voir le roi des huguenots dire son rosaire.

CATHERINE, cherchant.

En effet... Voyons s'il poussera jusque-là la dissimulation. (Elle cherche son rosaire absent.) Mon fils, je l'ai perdu ou on me l'a volé.

HENRI, bas.

Bon voleur!... (Haut.) Madame, je me contenterai de réciter mes prières *in petto*, comme disent les Italiens. Et, comme les Italiens sont les premiers catholiques du monde, Dieu ne peut manquer de me savoir gré en voyant que je tâche de leur ressembler.

LE PEUPLE.

Vive le roi!... vive la messe!... Largesse! largesse!

LE ROI.

Attends, bon peuple, attends! (Il cherche son escarcelle.) Ah! ah! ma mère, il paraît que mon escarcelle est allée rejoindre votre chapelet... Corbœuf! voilà un hardi conseiller, qui vole l'escarcelle du roi pour lui montrer de quelle façon sa police est faite.

HENRI.

Sire, je vous offrirais bien la mienne; mais quelque bon catholique, pensant que ce sont les nouveaux saints qui font les meilleurs miracles, se l'est appropriée à titre de relique.

LE ROI, riant.

Gascon!

HENRI.

Non, ventre-saint-gris! c'est comme j'ai l'honneur de le dire à Votre Majesté, on m'a pris pour un vrai roi... on m'a volé!

LE PEUPLE.

Vive le roi!... Noël!... Noël!

(Le cortége se remet en marche.)

ACTE TROISIÈME

SEPTIÈME TABLEAU

La chambre de la reine de Navarre.

SCÈNE PREMIÈRE

GILLONNE, puis DE MOUY.

GILLONNE, regardant au fond du corridor.

Un manteau cerise, un pourpoint blanc et or... un toquet surmonté d'une plume blanche... Ma foi, c'est bien cela... Par ici, monsieur de la Môle, par ici!

DE MOUY, son mouchoir sur le visage.

Par ici, dites-vous?

GILLONNE.

Oui, oui... Vous êtes attendu...

DE MOUY.

Par qui?

GILLONNE.

Eh! vous le savez bien... par une femme...

(On entend la voix de Coconnas.)

COCONNAS.

Eh! la Môle! la Môle! où diable es-tu donc?

DE MOUY, à Gillonne.

Vous le voyez, on me poursuit...

GILLONNE.

Entrez vite, alors...

DE MOUY.

Où?

GILLONNE.

Dans ce cabinet!

DE MOUY.

Ma foi, à la grâce de Dieu!

(Il entre.)

GILLONNE, refermant la porte.

Il était temps!

SCÈNE II

COCONNAS, GILLONNE.

COCONNAS.

La Môle!... Mordi! qu'as-tu donc? Tu cours comme si tous les diables d'enfer étaient à tes trousses...

GILLONNE.

Ah! c'est vous, monsieur de Coconnas?

COCONNAS.

Ma foi, oui, et bien essoufflé! Avez-vous vu la Môle?

GILLONNE, un doigt sur sa bouche.

Chut!

COCONNAS.

Quoi?

GILLONNE.

Il est là!

COCONNAS.

Nous sommes donc chez la reine de Navarre?

GILLONNE.

Oui.

COCONNAS.

Et moi qui ne comprenais pas! ô bélître!... C'est bien... c'est bien... Votre serviteur très-humble... Je m'en vais...

SCÈNE III

COCONNAS, LA MOLE, sur la porte; GILLONNE.

LA MÔLE.

Coconnas!

COCONNAS, stupéfait.

La Môle! Par où donc es-tu sorti?

LA MÔLE.

Par où je suis sorti!... Que veux-tu dire?

COCONNAS.

Je comprends : il y a deux portes, et tu as fait le tour.

LA MÔLE.

Il y a deux portes... où cela?

COCONNAS.

A ce cabinet.

LA MÔLE.

Que me contes-tu là?

COCONNAS.

Aurais-tu, par hasard, la prétention de me faire accroire que tu n'es pas entré ici?

LA MÔLE.

Quand cela?

COCONNAS.

Il y a cinq minutes.

LA MÔLE.

Tu es fou...

COCONNAS.

Je suis fou!... Soyez notre juge, madame.

LA MÔLE.

Parle!

COCONNAS.

La Môle, tout à l'heure, n'est-il pas entré dans ce cabinet?

GILLONNE.

Je l'ai cru, du moins.

COCONNAS.

Dame, vous me l'avez dit.

GILLONNE.

Et je vous le répète; car, moi-même, j'ai cru... Mais peut-être me suis-je trompée, peut-être était-ce un gentilhomme vêtu de la même façon. J'avais reçu l'ordre de faire entrer un seigneur vêtu d'un manteau cerise et d'un pourpoint blanc...

LA MÔLE.

Eh bien?

GILLONNE.

Connaissez-vous quelqu'un qui ait intérêt à se glisser ici sous vos habits, monsieur de la Môle?

LA MÔLE.

Personne... à moins que... Ah ! mon Dieu !

COCONNAS.

Quoi ?

LA MÔLE.

A moins qu'on ne se serve de moi pour... Serait-ce une trahison?

COCONNAS.

Ce sera tout ce que tu voudras; mais je te réponds que je t'ai vu entrer ici, ou, si ce n'est toi, quelqu'un qui te ressemble diablement.

LA MÔLE.

Sur l'honneur, Coconnas?

COCONNAS.

Sur l'honneur!

LA MÔLE.

Alors, je saurai...

(Il fait un pas vers le cabinet.)

GILLONNE, s'opposant à son passage.

Monsieur de la Môle !

LA MÔLE.

Laissez-moi passer, madame, laissez-moi passer.

COCONNAS.

Eh ! mordi ! tu oublies que tu es chez une reine !

LA MÔLE.

Oh! peu m'importe où je suis : un homme a pris mon nom, un homme a pris mon habit; il faut que je sache quel est cet homme!

SCÈNE IV

Les Mêmes, MARGUERITE.

MARGUERITE.

Ah! c'est vous, monsieur de la Môle! Mais qu'avez-vous donc, et pourquoi êtes-vous ainsi pâle et tremblant?

GILLONNE.

Madame, M. de la Môle allait pénétrer malgré moi dans la chambre de Votre Majesté.

LA MÔLE.

Madame, c'est que je voulais prévenir Votre Majesté qu'un étranger, un inconnu, un voleur peut-être, s'est introduit chez elle avec mon manteau et mon chapeau.

MARGUERITE.

Vous êtes fou, monsieur; car je vois votre manteau sur vos épaules, et je crois, Dieu me pardonne! que je vois aussi votre chapeau sur votre tête.

LA MÔLE, mettant le chapeau à la main.

Oh! pardon, madame, pardon! ce n'est cependant pas, Dieu m'en est témoin, le respect qui me manque

MARGUERITE.

Non, c'est la foi.

LA MÔLE.

Que voulez-vous! quand un homme est chez Votre Majesté, quand il s'y introduit en prenant mon costume et peut-être mon nom, qui sait?...

MARGUERITE.

Mais cet homme n'est pas venu pour parler à Ma Majesté.

LA MÔLE.

Et pour qui donc est-il venu?

MARGUERITE.

Pour le roi de Navarre, mon mari, que je vous charge, vous, monsieur de la Môle, d'aller chercher chez lui, et l'amener ici... Êtes-vous rassuré?

LA MÔLE.

Ah ! madame !

COCONNAS, les regardant.

Le diable m'emporte si je me contenterais d'une pareille explication, moi.

LA MÔLE, à Coconnas.

Viens, viens !... Je suis déjà bien assez coupable, Coconnas.

COCONNAS, saluant.

Madame...

MARGUERITE, arrêtant la Môle.

Lorsque le roi de Navarre sera parti, revenez près de moi, la Môle... J'ai à vous parler.

LA MÔLE.

Oh ! je reviendrai.

(Les deux gentilshommes sortent.)

MARGUERITE, à Gillonne.

Maintenant, faites entrer M. de Mouy.

GILLONNE.

M. de Mouy ?...

MARGUERITE.

Oui, il est là dans ma chambre... C'est lui qui avait le costume de M. de la Môle.

GILLONNE.

M. de Mouy dans la chambre de Votre Majesté... (Elle ouvre la porte. A part, en regardant de Mouy qui entre.) Avec le costume de M. de la Môle... Je n'y comprends plus rien. Venez, monsieur.

MARGUERITE.

Toi, veille au dehors. Ne laisse entrer que le roi de Navarre.

SCÈNE V

MARGUERITE, DE MOUY.

MARGUERITE.

Ainsi, monsieur de Mouy, vous refusez de m'apprendre pour quel motif vous êtes venu ce soir au Louvre ?

DE MOUY.

Daignez m'excuser, madame, et n'exigez de moi aucune réponse.

MARGUERITE.

Écoutez, monsieur de Mouy, je vous ai tenu jusqu'ici pour un des plus fermes chefs du parti huguenot, pour un des plus fidèles partisans du roi mon mari : me suis-je donc trompée ?

DE MOUY.

Non, madame; car, il y a huit jours encore, j'étais tout ce que vous dites.

MARGUERITE.

Et pour quelle cause avez-vous changé depuis huit jours?

DE MOUY.

Madame, je dois me taire; et il faut que ce devoir soit bien réel pour que je n'aie pas encore répondu à Votre Majesté.

GILLONNE, accourant.

Sa Majesté le roi de Navarre, madame.

DE MOUY.

Ah ! le roi de Navarre !... Que je m'éloigne...

MARGUERITE.

C'est impossible en ce moment.

DE MOUY.

Oserai-je faire observer à Votre Majesté que, si le roi de Navarre me voit à cette heure et sous ce costume au Louvre, je suis perdu !

MARGUERITE, lui montrant le rideau de la fenêtre.

Monsieur, derrière ce rideau ! et vous y êtes aussi bien caché, et surtout aussi bien garanti que dans votre maison même, car vous y êtes sur la foi de ma parole.

(De Mouy se cache.)

SCÈNE VI

MARGUERITE, DE MOUY, caché; puis HENRI.

MARGUERITE.

Le roi de Navarre renoncer au trône! Je l'avais jugé plus ambitieux que cela. Me serais-je trompée? Voyons.

HENRI.

Me voici, madame. J'accours à votre appel.

MARGUERITE.

Cet appel ne vous a-t-il point étonné, monsieur?

HENRI.

J'avoue que je ne m'attendais pas à une si grande faveur.

MARGUERITE.

Une si grande faveur? Qu'y a-t-il donc d'étonnant à ce qu'une femme fasse prier son mari de passer chez elle?

HENRI.

Entre femme et mari, non, je ne trouve rien d'étonnant à cela.

MARGUERITE.

Et entre alliés?

HENRI.

C'est vrai, entre alliés, cela se peut encore... Vous avez raison, madame... et c'est moi, ingrat que je suis, c'est moi qui ai eu tort de m'étonner...

MARGUERITE.

Bien, sire; et, maintenant que vous voilà revenu de cet étonnement, asseyons-nous et causons...

HENRI.

Causons... oui... Mais d'abord... (regardant le cabinet) nous sommes seuls?

MARGUERITE.

Absolument seuls.

HENRI, à part.

Alors, il y a quelqu'un de caché.

MARGUERITE.

Sire, vous souvient-il du jour de notre mariage?

HENRI, galamment.

Si je m'en souviens, madame! Oh! certes... oui... Ce jour-là, je vous ai dû la vie; vous voyez que je serais bien ingrat si je ne m'en souvenais point...

MARGUERITE.

Il n'y avait dans cette action rien d'étonnant, sire: c'était le résultat du pacte que nous venions de faire ensemble. Ce pacte, vous ne l'avez pas oublié non plus?...

HENRI.

Non, madame.

MARGUERITE.

Eh bien, c'est au nom de ce pacte, fait loyalement entre deux cœurs loyaux, que je viens vous demander une réponse franche et loyale.

HENRI.

Je suis tout prêt, madame; interrogez. (Marguerite jette un coup d'œil vers la fenêtre). Il est derriere ce rideau !

MARGUERITE.

Est-il vrai, monsieur, que Votre Majesté consente à abjurer... comme c'est aujourd'hui le bruit public?

HENRI.

Que voulez-vous, madame ! quand on a vingt-cinq ans, et qu'on est à peu près roi, il y a des choses qui valent bien une messe.

MARGUERITE.

Et la vie est une de ces choses, n'est-ce pas ?

HENRI.

Eh ! eh ! je ne dis pas non !...

MARGUERITE.

Et êtes-vous sûr au moins d'arriver à ce résultat, sire, de sauver votre vie?

HENRI.

Mais à peu près, madame... Cependant, vous savez qu'en ce monde, on n'est sûr de rien.

MARGUERITE.

Il est vrai que Votre Majesté annonce tant de modération et professe tant de désintéressement, qu'après avoir renoncé à sa couronne, qu'après avoir renoncé à sa religion, elle renoncera probablement, on en a l'espoir du moins, à son alliance avec une fille de France.

HENRI, après un moment de silence et un regard rapide jeté sur Marguerite.

Daignez vous souvenir, madame, qu'en ce moment je n'ai point mon libre arbitre... Je ferai donc ce que m'ordonnera le roi de France... Quant à moi, si l'on me consultait le moins du monde dans cette question où il ne va pas moins que de mon honneur, de mon trône et de ma vie... plutôt que d'asseoir mon avenir sur ces droits que me donne un mariage... forcé... j'aimerais mieux m'ensevelir chasseur dans quelque château, pénitent dans quelque cloître.

MARGUERITE.

Votre Majesté n'a pas grande confiance, ce me semble, dans l'étoile qui rayonne au-dessus du front de chaque roi.

HENRI.

C'est que j'ai beau chercher la mienne, madame, je ne

puis la voir... cachée qu'elle est sans doute par l'orage qui gronde sur moi à cette heure.

MARGUERITE.

Et si le souffle d'une femme écartait l'orage et faisait cette étoile plus brillante?

HENRI.

C'est bien difficile.

MARGUERITE.

Niez-vous l'existence de cette femme?

HENRI.

Non, je nie son pouvoir.

MARGUERITE.

Vous voulez dire sa volonté?

HENRI.

J'ai dit son pouvoir, et je répète le mot; la femme n'est réellement puissante que lorsque l'amour et l'intérêt sont réunis chez elle à un degré égal... Si l'un de ces deux sentiments la préoccupe seul, elle est vulnérable... Or, cette femme qui pourrait écarter l'orage de mon front, elle sait bien que je ne puis compter sur son amour... (Marguerite se tait.) Écoutez. Au dernier tintement de la cloche de Saint-Germain-l'Auxerrois, vous avez dû songer à reconquérir votre liberté, que l'on avait mise en gage pour détruire ceux de mon parti... Moi, j'ai dû songer à sauver ma vie, c'était le plus pressé... Nous y perdrons la Navarre, je le sais bien; mais c'est peu de chose que la Navarre en comparaison de la vie que nous y gagnons.

MARGUERITE.

Ah! c'en est trop!

HENRI.

Quoi donc?

MARGUERITE.

Ah! sire, c'est mal, ce que vous faites là

HENRI.

Que voulez-vous dire?

MARGUERITE.

Je veux dire que reconnaître ma franchise par tous ces détours, ce n'est point tenir la parole que vous m'avez donnée.

HENRI.

Madame, je vous jure...

MARGUERITE.

Ne jurez pas... ou bien, si vous jurez... faites serment alors

que vous ne portez pas un masque, et que tout ce que vous venez de dire est la vérité, et non pas un artifice ou un mensonge.

HENRI, bas, à Marguerite.

Eh! ventre-saint-gris! madame, jurez-moi alors qu'il n'y a personne derrière ce rideau.

MARGUERITE, bas.

Ah! ah! bien joué!... Oui, sire, il y a quelqu'un qui partage entièrement mon opinion, et qui, comme moi, j'en suis sûre, n'attend qu'une occasion pour jouer sa vie sur votre fortune.

HENRI.

Et ce quelqu'un, je le connais?

MARGUERITE.

Jugez-en vous-même.

(Elle fait sortir de Mouy.)

SCÈNE VII

Les Mêmes, DE MOUY.

HENRI.

De Mouy!... (Bas et vivement.) Madame, croyez-vous qu'il soit possible, par un moyen quelconque, que l'on nous écoute et que l'on nous entende?

MARGUERITE.

Monsieur, cette chambre est matelassée, et un double lambris nous répond de son assourdissement.

HENRI.

Je m'en rapporte à vous... Mais, croyez-moi, parlons bas... De Mouy, mon brave de Mouy!... oh! que je suis aise de te voir!

DE MOUY.

Sire, ce n'est pas ce que vous m'avez dit à notre dernière rencontre; ma présence alors, permettez-moi de vous le dire, paraissait vous être moins agréable qu'aujourd'hui.

HENRI, haussant les épaules.

Enfant! tu n'as pas compris...

DE MOUY.

Sire, j'ai l'esprit peu subtil... et j'en demande humblement pardon à Votre Majesté; mais, dans ce qu'on me dit, je ne

sais comprendre que ce que l'on me dit, et non ce que l'on voudrait me dire.

HENRI, à Marguerite.

Madame, qui vous a déterminée à me faire trouver face à face avec M. de Mouy?

MARGUERITE.

Monsieur, j'ai deviné que M. de Mouy et vous deviez vous entendre...

HENRI.

Ah ! vous avez deviné cela?

MARGUERITE.

Oui.

HENRI.

Entendez-vous, de Mouy? On devine.

MARGUERITE.

Et cependant, quand, poursuivi par ce jeune homme qui vous prenait pour son ami, vous êtes entré dans cette chambre, j'ai hésité... car, il y a huit jours, dans le corridor du Louvre, sur le seuil même de l'appartement du roi de Navarre, vous avez donné la main à M. d'Alençon.

HENRI.

Vous voyez bien, de Mouy, qu'on voit tout! Maintenant, M. d'Alençon s'est donc emparé de vous?... Répondez franchement, mon ami.

DE MOUY.

C'est votre faute, sire: pourquoi avez-vous si obstinément refusé le trône de Navarre, que je venais vous offrir?

MARGUERITE.

Vous avez refusé le trône de Navarre !... Ce refus, dont on m'a déjà parlé, était donc réel?

HENRI.

Oh! en vérité, madame, et toi, mon brave de Mouy, vous me faites rire tous deux avec vos exclamations... Quoi! un homme qui s'appelle de Mouy, c'est-à-dire sur lequel tout le monde a les yeux ouverts, les oreilles ouvertes... cet homme entre chez moi, déguisé en ouvrier de la sellerie... chez moi qu'on surveille tout le jour, et qu'on enferme tous les soirs comme un prisonnier... Il me parle de trône, de renversement, de révolte, à moi, Henri, prince toléré, pourvu que je porte le front humble; huguenot épargné à la condition que je jouerai le catholique... et l'on veut que j'accepte ces pro-

positions, quand elles me sont faites dans une chambre que je ne connais pas, dans une chambre non matelassée, dans une chambre attenante à celle de M. d'Alençon? Ventre-saint-gris ! vous êtes des enfants... ou des fous !

DE MOUY.

Mais, sire, Votre Majesté ne pouvait-elle me laisser quelque espérance, sinon par ses paroles, du moins par un geste, par un signe ?

HENRI.

Le duc d'Alençon ne vous attendait-il pas à la porte de chez moi ?

DE MOUY.

Oui, sire.

HENRI.

Que vous a-t-il dit ?

DE MOUY.

Que, puisque vous refusiez la royauté de Navarre, il l'acceptait, lui...

HENRI.

Puisqu'il savait que je la refusais, il avait donc entendu que vous me l'aviez offerte ?

DE MOUY.

Sans doute, il écoutait.

HENRI.

Et il a entendu, vous l'avouez vous-même, pauvre conspirateur que vous êtes ! Si j'avais dit un mot, vous étiez perdu ; car, si je ne savais pas, je me doutais du moins qu'il était là... et sinon lui, quelque autre : Charles IX, la reine mère... Oh ! vous ne connaissez pas les murs du Louvre, de Mouy; c'est pour eux qu'a été fait le proverbe : « Les murs ont des oreilles ; » et, connaissant ces murs-là, j'eusse parlé?... Allons, allons, de Mouy, vous faites peu d'honneur au bon sens du roi de Navarre, et je m'étonne que, ne le mettant pas plus haut dans votre esprit, vous soyez venu lui offrir une couronne.

DE MOUY.

Mais, je vous le répète, sire, ne pouviez-vous, tout en refusant cette couronne, me faire un signe ? Je n'aurais pas cru tout désespéré... tout perdu.

HENRI.

Eh ! ventre-saint-gris ! s'il écoutait, ne pouvait-il pas aussi

bien voir, et n'est-on pas perdu par un signe, comme par une parole?... (Regardant autour de lui.) Tiens, de Mouy, à cette heure, entre elle et vous, si près de vous deux, et parlant si bas, que mes paroles ne franchissent pas le cercle de nos trois chaises, je crains encore d'être entendu quand je te dis: De Mouy, répète-moi ce soir les propositions que tu étais venu me faire ce matin.

DE MOUY.

Mais, sire, maintenant, je suis engagé avec le duc d'Alençon.

MARGUERITE, frappant ses mains l'une contre l'autre.

Alors, il est trop tard.

HENRI.

Mais, au contraire, convenez donc que c'est justement en ceci que la protection de Dieu est visible... Reste engagé, de Mouy; car ce duc François, c'est notre salut à tous... Crois-tu donc que le roi de Navarre garantirait nos têtes?... Tu te trompes, malheureux... Je vous ferais tuer tous jusqu'au dernier, moi... Mais un fils de France, c'est autre chose... Aie des preuves, de Mouy; demande des garanties; mais, niais que tu es, tu te seras engagé de cœur, et une parole t'aura suffi; je vois bien cela.

DE MOUY.

Oh! sire, c'est le désespoir de votre abandon qui m'a jeté dans les bras du duc; c'est aussi la crainte d'être trahi, car il tenait notre secret.

HENRI.

Bon! tiens donc le sien à ton tour alors, cela dépend de toi... Que désire-t-il? Être roi de Navarre? Promets-lui la couronne... Que veut-il? Quitter la cour? Fournis-lui les moyens de fuir... Travaille pour lui, de Mouy, comme si tu travaillais pour moi... Dirige le bouclier pour qu'il pare tous les coups qu'on nous portera. Quand il faudra fuir, nous fuirons à deux. Quand il faudra combattre et régner, je combattrai et régnerai seul.

MARGUERITE.

Défiez-vous du duc, Henri; c'est un esprit sombre et pénétrant, sans haine comme sans amitié, toujours prêt à traiter ses amis en ennemis, et ses ennemis en amis.

HENRI.

Et il vous attend ce soir, avez-vous dit, de Mouy?

DE MOUY.

Eh bien, sire, préparez-vous donc à fuir, préparez-vous à combattre, car le moment est venu.

HENRI.

Comment cela?

DE MOUY.

Voilà précisément ce que j'allais apprendre ce soir au duc d'Alençon.

MARGUERITE.

Parlez, de Mouy, parlez.

DE MOUY.

Vous savez que, demain, il y a chasse au vol le long de la Seine, depuis Saint-Germain jusqu'à Maisons, c'est-à-dire dans toute la longueur de la forêt... C'est de cette circonstance que nous avions résolu de profiter pour favoriser la fuite de Son Altesse royale.

HENRI.

Et Son Altesse royale s'est décidée à fuir avec vous?...

DE MOUY.

Oui; car les principaux d'entre nous, qui seront réunis demain dans la forêt au nom de M. d'Alençon, m'ont prévenu qu'ils ne croiront plus désormais qu'à celui qui viendra publiquement agir et combattre avec eux.

HENRI.

Eh bien, de Mouy, celui-là, ce sera moi.

MARGUERITE.

Vous? Ah! enfin!...

DE MOUY.

Alors, sire, soyez prêt pour demain.

HENRI, à Marguerite.

Fuirai-je seul, madame?

MARGUERITE.

Ne suis-je pas votre alliée, sire? ne dois-je pas partager votre bonne et votre mauvaise fortune?

DE MOUY.

Alors, il devient inutile que j'aille chez le duc d'Alençon?

HENRI.

Allez-y au contraire, de Mouy: ce serait éveiller ses soupçons que de n'y point aller. Que rien ne soit changé à vos projets jusqu'à demain; et même que le nom seul du duc d'Alençon continue, jusqu'à demain, à être accrédité parmi vous

comme celui du futur chef de votre parti ! (Lui tendant la main.) Merci ! Vous entendez, de Mouy, vous avez toute la nuit pour faire vos préparatifs.

DE MOUY.

Alors, sire, vous ne renoncez pas à la royauté de Navarre ?

HENRI.

Je ne renonce à aucune royauté, de Mouy ; seulement, je me réserve de choisir la meilleure.

DE MOUY.

Soit ; mais écoutez, sire : M. d'Alençon, pour que j'arrivasse sans inconvénient jusqu'à lui, m'avait envoyé, ce soir, le costume d'un gentilhomme nommé M. de la Môle ; et c'est cet excès de précaution qui, après avoir failli nous perdre tous, nous a tous sauvés ; car, poursuivi par un des amis de ce gentilhomme qui me prenait pour lui, j'ai été obligé de me réfugier ce soir dans cet appartement. Eh bien, il faudrait, s'il est possible, que ce jeune homme, qui, d'ailleurs, est huguenot, fût des nôtres.

(Au nom de la Môle, Marguerite a quitté sa place en rougissant et s'est allée asseoir à quelques pas, devant sa toilette.)

HENRI.

Madame, ce M. de la Môle dont parle de Mouy, n'est-ce pas le même, dites-moi, à qui vous avez sauvé la vie pendant la nuit de la Saint-Barthélemy ?

MARGUERITE.

Oui, monsieur.

HENRI.

Vous entendez ce que dit de Mouy, madame : il faudrait nous gagner ce jeune homme.

MARGUERITE.

Puisque tel est votre désir, monsieur, je ferai de mon mieux pour le seconder.

HENRI.

Alors, hâtez-vous, de Mouy. (De Mouy va pour sortir.) Non, pas par là. Par cette issue. Je vous conduirai. Trois coups frappés en passant à ma porte m'indiqueront que rien n'est changé ; mais, au nom du ciel, ne cherchez pas à me voir. (De Mouy sort.) Quant à vous, madame, je vous recommande M. de la Môle. N'épargnez ni l'or ni les promesses pour le séduire... Je mets tous mes trésors à sa disposition...

MARGUERITE, le regardant, et à part.

De l'or, des promesses !... Pauvre la Môle ! il me donnera sa vie pour moins que cela... (Appelant.) Gillonne !

GILLONNE.

Madame ?

MARGUERITE.

Dis à M. de la Môle qu'il peut entrer.

SCÈNE VIII

MARGUERITE, LA MOLE.

MARGUERITE.

Maintenant que nous sommes seuls, causons sérieusement, mon grand ami.

LA MÔLE.

Sérieusement, madame ?

MARGUERITE.

Ou intimement... Voyons, cela vous va-t-il mieux? Il peut y avoir des choses sérieuses dans l'intimité, et surtout dans l'intimité d'une reine.

LA MÔLE.

Causons, alors... de ces choses sérieuses, mais à la condition que Votre Majesté ne se fâchera pas des choses folles que je vais lui dire.

MARGUERITE.

Je devine d'abord une de ces choses folles, et je vais aller au-devant d'elle. Vous êtes jaloux, mon beau gentilhomme.

LA MÔLE.

Oh ! à en perdre la raison !

MARGUERITE.

Et jaloux de qui? Voyons !

LA MÔLE.

De tout le monde... Car, enfin, vous êtes si belle, que tout le monde doit vous aimer.

MARGUERITE.

Et, au premier rang de ceux qui doivent m'aimer, vous mettez M. de Mouy.

LA MÔLE.

Pour qui donc vient-il ici ?

MARGUERITE.

Pour M. d'Alençon, avec lequel il conspire.

LA MÔLE.

Mais ce pourpoint blanc, mais ce manteau cerise, mais ce déguisement si parfait... que mon meilleur ami s'y est trompé lui-même?

MARGUERITE.

Ruse de mon frère, la Môle... pour que M. de Mouy pût pénétrer au Louvre sans être reconnu... et, par conséquent, sans le compromettre... et moi... moi qui ai tout su depuis... trompée comme votre ami, je l'ai pris pour vous d'abord... Il tient notre secret, la Môle; il faut donc le ménager.

LA MÔLE.

Oh! j'aime mieux le tuer, c'est plus court et plus sûr.

MARGUERITE.

Et moi, mon brave gentilhomme, j'aime mieux qu'il vive, et que vous sachiez tout; car sa vie nous est non-seulement utile, mais nécessaire. Écoutez, et pesez bien vos paroles avant de me répondre : m'aimez-vous assez, la Môle, pour vous réjouir si je devenais véritablement reine, c'est-à-dire maîtresse d'un véritable royaume?

LA MÔLE.

Hélas! madame, je vous aime assez pour désirer ce que vous désirez, ce désir dût-il faire le malheur de toute ma vie.

MARGUERITE.

Noble nature!... oui, je l'accepte, ton dévouement, et je saurai le reconnaître. (Lui tendant les mains.) Eh bien?

LA MÔLE.

Oh! maintenant, Marguerite, je commence à comprendre; oui, cette royauté réelle de Navarre qui devait remplacer une royauté fictive, vous la convoitez : le roi Henri vous y pousse. De Mouy conspire avec vous, n'est-ce pas? Mais le duc d'Alençon, que fait-il dans toute cette affaire?

MARGUERITE.

Le duc, ami, conspire pour son compte. Laissons-le s'égarer; sa vie nous répond de la nôtre... Eh bien, la Môle, j'attends votre réponse.

LA MÔLE.

La voici, madame... On prétend — et je l'ai entendu dire à l'autre extrémité de la France, où votre nom si illustre, où votre beauté si universellement reconnue et adorée, étaien

venus, comme un vague désir des choses ignorées, m'effleurer le cœur — j'ai entendu dire que vous aviez aimé... quelquefois, que vous aviez été aimée souvent, et que votre amour avait toujours porté malheur aux objets de votre amour... si bien que la Mort, jalouse, sans doute, vous les avait presque toujours enlevés... Vous soupirez, ma reine; vos yeux se voilent; c'est donc vrai... Eh bien, qu'un seul de vos regards promette de faire de moi le plus heureux et le plus aimé de vos favoris, et disposez de ma vie, de mon âme, de mon salut. Seulement, vous me jurerez que, si je meurs pour vous, comme un sombre pressentiment me l'annonce... que, si le bourreau sépare de mon corps cette tête que vous enveloppez de votre bras, doux collier d'amour sous lequel tout mon corps frissonne, vous me jurerez, n'est-ce pas? qu'avant qu'on la jette dans un froid cercueil, qu'avant qu'on l'ensevelisse dans une tombe solitaire... vous viendrez... vous, ma reine, déposer un dernier baiser sur mon front, et m'apporter, dans ce monde inconnu qu'habitera déjà mon âme, le prix de mon dévouement, la récompense de mon martyre!

MARGUERITE.

O lugubre folie!... ô fatale pensée!...

LA MÔLE.

Jurez.

MARGUERITE.

Que je jure?

LA MÔLE.

Oui...

MARGUERITE.

Eh bien, si, ce qu'à Dieu ne plaise! tes sombres pressentiments se réalisaient, mon beau gentilhomme, je te le jure, mort, ton souvenir sera toujours près de moi, comme, vivant, y eût été ton amour; et, si je ne puis te sauver dans le péril où tu te jettes pour moi seule, je le sais, je donnerai du moins à ta pauvre âme la consolation que tu demandes et que tu auras si bien méritée. La Môle, par le Dieu vivant, je te le jure!

LA MÔLE.

Eh bien, madame, à partir de ce moment, disposez, non pas de votre serviteur, non pas de votre ami, mais de votre esclave; je ne suis plus à moi, je suis à vous.

MARGUERITE.

La Môle, j'accepte, et vous trouverez en moi un dévouement

pareil à celui que vous me donnez. La Môle, venez demain avant la chasse, et vous saurez ce que vous avez à faire. Adieu, mon beau gentilhomme, adieu !

LA MÔLE.

Adieu, madame. (Marguerite lui tend la main. Pendant qu'il s'agenouille pour la baiser, elle se penche vers son front et l'effleure de ses lèvres ; puis elle s'enfuit dans sa chambre.) Marguerite !... (Se relevant.) Elle m'aime !... Oh ! merci, Marguerite; car, maintenant, je ne suis plus un favori vulgaire, et je puis porter haut cette tête, à laquelle, vivante ou morte, est réservé un si doux avenir.

(Il sort.)

HUITIÈME TABLEAU

La chambre de Catherine de Médicis. — Au fond, une cheminée. Portes à droite et à gauche. A gauche, armoire secrète et fenêtre masquée par des tapisseries.

SCÈNE PREMIÈRE

CATHERINE, RENÉ.

CATHERINE.

Six heures, et René ne vient pas ! (On frappe au fond.) Le voici. (Elle va ouvrir.) Pouquoi si tard, René ? qui vous retenait chez vous ?

RENÉ.

Des amants, madame, qui se sont contentés de ma parole lorsque je leur ai assuré qu'ils s'aimaient.

CATHERINE.

Maitre René, pas de secrets pour moi : c'était ma fille Marguerite, c'était M. de la Môle... Qu'allaient-ils faire chez vous?

RENÉ.

Voyez cette statuette, madame.

(Il tire une figurine de cire de dessous son manteau.)

CATHERINE.

Percée au cœur, avec une couronne sur la tête, une M sur la banderole. Il est donc amoureux de la reine de Navarre, M. de la Môle, pour avoir recours à la magie?

RENÉ.

Comme un fou !

CATHERINE.

Alors, cette statuette est bonne à garder... (Elle la porte dans l'armoire secrète.) René, nous la retrouverons au jour où nous en aurons besoin. — Bien... Avez-vous fait les expériences que je vous avais indiquées ?

RENÉ.

Oui, madame, et je commence à penser, comme vous, que c'est, non pas dans le foie, comme l'ont cru les Grecs et les Romains, mais dans la figuration des lignes du cerveau, que la main toute-puissante de la Destinée a écrit les présages.

CATHERINE.

Vous avez fait cependant les expériences ?

RENÉ.

Oui, toutes deux.

CATHERINE.

Dites-m'en tous les détails.

RENÉ.

Je m'étais procuré deux poules, noires comme vous me l'aviez recommandé... sans une seule tache blanche.

CATHERINE.

C'est cela...

RENÉ.

J'ai attaché la première sur le petit autel, et je lui ai ouvert la poitrine d'un seul coup de couteau.

CATHERINE.

D'un seul, n'est-ce pas ? Eh bien ?

RENÉ.

Elle a jeté trois cris, et a expiré.

CATHERINE.

Trois cris... Trois morts... Et après ?...

RENÉ.

Le foie penchait à gauche, contre l'habitude.

CATHERINE.

Déchéance !... déchéance !... Triple mort suivie d'une déchéance... Sais-tu que c'est affreux, René ?

RENÉ.

Oui, madame, effrayant !...

CATHERINE.

Et la seconde victime, celle dont tu devais consulter le cerveau?

RENÉ.

Épouvantée des trois cris qu'avait poussés la première, quand j'ai voulu aller la prendre, elle s'est envolée... et a éteint la bougie magique qui m'éclairait.

CATHERINE.

Voyez-vous, René, voyez-vous! c'est ainsi que s'éteindra notre race... La mort la touchera de son aile, et elle disparaîtra de la terre... Trois fils, cependant... trois fils!... Qu'avez-vous fait, alors?...

RENÉ.

J'ai rallumé la bougie, j'ai ressaisi la victime, et je lui ai tranché la tête d'un seul coup.

CATHERINE.

Elle n'a pas eu le temps de crier, j'espère?

RENÉ.

Non; mais elle a poussé trois soupirs...

CATHERINE.

Vois-tu, René, à défaut de trois cris, trois soupirs... Trois! toujours trois!... Ils mourront tous trois... Toutes ces âmes, avant de partir, comptent et appellent jusqu'à trois... Et alors, alors, qu'as-tu fait?...

RENÉ.

Selon vos instructions, j'ai observé les sinuosités de la pulpe cérébrale; j'y ai distingué, en fibres sanglantes, une lettre...

CATHERINE.

Une lettre!... une seule?

RENÉ.

Oui, mais visible à ne pas s'y tromper...

CATHERINE.

Et quelle était cette lettre?

RENÉ.

Une H... Cette H était suivie de quatre lignes perpendiculaires qui semblaient le chiffre 1, répété quatre fois.

CATHERINE.

C'est cela... c'est cela!... Charles IX règne... après Charles IX, viendra Henri III; puis, après Henri III, Henri IV; c'est lui... toujours lui!

RENÉ.

Mais le duc François?

CATHERINE.

Sans doute mourra-t-il dans l'intervalle... Oh! Henri IV, Henri IV, il régnera, René... Je suis maudite dans ma postérité.

RENÉ.

Ainsi donc, il régnera, vous croyez?

CATHERINE.

Oui, si nous ne forçons pas les prédictions à mentir.

RENÉ.

Votre Majesté désire-t-elle que je fasse de nouvelles expériences?...

CATHERINE.

Dites-moi, René, n'existe-t-il pas une curieuse histoire d'un médecin de Pérouse, qui, condamné à mort par le tyran de Sienne, pour n'avoir pas voulu lui donner un livre traitant de la magie, empoisonna ce livre avant de mourir?

RENÉ.

Oui, madame; si bien que le tyran, s'étant emparé de ce livre, et l'ayant lu sans se douter du venin qu'il contenait, mourut trois jours après la victime.

CATHERINE.

Dites-moi, comment le poison put-il agir?

RENÉ.

C'est bien simple, madame : les feuilles du livre, imprégnées d'une mixture d'arsenic, tenaient l'une à l'autre... Le tyran, dans son ignorance, les poussait du doigt, et, naturellement, mouillait son doigt pour les pousser avec plus de facilité... Il porta à plusieurs reprises son doigt à sa bouche, et s'empoisonna.

CATHERINE.

Oui, c'est cela ; je me souviens du fait, mais j'avais oublié les détails... René, j'avais vu chez vous et demandé un livre de chasse fort curieux et fort ancien... Me l'avez-vous apporté?

RENÉ.

Oui, madame, le voici... C'est un livre de Pietramonte, sur l'art d'élever les faucons, les tiercelets et les gerfauts.

CATHERINE.

Donnez-moi ce livre.

RENÉ.

Le voici, madame.

CATHERINE

Merci.

RENÉ.

Votre Majesté a-t-elle d'autres ordres à me donner?

CATHERINE.

Relativement à quoi?

RENÉ.

Relativement à ce livre.

CATHERINE.

Non, aucun.

RENÉ, à part.

Elle se défie de moi...

CATHERINE.

Adieu, René...

RENÉ, sortant.

Oh! je commence à croire que j'ai eu tort de me faire un ennemi du roi de Navarre.

SCÈNE II

CATHERINE, seule.

Elle va droit à l'armoire secrète, met un masque de verre, des gants, trempe les feuillets du livre dans un vase de terre antique, puis referme l'armoire et fait sécher les feuillets au feu de la cheminée.

Je me défie de tout le monde! et même de Réné... Aussi, cette fois, pas de complice, et, s'il y échappe, eh bien, il y aura vraiment miracle... (On frappe à la porte.) Que me veut-on? J'ai dit que je n'y étais que pour M. le duc d'Alençon.

UNE VOIX derrière la porte.

C'est lui, madame.

CATHERINE.

Bien, bien... Je vais aller lui ouvrir moi-même.

(Elle porte le livre dans une armoire, éteint le brasier avec de l'eau, pose son masque de verre et ses gants sur une table, et va ouvrir.)

SCÈNE III

CATHERINE, LE DUC D'ALENÇON.

CATHERINE.

Ah ! c'est vous, mon fils ?

LE DUC.

Pardon, madame, je vous dérange.

CATHERINE.

Non, je venais de brûler quelques vieux parchemins, et cette odeur que vous sentez est celle du genièvre que j'ai brûlé pour faire passer la première.

LE DUC.

Vous m'avez fait demander, ma mère ?

CATHERINE.

Oui, mon fils... Vous savez que Henri est plus ami que jamais du roi Charles ?

LE DUC.

Non, je ne le savais pas ; mais je me doutais qu'il devait en être ainsi... Cependant, ma mère, comme mon beau-frère Henriot est un homme prudent, cela ne l'a pas rassuré.

CATHERINE.

De sorte... ?

LE DUC.

De sorte que je crois qu'il prépare toutes choses pour sa fuite.

CATHERINE.

Vous le croyez, et, moi, j'en suis sûre.

LE DUC.

Eh bien, ma mère, que pensez-vous qu'il faille résoudre ?

CATHERINE.

Je crois qu'il faut le laisser partir.

LE DUC.

Mais alors il nous échappe, ma mère.

CATHERINE.

Il part, mais ne nous échappe pas.

LE DUC.

Je ne vous comprends pas, madame.

CATHERINE.

Écoutez bien, François : un médecin fort habile m'a prédit

hier que le roi de Navarre était sur le point d'être atteint d'une de ces maladies qui ne pardonnent pas et auxquelles la science ne connaît pas de remède... Or, vous comprenez, mon fils, que, s'il doit effectivement mourir d'un mal si cruel... mieux vaut qu'il meure loin de nous que sous nos yeux, à la cour.

LE DUC.

En effet, cela nous causerait trop de peine... Mais êtes-vous sûre, madame, qu'il soit menacé de cette maladie... et que le médecin qui le condamne... ?

CATHERINE.

C'est le même qui avait prédit la mort de sa mère... Pourquoi, ne s'étant pas trompé pour la mère, se tromperait-il pour le fils?

LE DUC.

Oui, vous avez raison... Mais, s'il partait se portant bien, par exemple... croyez-vous qu'en route cette maladie l'atteindrait aussi sûrement?

CATHERINE.

Non... Aussi partira-t-il malade, selon toute probabilité... Mais assez sur ce pénible sujet, mon fils, et parlons d'autre chose... Henri ne vous a-t-il pas demandé hier un livre de vénerie?... Vous m'avez dit cela du moins pour me prouver à quel point il tient à faire sa cour au roi Charles, qui n'apprécie en ce monde que les grands chasseurs devant Dieu.

LE DUC.

Oui, madame, je vous ai dit cela.

CATHERINE.

Et lui avez-vous porté ce livre?

LE DUC.

Pas encore.

CATHERINE.

Bien!... J'ai trouvé chez René, le parfumeur, un des livres de chasse les plus curieux qui existent; il n'y en a que trois exemplaires au monde... Ce livre, je l'ai depuis ce matin... Comprenez-vous, François?

LE DUC.

Oui, je comprends.

CATHERINE, prenant le livre.

C'est un travail sur l'art d'élever et de dresser les faucons, les tiercelets et les gerfauts... fait par un fort savant homme...

pour le seigneur Castruccio Castracani, tyran de Lucques... Le voici.

LE DUC, regardant le livre avec une certaine terreur.

Et que dois-je en faire, madame ?

CATHERINE.

Mais le porter chez votre frère Henriot, qui vous l'a demandé... lui ou quelque autre pareil, pour s'instruire dans la science de la volerie; comme il chasse au vol aujourd'hui avec le roi, il ne manquera pas d'en lire quelques pages... Le tout est de le remettre à lui-même.

LE DUC.

Oh ! je n'oserai point, madame !

CATHERINE.

Pourquoi cela ?... C'est un livre comme un autre, excepté qu'il est demeuré si longtemps enfermé, que les pages sont collées les unes aux autres... N'essayez donc pas de le lire, vous, François, car on ne peut parvenir à le lire qu'en mouillant son doigt, et en poussant les pages feuille à feuille; ce qui prend beaucoup de temps et donne beaucoup de peine.

LE DUC.

Si bien qu'il n'y a qu'un homme qui a le grand désir de s'instruire qui puisse perdre ce temps et prendre cette peine.

CATHERINE.

Justement, mon fils, et vous comprenez à merveille.

(On entend une fanfare de chasse.)

LE DUC, regardant par la fenêtre.

Eh ! madame, voilà justement Henriot dans la cour; je vais profiter de son absence pour porter le livre chez lui... A son retour, il le trouvera.

CATHERINE.

J'aimerais mieux que vous le donnassiez à lui-même, François... Ce serait plus sûr...

LE DUC.

Je vous ai dit que je n'oserais point, madame...

CATHERINE.

Allez donc; mais posez-le au moins dans un endroit bien apparent.

LE DUC.

Ouvert ?... Y a-t-il inconvénient à ce qu'il soit ouvert ?

CATHERINE.

Non.

LE DUC.

Donnez alors, madame.

CATHERINE.

Oh ! prenez hardiment... Il n'y a point de danger, puisque j'y touche... D'ailleurs, vous avez des gants.

LE DUC.

Bien, madame.

CATHERINE.

Hâtez-vous... Henri n'est plus dans la cour, et, d'un moment à l'autre, il peut remonter.

LE DUC.

J'y vais, madame.

UN PAGE, entrant.

Monseigneur le roi de Navarre demande, avant de partir pour la chasse, la faveur de présenter son hommage à Votre Majesté.

CATHERINE, au Duc.

Eh bien, vous le voyez, c'est Dieu qui vous l'envoie... (Au Page.) Dites à mon fils Henri que je n'y suis pas... Mais qu'il entre et qu'il attende ; son beau frère, le duc d'Alençon, lui fera compagnie.

LE DUC, hésitant.

Madame...

CATHERINE.

Comparez le gain à l'enjeu, et prenez courage... Allons.

LE DUC.

Mais pourquoi ne le lui donnez-vous pas vous-même, madame?

CATHERINE.

Insensé !... croyez-vous qu'il ait oublié les gants parfumés de sa mère ?

LE DUC.

C'est vrai.

(Catherine sort.)

SCÈNE IV

LE DUC D'ALENÇON, puis HENRI.

LE DUC.

Allons, François, du courage!... Oui, elle l'a dit, elle qui sait ce que c'est : l'enjeu, ce n'est qu'un peu d'audace... et le gain, c'est une couronne!

HENRI.

Ah! c'est vous, mon cher frère... Je suis toujours heureux de vous rencontrer, vous le savez.

LE DUC.

J'étais venu pour saluer la reine avant mon départ pour la chasse.

HENRI.

Ventre-saint-gris! c'est de la sympathie... Et moi aussi, vous voyez.

LE DUC.

Mon frère, dans votre désir de faire votre cour au roi, qui, avant toute chasse, aime la chasse au vol, vous m'avez demandé un livre qui traite de cette matière.

HENRI.

Oui, et vous avez même eu la bonté de me dire que, dans votre bibliothèque...

LE DUC.

Était enfermé un ouvrage précieux... Cet ouvrage, le voici.

HENRI.

Ventre-saint-gris! cela tombe à merveille; j'aurai encore le temps de faire mon éducation avant de partir pour la chasse. Mille grâces, mon très-cher frère... et si, à mon tour, je puis vous être agréable...

LE DUC.

Soyez tranquille, je m'adresserai à vous... Mais notre bonne mère tarde bien, et il faut que je descende aux écuries, voir un cheval neuf que je dois monter aujourd'hui... Adieu, Henri!

HENRI.

Nous nous retrouverons à la chasse.

LE DUC.

Certainement!

HENRI.

Eh bien, au revoir, alors.

LE DUC.

Au revoir!

(Il sort.)

SCÈNE V

HENRI, seul.

Ah! par ma foi, je joue de bonheur, et j'attendais ce livre avec grande impatience. Moi, pauvre paysan béarnais, habitué à chasser l'ours dans nos montagnes, j'ignore l'art de la volerie, fort pratiqué par les gentilshommes de la cour... En dix minutes, j'apprends comment on lance son faucon, je me mets à la poursuite du mien, je m'éloigne dans les règles... Je gagne le pavillon de François Ier, et, de là, la route d'Étampes... et, vive Dieu! une fois à Étampes, une fois en rase campagne, une fois à la tête de cinquante cavaliers seulement, je brave tous les Maurevel du monde... Et tout cela, je le devrai à l'*Art d'élever les faucons, les tiercelets et les gerfauts*... Ils ont oublié les aigles... Eh bien, je leur montrerai comment les aigles s'élèvent, moi... Mais personne ne vient... Est-ce que la reine mère n'aurait pas beaucoup de plaisir à me voir?... J'ai fait acte de présence : si je partais?.. Ma foi, je pars.

SCÈNE VI

HENRI, LE ROI, en costume de chasse, et suivi de son chien Actéon.

LE ROI.

Ah! c'est toi, Henriot?... Pas encore prêt?

HENRI.

Sire, je demande mille pardons à Votre Majesté, mais je ne voulais pas partir sans présenter mes respects à notre bonne mère.

LE ROI.

Tu as raison, Henriot; elle t'aime tant!

HENRI.

Mais vous n'attendrez pas pour cela, sire; je demande dix minutes à Votre Majesté... et, dans dix minutes...

LE ROI.

Va!... (Voyant le livre.) Mais qu'emportes-tu donc là?... Est-ce que, pour avoir é ousé une savante, tu deviendrais savant, par hasard?... Un livre... un livre sous le bras d'Henriot... Miracle!... Noël!... Hosanna!... Henriot monte sa bibliothèque... Par Gog et Magog, c'est curieux!

HENRI.

Ma foi, oui, c'est curieux... Mais, quand Votre Majesté saura que c'est par dévouement pour elle que je me suis fait savant, j'espère qu'elle ne doutera plus des sentiments qu'on nie toujours que je lui porte.

LE ROI.

Comment cela?... C'est pour moi que tu te fais savant?

HENRI.

Pour vous seul, sire.

LE ROI.

Explique-toi... Tu sais que j'aime tes explications... Elles sont, d'ordinaire, honnêtes et franches.

HENRI.

Sire, Votre Majesté se rappelle qu'elle m'a reproché mon ignorance à l'endroit de l'art de la volerie?

LE ROI.

Oui, et j'ai dit que cette ignorance était indigne d'un gentilhomme.

HENRI.

Eh bien, sire, je me suis procuré, à force de recherches, un livre fort curieux, dans lequel je vais étudier cet art, afin d'être digne d'accompagner le roi chaque fois qu'il me fera l'honneur de m'inviter à chasser avec lui.

LE ROI.

Et je te ferai cet honneur souvent, Henriot; car, par la mordieu! ta compagnie est une de celles qui me plaisent le mieux... Et quel est ce livre?

HENRI.

Sire, c'est un traité sur l'art d'élever les faucons, les tiercelets et les gerfauts, dédié au seigneur Castruccio Castracani, tyran de Lucques.

LE ROI.

Mordieu ! par Pietramonte ?

HENRI.

Ma foi ! oui... Votre Majesté connaît ce livre ?

LE ROI.

Il y a dix ans que je le cherche, et que je le cherche en vain... Il n'en existe que trois exemplaires au monde... Donne-moi ce livre, Henriot.

HENRI.

Oh ! sire, avec le plus grand plaisir.

LE ROI.

Et où diable l'as-tu trouvé ?

HENRI.

Ventre-saint-gris ! dans votre famille même... Et l'on a raison de dire que parfois on cherche bien loin ce qui est bien près... C'est votre frère d'Alençon qui vient de me le donner.

LE ROI.

Mon frère d'Alençon ?... Vois-tu le sournois !... Va t'habiller, Henriot, va t'habiller... Pour aujourd'hui encore, je te passe ton ignorance.

HENRI.

Où Votre Majesté m'ordonne-t-elle de la rejoindre ?

LE ROI.

Dans la cour du Louvre, où je descends après avoir dit un mot à ma mère... Va...

HENRI.

Sire, aux ordres de Votre Majesté.

(Il sort.)

SCÈNE VII

LE ROI, puis LE DUC D'ALENÇON.

LE ROI.

D'Alençon avait ce livre, et jamais il ne m'en a parlé... Cela ne m'étonne plus qu'il soit si bon fauconnier... et qu'il sache toute chose concernant la nourriture et l'éducation des oiseaux. (Il s'assied et ouvre le livre.) Cependant il n'en a pas fait grand usage, ce me semble... Les feuilles sont collées les unes aux autres... (Il essaye de les ouvrir.) Eh bien !... (Il mouille son

doigt et force la feuille à tourner.) C'est bien cela... (Lisant.) « Pour rendre les faucons braves et vaillants, il faut les nourrir, dès qu'ils commencent à prendre leurs plumes, avec le cœur des animaux braves et vaillants... »

LE DUC, entre-bâillant la porte.

Il est encore là... Il lit.

LE ROI, mouillant son doigt.

« Braves et vaillants... tels que taureaux, sangliers et loups. »

LE DUC, à part.

Miséricorde!... ce n'est pas lui... c'est mon frère. (Il fait un mouvement pour arrêter le Roi.) Eh bien, qu'allais-je faire?... C'est toujours le même enjeu; seulement, au lieu de la couronne de Navarre, il s'agit de la couronne de France... Lis, mon frère Charles, lis!

LE ROI, lisant.

« ...Puis, lorsqu'ils commencent à avoir de l'aile, il s'agit d'introduire dans la cage qui les renferme des oiseaux vivants, et de veiller à ce qu'ils ne leur mangent que la cervelle... dont ils sont très-friands... Il faut alors, parmi les petits oiseaux, choisir les plus courageux encore, tels que pinsons, chardonnerets, moineaux francs, et non tourterelles, rossignols et fauvettes... » Maudites feuilles, va... Ah! c'est vous, d'Alençon?

LE DUC.

Oui, monseigneur.

LE ROI.

Quoi! vous avez de pareils trésors dans votre bibliothèque, et vous ne le dites pas?

LE DUC.

Mais, moi-même, je demanderai à Votre Majesté comment ce livre se trouve entre ses mains?

LE ROI.

C'est la chose la plus simple... J'ai rencontré Henri ici; Henri emportait ce livre chez lui... J'ai eu honte de laisser une pareille perle devant un sanglier comme lui; je le lui ai pris des mains, et je le lisais quand vous êtes arrivé. Mais vous venez pour quelque chose?

LE DUC.

Oui, sire... seulement, je suis en mauvaise place ici pour vous dire ce qui m'amène...

LE ROI.

Bon! quelque bruit nouveau, quelque accusation matinale contre le pauvre Henriot?

LE DUC.

Justement.

LE ROI.

C'est la dixième depuis un mois... Mais n'importe, rentrons chez moi, et vous me conterez cela... Ah!...

LE DUC.

Qu'avez-vous, sire?...

LE ROI.

Je ne sais; une sueur froide... Mes jambes fléchissent... De l'air!... j'étouffe .

(Il s'approche de la croisée.)

LE DUC.

Le temps est à l'orage, et sans doute...

LE ROI.

Que dites-vous, d'Alençon? Le ciel est comme une nappe d'azur... Oh! qu'est-ce donc?... qu'est-ce donc?...

(Il laisse tomber le livre, le chien le ramasse.)

LE DUC.

Votre Majesté!...

LE ROI.

Cela va mieux, ce n'est rien... Venez, d'Alençon, venez!

LE DUC, à part, le suivant.

Il a goûté dix fois le poison, il est mort.

NEUVIÈME TABLEAU

La f t de Saint-Germain; d'un côté, une clairière ombragée par un grand chêne; de l'autre, le pavillon de François Ier.

SCÈNE PREMIÈRE

COCONNAS, LA MOLE.

LA MÔLE.

Il me semble que la chasse s'était singulièrement rappro

chée de nous tout à l'heure... J'ai entendu jusqu'aux cris des veneurs encourageant les faucons.

COCONNAS.

Et maintenant, on n'entend plus rien; il faut qu'ils se soient éloignés... Je t'avais bien dit que c'était un mauvais endroit pour l'observation; on n'est pas vu, c'est vrai... mais on ne voit pas.

LA MÔLE.

Que diable! mon cher Annibal, il fallait bien mettre quelque part nos deux chevaux, plus les deux chevaux de main, plus ces deux mules si chargées de bagages, que je ne sais comment elles feront pour nous suivre... Or, je ne connais que ces vieux hêtres et ces vieux chênes séculaires qui puissent se charger convenablement de cette besogne... J'oserai donc dire que, loin de blâmer comme toi M. de Mouy, je reconnais dans tous les préparatifs de cette entreprise le sens d'un véritable conspirateur.

COCONNAS.

Bon! le mot t'est échappé enfin... Nous conspirons donc... Ah! je t'y prends.

LA MÔLE.

Le mot ne m'est point échappé, Coconnas, je l'ai dit à dessein... Oui, nous conspirons... si toutefois c'est conspirer que d'aider dans leur fuite une reine et un roi...

COCONNAS.

Qui conspirent!... Cela s'appelle, dans tous les pays du monde, être complices d'une conspiration, et être complices d'une conspiration, c'est conspirer... Tu ne sortiras pas du dilemme, mon pauvre la Môle, tout rhéteur que tu es.

LA MÔLE.

Coconnas, je te l'ai dit, et je te le répète, je ne te force pas le moins du monde à me seconder dans cette aventure, où m'entraîne un sentiment particulier que tu ne partages point, que tu ne peux partager.

COCONNAS.

Eh! mordi! qui donc prétend que tu me forces? D'abord, je ne sache point un homme qui puisse forcer Coconnas à faire ce qu'il ne veut pas faire... Mais crois-tu que je te laisserai aller sans te suivre, surtout quand je vois que tu vas au diable?

LA MÔLE.

Annibal, Annibal, je crois que je vois là-bas sa blanche haquenée... Oh ! c'est étrange, comme, rien que de penser qu'elle vient, le cœur me bat.

COCONNAS.

Eh bien, il ne me bat pas du tout, à moi... c'est drôle.

LA MÔLE.

Ce n'était pas elle... je me trompais... Qu'est-il donc arrivé ?... Il me semble que c'était pour quatre heures.

COCONNAS.

Il est arrivé qu'il n'est point quatre heures, voilà tout... et que nous avons encore le temps de faire un somme, à ce qu'il paraît... Faisons donc un somme.

LA MÔLE.

Annibal, je te le répète... Annibal, je t'en supplie, ne demeure pas un instant de plus ici... Tu es le serviteur de madame de Nevers, comme je suis celui de la reine... Or, madame de Nevers ne vient pas avec nous.

COCONNAS.

Eh ! justement, voilà la différence qu'il y a entre nous deux, la Môle, et qui fait que je suis meilleur ou plus mauvais que toi... les moralistes décideront... j'aime mieux mon ami que ma maîtresse, tandis que, toi, tu aimes mieux ta maîtresse que ton ami.

LA MÔLE.

Oh ! moi, Coconnas, ce n'est pas de l'amour que j'ai pour madame Marguerite; c'est du délire, de la folie, de la religion... J'aimerais mieux mourir pour elle que vivre sans elle... Je pense à elle incessamment; j'y pense le jour, j'y pense la nuit, j'y pense quand je veille, j'y pense quand je dors.

COCONNAS.

Eh bien, moi, quand je dors, je ne pense à rien; aussi, pour ne penser à rien, je vais dormir. Bonjour, la Môle ! quand il sera l'heure d'agir, tu m'éveilleras... (Il se couche; mais, au moment de poser la tête à terre, il s'arrête.) Oh ! oh !

LA MÔLE.

Qu'y a-t-il donc ?

COCONNAS.

Cette fois, je ne me trompe pas, j'entends quelque chose...

LA MÔLE.

C'est singulier; moi, j'ai beau écouter, je n'entends rien.

COCONNAS.

Tu n'entends rien?

LA MÔLE.

Non.

COCONNAS.

Eh bien, regarde ce daim.

LA MÔLE.

Où?...

COCONNAS.

Là-bas...

LA MÔLE.

Il mange.

COCONNAS.

Il écoute.

LA MÔLE.

Je crois que tu as raison, car le voilà qui s'enfuit.

COCONNAS.

Donc, puisqu'il s'enfuit, c'est qu'il entend ce que tu n'entends pas.

LA MÔLE.

En effet, le galop d'un cheval... Alerte!... alerte!... (Marguerite passe au fond du théâtre, au galop, sur un cheval blanc, en faisant un signe.) La reine!... la reine!...

COCONNAS.

Que veut dire cela?... Elle passe en faisant un signe, et voilà tout.

LA MÔLE.

Ce signe veut dire : « Je suis à vous tout à l'heure! »

COCONNAS.

Ce signe veut dire : « Partez ! il est temps. »

LA MÔLE.

Ce geste signifie : « Attendez-moi. »

COCONNAS.

Ce geste signifie : « Sauvez-vous ! »

LA MÔLE.

Eh bien, agissons chacun selon notre conviction. Pars... Je resterai.

COCONNAS.

Niais !

(Il se rassied.)

LA MÔLE.

M. de Mouy!... De Mouy fuyant!...

COCONNAS.

Tu vois bien qu'on se sauve, puisque M. de Mouy est en fuite!

DE MOUY, passant au galop.

Eh! vite! eh! vite!... tout est perdu!... En route! en route! ceux qui sont venus ici pour M. d'Alençon, en route!

LA MÔLE.

Et la reine... la reine?

(De Mouy disparaît sans répondre.)

COCONNAS, courant à son cheval.

Mon ami, je répéterai ce qu'a dit M. de Mouy, car M. de Mouy est un homme qui parle bien... Corne de bœuf! comme dit le roi Charles, quand on conspire mal, il faut se bien sauver... Mon cheval!... (Un Palefrenier amène le cheval.) En selle, la Môle, en selle!

LA MÔLE.

Eh bien, voyons, à cheval, puisque tu le veux; mais c'est pour la chercher, du moins?

COCONNAS, à cheval.

C'est bien heureux!

UN LIEUTENANT.

Halte-là! messieurs...

(On aperçoit à travers les arbres une vingtaine de Chevau-légers.)

COCONNAS.

Que t'avais-je dit?

LA MÔLE.

Ah!

COCONNAS.

Rien n'est encore perdu... Écoute et imite-moi... (Aux Chevau-légers.) Un instant, un instant, messieurs! qu'y a-t-il?

LE LIEUTENANT.

Il y a qu'il faut vous rendre.

COCONNAS, mettant pied à terre.

Messieurs, nous nous rendons. (Les Chevau-légers entourent Coconnas et la Môle.) Mais, d'abord, pourquoi faut-il que nous nous rendions?

LE LIEUTENANT.

Vous le demanderez au roi de Navarre.

COCONNAS.

Quel crime avons-nous commis?

LE LIEUTENANT.

M. d'Alençon vous le dira... Messieurs, le roi!

SCÈNE II

Les Mêmes, LE ROI, LE DUC D'ALENÇON, Suite

LE ROI.

Allons, allons, j'ai hâte de rentrer au Louvre... Vous dites que tous nos parpaillots sont dans ce pavillon?

LE DUC.

Oui, sire.

LE ROI.

Sus! sus! qu'on nous les tire du terrier... C'est aujourd'hui saint Blaise, cousin de saint Barthélemy.

LE DUC.

Ouvrez les portes!

(On ouvre les portes, et une vingtaine de Huguenots sortent.)

LE ROI.

Très-bien... Je vois des huguenots à foison, je ne dis pas le contraire; mais je ne vois ni Henri ni Marguerite... Vous me les avez cependant promis, d'Alençon.

LE DUC.

Alors, sire, c'est qu'ils se sont enfuis.

MADAME DE NEVERS.

Enfuis?... Non pas, sire; car les voici qui viennent!...

LE ROI.

Et qui viennent comme deux amoureux!... Ici, Henriot... ici...

SCÈNE III

Les Mêmes, HENRI, MARGUERITE.

HENRI.

Votre Majesté m'appelle?

LE ROI.

Oui.

HENRI.

Me voici à vos ordres, sire !

LE ROI, à Marguerite.

Et vous ?

MARGUERITE.

Et moi aussi, mon frère.

LE ROI.

D'où venez-vous, monsieur ?

HENRI.

Mais de la chasse, sire !

LE ROI.

La chasse était au bord de la rivière, et non dans la forêt... et M. d'Alençon vous a vus piquer tous deux vers la forêt...

HENRI.

Mon faucon s'est emporté sur un faisan, et, comme je suis un mauvais chasseur... au vol, voyant que je ne le pouvais rappeler, j'ai pris le parti de le suivre. (A part.) Ah ! tu nous as vus !... attends !...

LE ROI.

Et où est le faisan ?

HENRI.

Le voici, sire... Un coq magnifique.

LE ROI.

Et, ce faisan pris, pourquoi ne nous avez-vous pas rejoints ?...

HENRI.

Parce qu'au moment de vous rejoindre, sire, nous avons vu Votre Majesté remontant de ce côté... Alors, nous nous sommes mis à galoper sur vos traces ; car, étant de la chasse de Votre Majesté, nous n'avons pas voulu la perdre.

LE ROI, montrant les Huguenots.

Et tous ces gentilshommes, en étaient-ils aussi, de ma chasse ?

HENRI.

Quels gentilshommes ?

LE ROI.

Eh ! vos huguenots, pardieu !... Dans tous les cas, si quelqu'un les a invités, ce n'est pas moi.

HENRI.

Non, sire ; mais c'est peut-être M. d'Alençon.

LE DUC.

Moi?

HENRI.

Sans doute; n'y avait-il pas quelque chose entre M. de Mouy et vous... comme une promesse de votre part d'accepter le trône de Navarre, auquel j'avais renoncé, moi?...

LE ROI.

D'accepter le trône de Navarre?... Vous acceptiez le trône de Navarre, d'Alençon?

LE DUC.

Sire!...

HENRI.

Demandez à tous ces messieurs... Pourquoi étiez-vous ici, messieurs?... J'en appelle à votre honneur... Était-ce pour M. le duc d'Alençon?

UN HUGUENOT.

Ce n'était pas pour vous, puisque vous avez refusé ce trône, que vous proposait M. de Mouy.

HENRI.

Vous entendez, sire!

LE ROI.

Çà, est-ce la vérité, messieurs?

TOUS.

Oui, sire, c'est la vérité.

LE ROI.

Vous étiez donc ici pour M. le duc d'Alençon?

LE HUGUENOT.

Oui, sire; M. d'Alençon devait fuir, et nous devions lui faire escorte.

LE DUC.

Ils mentent!... ils mentent!

LE ROI.

Ah! je voudrais bien cependant, une fois dans ma vie, savoir à quoi m'en tenir.

HENRI.

De Mouy est-il parmi les prisonniers? Sire, appelez M. de Mouy; il vous dira que cette fuite était arrêtée avec M. d'Alençon; qu'hier, il est venu m'offrir de la partager.

LE ROI.

Où est M. de Mouy?... M. de Mouy est-il parmi les prisonniers?

DE NANCEY.

Non, sire; il s'est sauvé, à ce qu'il paraît...

LE ROI, apercevant la Môle et Coconnas.

Mais voici deux autres prisonniers... Interrogeons-les... Venez ici, messieurs. (Coconnas et la Môle s'approchent; la Môle s'incline, Coconnas salue gracieusement). A qui êtes-vous, messieurs?

COCONNAS.

A nous-mêmes, sire.

LE ROI.

Vous n'appartenez à personne?

COCONNAS.

Non, sire.

LE ROI.

Que faisiez-vous quand on vous a arrêtés?

COCONNAS.

Nous devisions de faits de guerre et d'amour.

LE ROI.

A cheval, armés jusqu'aux dents, prêts à fuir?

COCONNAS.

Pardon, sire, Votre Majesté est mal renseignée: nous étions couchés sous l'ombre d'un hêtre... *sub tegmine fagi*, comme dit mon ami de la Môle.

LE ROI.

Qu'avez-vous vu?...

COCONNAS.

Nous avons vu des gens qui fuyaient.

LE ROI.

Qu'avez-vous entendu?

COCONNAS.

Nous avons entendu M. de Mouy qui criait: « Tout est perdu!... En route, ceux qui sont à M. d'Alençon... en route! »

LE ROI.

Il criait cela?...

COCONNAS.

Sire, Votre Majesté ne suppose pas qu'un gentilhomme puisse mentir.

LE ROI.

Et, malgré cet avertissement, vous n'avez pas fui?...

COCONNAS.

Nous n'avions aucune raison de fuir, sire: nous n'étions pas à M. d'Alençon.

LE DUC.

Ils n'ont pas fui parce que leurs chevaux étaient loin.

COCONNAS.

J'en demande pardon à Votre Altesse, monseigneur... Nous tenions nos chevaux par la bride... et même, j'etais déjà à cheval quand ces messieurs ont paru; et alors, j'ai mis pied à terre... N'est-ce pas, messieurs, que nous pouvions fuir, et que nous n'avons pas voulu?

LE LIEUTENANT.

C'est vrai!

MADAME DE NEVERS.

Cher Annibal, va... que je t'aime!

LE DUC.

Mais ces chevaux de main, mais ces mules, mais les coffres dont elles sont chargées?

COCONNAS.

Cela ne nous regarde point, monseigneur... Est-ce que nous sommes des valets d'écurie?... Faites chercher le palefrenier qui les gardait, et il répondra.

LE DUC, furieux.

Le palefrenier a disparu.

COCONNAS.

Alors, c'est qu'il aura pris peur... Que voulez-vous, monseigneur! on ne peut pas demander à un manant d'avoir le calme d'un gentilhomme.

LE ROI.

Bien, bien!... nous verrons tout cela. Henri, votre parole de ne pas fuir?

HENRI.

Je vous la donne, sire.

LE ROI.

Retournez à Paris, et prenez les arrêts dans votre chambre... Vos épées, messieurs. (Coconnas et la Môle donnent leurs épées.) Maintenant, partons!

(Il chancelle.)

MARGUERITE.

Qu'avez-vous, mon frère?... qu'éprouvez-vous? Voilà déjà deux fois, depuis le commencement de la chasse...

LE ROI.

Oh! j'éprouve... j'éprouve ce que dut éprouver Porcie quand

elle eut avalé des charbons ardents... Mon cheval ! mon cheval !

HENRI, à Marguerite.

Qu'y a-t-il encore de nouveau ?

MARGUERITE.

Je l'ignore... mais rien de bon, certes.

LE ROI.

Mes jambes vacillent... je n'y vois plus... Miséricorde! je brûle... je brûle... A moi, messieurs, à moi!

HENRI.

Le roi se trouve mal, messieurs... Un brancard, une litière pour reporter le roi à Paris.

MARGUERITE.

Eh bien, mon frère ?

LE ROI.

Cela va un peu mieux... A Paris, messieurs, à Paris !

(La suite du Roi s'éloigne à travers la forêt.)

MARGUERITE, à la Môle en partant.

Mê déidé !

COCONNAS.

Que t'a-t-elle dit ?

LA MÔLE.

Deux mots grecs, qui signifient : *Ne crains rien.*

COCONNAS.

Tant pis, la Môle, tant pis !... cela veut dire qu'il ne fait pas bon ici pour nous... Toutes les fois que ce mot-là m'a été adressé en manière d'encouragement, j'ai reçu, à l'instant même, ou une balle quelque part, ou un coup d'épée dans le corps, ou un pot de fleurs sur la tête... Ne crains rien, soit en grec, soit en latin, soit en français, a toujours signifié pour moi : « Gare là-dessous ! »

LE LIEUTENANT.

En route, messieurs !

COCONNAS.

Et où nous mène-t-on, s'il vous plaît ?

LE LIEUTENANT.

A Vincennes, je crois.

COCONNAS.

J'aimerais mieux aller ailleurs ; mais on ne va pas toujours où l'on veut... Viens, la Môle.

ACTE QUATRIÈME

DIXIÈME TABLEAU

Le cabinet des armes du Roi, au Louvre

—

SCÈNE PREMIÈRE

LE ROI, DE NANCEY.

Le Roi entre soutenu par son Capitaine des gardes, et va s'asseoir sur des coussins.

LE ROI.

Qu'on prévienne maître Ambroise Paré que je me suis trouvé indisposé à la chasse, et que je le mande à l'instant même au Louvre... Puis que l'on dise à Henri que je veux lui parler... Allez !...

(On sort. Il retombe sur les coussins.)

SCÈNE II

LE ROI, HENRI.

HENRI.

Sire, vous m'avez fait demander ?

CHARLES, faisant signe de la tête et lui tendant la main.

Oui.

HENRI, refusant sa main.

Sire, vous oubliez que je ne suis plus votre frère... que je suis votre prisonnier.

LE ROI.

C'est vrai... Mais je me souviens aussi qu'en approchant de la litière, vous m'avez promis, quand nous serions seuls, de me répondre franchement.

HENRI.

Je suis prêt à tenir cette promesse... Interrogez-moi, sire.

LE ROI, versant de l'eau froide dans sa main, et posant sa main sur son front.

Qu'y a-t-il de vrai dans l'accusation du duc d'Alençon ?... Dites...

HENRI.

Tout, s'il m'a accusé de vouloir fuir seulement.

LE ROI.

Vous avouez que vous vouliez fuir ?

HENRI.

Le plus loin qu'il m'eût été possible.

LE ROI.

Et pourquoi fuir ?... êtes-vous mécontent de moi, Henri ?

HENRI.

Non, sire... et Dieu, qui lit dans mon cœur, voit, au contraire, quelle profonde affection je porte à mon frère et à mon roi... Aussi n'est-ce ni mon frère ni mon roi que je fuyais.

LE ROI.

Et qui donc fuyiez-vous ?

HENRI.

Je fuyais ceux qui me détestent... Votre Majesté me permet-elle de lui parler ici à cœur ouvert ?

LE ROI.

Parle ! qui te déteste ici ?

HENRI.

Ceux qui me détestent ici, c'est M. d'Alençon et la reine mère.

LE ROI.

Et tu crois que cette haine... ?

HENRI.

Est une haine mortelle ; oui, je le crois.

LE ROI.

Les preuves !

HENRI.

Que Votre Majesté se rappelle la Saint-Barthélemy, à laquelle je n'ai échappé que par un miracle.

LE ROI.

Oui, oui, Henriot, tu dis vrai... Et crois-tu que ceux qui t'en veulent ne se sont point lassés en voyant que je ne t'en voulais pas, moi ?

HENRI.

Sire, je m'étonne tous les soirs de me trouver encore vivant.

LE ROI, avec mélancolie.

C'est parce qu'ils savent que je t'aime au fond, Henri, qu'ils veulent te tuer... Mais, sois tranquille, ils seront punis de leur mauvais vouloir... Je veille sur toi, Henri, et malheur à ceux qui renouvelleraient de pareilles tentatives!... Henri, tu es libre.

HENRI.

Libre de quitter Paris, sire?

LE ROI.

Non pas... Tu sais bien qu'il m'est impossible de me passer de toi... Tiens, Henri, je te le répète, j'ai de l'affection pour toi ; quoi qu'ils aient pu dire et faire, et quoi que j'aie fait e dit moi-même, je veux que tu restes, car je désire avoir quelqu'un qui m'aime... et, Dieu me pardonne, je crois qu'il n'y a au monde que toi et Actéon... (Il cherche). Où diable est donc Actéon?... Donne-moi un verre d'eau, Henri... Je brûle !

HENRI.

Eh bien, sire, si Votre Majesté me garde près d'elle, je la prie de m'accorder une grâce.

(Il lui donne un verre d'eau.)

LE ROI, prenant le verre.

Laquelle?... Va!... j'écoute.

(Il boit.)

HENRI.

C'est de me garder près d'elle, non point à titre d'ami, mais à titre de prisonnier.

LE ROI, après avoir vidé son verre.

Comment, de prisonnier?

HENRI, lui reprenant le verre.

Sans doute! Votre Majesté ne voit-elle pas que c'est son amitié qui me perd?

LE ROI.

Et tu aimes mieux ma haine?...

HENRI.

Une haine apparente... oui, sire, car cette haine me sauvera... Tant qu'on me croira dans la disgrâce de Votre Majesté, on aura moins de hâte de me voir mort.

LE ROI.

Henri, je ne sais pas ce que tu désires... Henriot, je ne sais pas quel est ton but; mais, si tes désirs ne s'accomplissent point, si tu manques le but que tu te proposes, je serai bien étonné.

HENRI.

Je puis donc compter sur la sévérité du roi?

LE ROI.

Oui.

HENRI.

Eh bien, en ce cas, sire, recommandez-moi à votre capitaine des gardes comme un homme à qui votre colère ne donne pas huit jours à vivre... C'est le moyen que je vous aime longtemps.

LE ROI.

Monsieur de Nancey!... (Le Capitaine des gardes entre.) Monsieur de Nancey, je remets le plus grand coupable du royaume entre vos mains... Vous m'en répondez sur votre tête... (Bas.) Est-ce cela, Henriot?...

HENRI, bas.

Merci, sire!

(Il s'incline humblement et sort.)

SCÈNE III

LE ROI, seul.

Il a raison, cent fois raison. Mais que diable est donc devenu mon chien!... Actéon!... Actéon!... Ah! le voici sous cette table... Holà! Actéon... holà!... viens ici... viens!... Ah çà! mais qu'a-il donc?... (Il va au chien.) Mort... roide, froid... et couché sur un manteau à moi... Pauvre bête! il aura voulu mourir sur cet objet qui lui rappelait un ami... Mort!... mais mort de quoi?... Ce matin, il se portait à merveille... Il m'a suivi chez ma mère, et est revenu ici, rapportant mon livre... Voyons donc cela... (Il s'agenouille devant le chien.) L'œil vitreux... la langue rouge... Oh! voilà une étrange maladie... Qu'a-t-il donc encore dans la gueule?... Du papier... Près de ce papier, l'enflure est plus violente... la peau est rongée comme par du vitriol... (Il déploie le morceau de papier.) Qu'est-ce que cela? Un fragment de mon livre de chasse... Le livre était-

il donc empoisonné, par hasard?... Mille démons! et moi qui ai touché chaque page de mon doigt... et qui, à chaque page, ai porté mon doigt à ma bouche pour le mouiller... Ces vertiges, ces douleurs, ces vomissements... Je suis mort!... Monsieur de Nancey!... monsieur de Nancey!...

SCÈNE IV

LE ROI, DE NANCEY.

LE ROI.

Que l'on coure à l'instant même au pont Saint-Michel!... Qu'on amène maître René le Florentin, entendez-vous!... De gré ou de force, qu'on l'amène... Il faut que, dans dix minutes, il soit ici.

DE NANCEY.

Sire, cela tombe à merveille, il vient d'entrer chez la reine mère.

LE ROI.

Que l'on guette sa sortie, et qu'on le conduise ici. (M. de Nancey sort.) Oh! quand je devrais faire donner la torture à tout le monde, je saurai d'où vient ce livre.

DE NANCEY.

Voici maître René, sire; je l'ai rencontré dans le corridor.

LE ROI.

Faites entrer...

SCÈNE V

LE ROI, RENÉ.

LE ROI.

Entrez! entrez! Fermez la porte sur vous, monsieur de Nancey.

RENÉ, tremblant.

Votre Majesté m'a fait demander?...

LE ROI.

Oui. Vous êtes habile chimiste, n'est-ce pas?

RENÉ.

Sire!...

LE ROI.

Et vous en savez plus sur certaines matières que les plus habiles médecins.

RENÉ.

Votre Majesté exagère...

LE ROI.

Non, ma mère me l'a dit... D'ailleurs, j'ai confiance en vous, et j'ai mieux aimé vous consulter, vous, qu'un autre... Tenez, regardez le cadavre de ce chien, et dites-moi de quoi il est mort.

RENÉ, examinant la gueule de l'animal.

Voilà de bien tristes symptômes, sire.

LE ROI.

Oui, ce chien est mort empoisonné, n'est-ce pas?

RENÉ.

Je le crains.

LE ROI.

Et pourriez-vous acquérir la certitude qu'il a été empoisonné?

RENÉ.

Je n'ai pas besoin de l'acquérir, je l'ai... Voyez ces rougeurs, sire; voyez ces pustules... Je dirais presque quel poison lui a été donné...

LE ROI.

Quel poison ?

RENÉ.

Un poison minéral, selon toute probabilité.

LE ROI.

Oh!... Et qu'éprouverait un homme qui aurait, par mégarde, avalé de ce même poison?

RENÉ.

Une grande lourdeur de tête, des brûlures intérieures, des douleurs d'entrailles, des vomissements.

LE ROI.

C'est bien cela... Et aurait-il soif?

RENÉ.

Une soif inextinguible.

LE ROI.

C'est bien cela!... c'est bien cela!...

(Il se verse un verre d'eau et boit.)

RENÉ.

Mais à quel propos toutes ces questions, sire ?...

LE ROI.

Peu vous importe... Répondez-moi, voilà tout. Et quel est le contre-poison?...

RENÉ.

Il faudrait d'abord être sûr...

LE ROI.

Vous avez dit que c'était un poison minéral...

RENÉ.

Oui; mais il y a plusieurs poisons minéraux... Votre Majesté a-t-elle quelque idée de la façon dont ce chien a été empoisonné?

LE ROI.

Il a mangé une feuille d'un livre.

RENÉ.

D'un livre?

LE ROI.

Oui.

RENÉ.

Et Votre Majesté a-t-elle ce livre?

LE ROI.

Le voici !

(Il montre le livre à René.)

RENÉ, reculant.

Mon Dieu !

LE ROI.

Ah ! tenez, celle-ci !

(Il montre une feuille déchirée par la moitié.)

RENÉ.

Permettez que j'en déchire une autre, sire.

LE ROI.

La même... la même, ce sera mieux.

(Il déchire ce qui reste de la feuille et le donne à René.)

RENÉ approche la feuille de la bougie et la brûle.

Il a été empoisonné avec une mixture d'arsenic.

LE ROI.

A quoi reconnaissez-vous cela?

RENÉ.

A l'odeur de cette feuille.

LE ROI.

Vous en êtes sûr?

RENÉ.

Comme si j'avais moi-même préparé cette mixture.

LE ROI.

Et le contre-poison?... (René secoue la tête.) Comment! vous n'en connaissez pas?

RENÉ.

Sire, c'est un poison terrible.

LE ROI.

Il ne tue pas tout de suite, cependant?

RENÉ.

Non; mais il tue sûrement; peu importe le temps que l'on met à mourir.

LE ROI.

Pourvu qu'on meure, n'est-ce pas?... C'est même quelquefois un calcul, je le sais... Maintenant, vous connaissez ce livre?

RENÉ.

Moi?

LE ROI.

Vous le connaissez... Tout à l'heure, en le voyant, vous avez reculé d'effroi.

RENÉ.

Sire, je vous jure...

LE ROI.

René, écoutez bien ceci... Vous avez empoisonné la reine de Navarre avec des gants; vous avez empoisonné le prince de Porcian avec la fumée d'une lampe; vous avez tenté d'empoisonner M. de Condé avec une pomme de senteur... René, je vous ferai enlever la chair lambeau par lambeau, avec une tenaille rougie, si vous ne me dites pas à qui appartient ce livre.

RENÉ.

Et, si je dis la vérité, sire, qui me garantit que je ne serai pas encore puni plus cruellement que si je me tais?

LE ROI.

Moi!

RENÉ.

M'en donnez-vous votre parole royale?

LE ROI.

Foi de gentilhomme, vous aurez la vie sauve.

RENÉ.

Sire, ce livre m'appartient.

LE ROI.

A vous?

RENÉ.

Oui, à moi!

LE ROI.

Et comment est-il sorti de vos mains?

RENÉ.

C'est la reine mère qui l'a pris chez moi.

LE ROI.

Et, quand elle l'a pris, était-il empoisonné?

RENÉ.

Non.

LE ROI.

Mais dans quel but l'a-t-elle pris? Vous devez le savoir

RENÉ.

Dans le but de le faire porter au roi de Navarre, qui avait demandé au duc d'Alençon un livre de ce genre pour étudier la chasse au vol.

LE ROI.

Oh! c'est cela, je comprends tout... Je tiens tout, maintenant... Ce livre était entre les mains de Henri; il y a une destinée, et je la subis.

(Charles tousse, pousse deux ou trois cris de douleur et tombe sur les coussins.)

RENÉ.

Qu'avez-vous, sire?

LE ROI.

Rien! seulement, donnez-moi à boire, René; je brûle!

RENÉ.

Oh! mon Dieu! mon Dieu! que se passe-t-il donc?

LE ROI.

Maintenant, prenez cette plume, et écrivez sur ce livre...

RENÉ.

Que faut-il que j'écrive?

LE ROI.

Ce que je vais vous dicter... « Ce manuel de chasse a été

donné par moi à la reine mère Catherine de Médicis. *Signé:* René. »

RENÉ.

Vous m'avez promis la vie sauve.

LE ROI.

Et je tiendrai parole; mais...

(Il pose le doigt sur ses lèvres.)

RENÉ.

Oh! sire, par ce qu'il y a de plus sacré...

LE ROI.

Maintenant, il n'y a pas de contre-poison, vous l'avez dit; mais enfin... vous ne laisseriez cependant pas mourir votre père ou votre frère s'il était empoisonné comme l'a été ce chien... sans lui donner quelque chose... Que lui donneriez-vous? (René s'incline sans répondre. — Avec désespoir.) Rien!

DE NANCEY, ouvrant la porte.

Sire, la reine mère!

LE ROI.

Il ne faut pas qu'elle vous voie ici... Par ce corridor... allez!... (Il montre à René une sortie que celui-ci s'empresse de prendre.) Ah! la reine mère... Je suis curieux de savoir ce qu'elle vient me dire... Cachons ce livre.

(Il cache le livre.)

SCÈNE VI

LE ROI, CATHERINE.

CATHERINE.

J'ai appris, mon fils, qu'à votre retour de la chasse, vous vous étiez trouvé indisposé...

LE ROI.

On vous a mal renseignée, madame... C'est dès ce matin que ce mal m'a pris.

CATHERINE.

Et je crois que j'apporte à Votre Majesté le remède qui doit guérir son corps et son esprit.

LE ROI, bas.

Mille diables! trouverait-elle que je ne meurs pas assez vite?... (Haut.) Et où est ce remède, madame? J'avoue qu'en ce moment surtout j'en ai grand besoin.

CATHERINE.

Il est dans le mal même.

LE ROI.

Et où est le mal?

CATHERINE.

Écoutez, mon fils. Avez-vous entendu dire parfois qu'il est des ennemis secrets dont la haine ou l'ambition assassine à distance?

LE ROI.

Par le fer... ou par le poison, madame?

CATHERINE.

Non; par des moyens bien autrement sûrs, bien autrement terribles.

LE ROI.

Expliquez-vous.

CATHERINE.

Avez-vous foi aux pratiques de la cabale et de la magie?

LE ROI, riant.

Beaucoup.

CATHERINE.

Eh bien, de là viennent vos souffrances... Un ennemi de Votre Majesté, qui n'eût point osé vous attaquer en face, a conspiré dans l'ombre... Devinez-vous de qui je parle?

LE ROI.

Ma foi! non, madame.

CATHERINE.

Cherchez bien, et rappelez-vous certains projets d'évasion qui devaient assurer l'impunité au meurtrier.

LE ROI.

Au meurtrier, dites-vous?... On a donc essayé de me tuer, ma mère?

CATHERINE.

Oui, mon fils... Vous en doutez, peut-être; mais, moi, j'en ai acquis la certitude.

LE ROI.

Je ne doute jamais de ce que vous me dites, madame... Et comment a-t-on essayé de me tuer?... Voyons!

CATHERINE, tirant de dessous son manteau une petite figure de cire.

Tenez!

LE ROI.

Qu'est-ce que cette petite statuette, madame?

CATHERINE.

Voyez ce qu'elle a sur la tête.

LE ROI.

Une couronne royale !

CATHERINE.

Sur les épaules...

LE ROI.

Un manteau royal !

CATHERINE

Et au cœur...

LE ROI.

Une aiguille !

CATHERINE.

Eh bien, sire, vous reconnaissez-vous ?

LE ROI.

Moi ?...

CATHERINE.

Oui ; vous avez votre manteau et votre couronne.

LE ROI.

Eh bien ?

CATHERINE.

Eh bien, sire, cette figure a été trouvée, pendant la chass
au logis...

LE ROI.

Du roi de Navarre ?

CATHERINE.

Non, mais de M. de la Môle, son instrument.

LE ROI.

Ah ! cette figure était au logis de M. de la Môle ?

CATHERINE.

Voyez quelle lettre est écrite sur l'étiquette que porte cett
aiguille...

LE ROI.

Une M...

CATHERINE.

C'est-à-dire *mort*... Sire, c'est la formule magique ; l'invo
cateur écrit ainsi son vœu sur la plaie même qu'il creuse...

LE ROI.

Ainsi, à votre avis, c'est M. de la Môle qui en veut à me
jours ?

CATHERINE.

Oui, comme le poignard en veut au cœur ; mais, derrière le poignard, il y a le bras qui le pousse.

LE ROI.

Eh bien, oui, voilà la cause, je le reconnais, ma mère... Mais, maintenant, que faire? Dites... Je suis fort ignorant en magie, moi...

CATHERINE.

La mort de l'envoûteur rompt le charme : que le coupable meure, et le charme cessera.

LE ROI.

Vous êtes sûre de ce que vous avancez, madame?

CATHERINE.

J'en suis certaine!

LE ROI.

Alors, maintenant que je sais qui punir, tout ira bien.

CATHERINE.

Oui, pourvu que vous punissiez.

LE ROI.

Voyez donc comme cela tombe, madame! M. de la Môle est déjà arrêté.

CATHERINE.

J'ai dit que M. de la Môle était l'instrument... l'instrument seulement, vous comprenez bien ?

LE ROI.

Eh bien, nous commencerons par M. de la Môle, ma mère... Toutes ces crises dont je suis atteint peuvent faire naître autour de nous de dangereux soupçons... Peut-être les méchants diraient-ils que je suis empoisonné...

CATHERINE.

Oh!

LE ROI.

On l'a bien dit de mon frère François II ; il est donc urgent, comme vous dites, que la lumière se fasse, et qu'à l'éclat que jettera cette lumière, la vérité se découvre.

CATHERINE.

Ainsi M. de la Môle... ?

LE ROI.

Me va admirablement comme coupable, madame... Commençons donc par lui d'abord... et si, comme vous le dites, le roi de Navarre est son complice, il parlera.

CATHERINE, bas.

Oui, et, s'il ne parle pas, on le fera parler. (Haut.) Sire, vous permettez donc que l'instruction commence?

LE ROI.

Comment donc! je le désire, madame, et le plus tôt sera le mieux.

CATHERINE.

Mon fils, vous vous souviendrez, j'espère, que c'est moi...

LE ROI.

Je n'oublie jamais rien, madame, soyez tranquille.

MARGUERITE, soulevant la portière, à demi-voix.

Charles!... Charles!

LE ROI, mettant un doigt sur sa bouche.

Chut!... Adieu, madame.

CATHERINE.

Au revoir, mon fils... Alors, vous me donnez tous pouvoirs pour poursuivre cette affaire?...

LE ROI.

Je vous les donne, madame, et de grand cœur.

(Elle sort.)

SCÈNE VII

LE ROI, MARGUERITE.

MARGUERITE, se précipitant vers le Roi.

Ah! sire, vous savez bien qu'elle ment, n'est-ce pas?

LE ROI.

Qui, elle?

MARGUERITE.

Écoutez, Charles: c'est terrible d'accuser sa mère, mais je me suis doutée qu'elle venait près de vous pour les poursuivre encore... et je l'ai suivie... Oh! sur ma vie, sur la vôtre, sur notre âme à tous deux, je vous dis qu'elle ment.

LE ROI.

Les poursuivre?... Qui poursuit-elle?

MARGUERITE.

Henri... votre Henriot d'abord, qui vous aime et qui vous est dévoué plus que personne au monde.

LE ROI.

Tu le crois, Margot?

MARGUERITE.

Oh! sire, j'en suis sûre.

LE ROI.

Eh bien, moi aussi.

MARGUERITE.

Alors, si vous en êtes sûr, mon frère, pourquoi l'avez-vous fait arrêter et conduire à Vincennes?...

LE ROI.

Parce qu'il me l'a demandé lui-même.

MARGUERITE.

Il vous l'a demandé?

LE ROI.

Oui, il a de singulières idées, Henri, et l'une de ces idées-là, c'est qu'il est plus en sûreté dans ma disgrâce que dans ma faveur.

MARGUERITE.

Oh! je comprends... Et il est en sûreté, alors?

LE ROI.

Oui.

MARGUERITE.

Merci, mon frère; voilà pour Henri... Mais...

LE ROI.

Mais quoi?

MARGUERITE.

Mais il y a une autre personne à laquelle j'ai tort de m'intéresser peut-être... mais à laquelle je m'intéresse, enfin.

LE ROI.

Et quelle est cette personne?

MARGUERITE.

Sire, épargnez-moi... A peine si j'oserais la nommer à mon frère... et je n'ose la nommer à mon roi....

LE ROI.

M. de la Môle, n'est-ce pas?

MARGUERITE.

Sire, il n'est point coupable, je vous le jure.

LE ROI.

N'as-tu donc pas entendu ce qu'a dit notre bonne mère, pauvre Margot?

MARGUERITE.

Oh! je vous ai déjà supplié de ne pas la croire, mon frère; je vous ai déjà affirmé qu'elle mentait.

LE ROI.

Mais tu ne sais peut-être pas qu'on a trouvé une figure de cire chez M. de la Môle?

MARGUERITE.

Si fait, mon frère, je le sais.

LE ROI.

Que cette figure est percée au cœur par une aiguille, et que l'aiguille qui la blesse ainsi porte une petite bannière avec une M.

MARGUERITE.

Je le sais encore.

LE ROI.

Que cette figure a un manteau royal sur les épaules et une couronne royale sur la tête.

MARGUERITE.

Je sais tout cela.

LE ROI.

Eh bien, qu'avez-vous à dire?

MARGUERITE.

J'ai à dire que cette petite figure est la représentation d'une femme, et non celle d'un homme.

LE ROI.

Et cette aiguille qui lui perce le cœur?...

MARGUERITE.

C'était le charme pour se faire aimer de cette femme, et non un maléfice pour faire mourir un homme.

LE ROI.

Mais cette lettre M?

MARGUERITE.

Elle ne veut pas dire *mort*, comme l'a dit la reine mère; elle veut dire... Oh! mon frère, pardonnez-moi... (Elle tombe à genoux.) Elle veut dire *Marguerite*.

LE ROI.

Silence, ma sœur!... car, de même que vous avez entendu, vous, on pourrait vous entendre à votre tour.

MARGUERITE, relevant la tête.

Oh! que m'importe!... et que le monde entier n'est-il là pour m'écouter!... devant le monde entier, je déclarerais qu'il est infâme d'abuser de l'amour d'un gentilhomme pour souiller sa réputation d'un soupçon d'assassinat.

LE ROI.

Margot!... si je te disais que je sais aussi bien que toi ce qui est et ce qui n'est pas?...

MARGUERITE.

Mon frère!...

LE ROI.

Si je te disais que M. de la Môle est innocent?

MARGUERITE.

Vous le savez?...

LE ROI.

Si je te disais que je connais le vrai coupable?

MARGUERITE.

Grand Dieu!... le vrai coupable!... Mais il y a donc eu un crime commis?

LE ROI.

Volontaire ou involontaire... oui, il y a eu un crime commis.

MARGUERITE.

Sur vous?...

LE ROI.

Sur moi.

MARGUERITE.

Oh! non, cela n'est pas.

LE ROI.

Regarde-moi, Marguerite.

MARGUERITE.

Pourquoi si pâle, mon frère?

LE ROI.

Parce que je n'ai pas huit jours à vivre.

MARGUERITE.

Vous, mon frère?... toi, mon Charles?... (Le serrant dans ses bras.) Ah!

LE ROI.

Marguerite, je suis empoisonné.

MARGUERITE.

Oh!... Et vous connaissez le coupable?

LE ROI.

Je le connais.

MARGUERITE.

Ce n'est ni Henri, ni M. de la Môle, vous l'avez dit... Serait-ce...? Oh! mon Dieu! ma voix s'arrête dans ma gorge...

ma langue se refuse à prononcer ces noms... Serait-ce M. d'Alençon?...

LE ROI.

Peut-être...

MARGUERITE.

Ou bien... ou bien serait-ce...? (Baissant la tête.) Serait-ce notre mère?... Oh! mon Dieu!... mon Dieu!... c'est impossible.

LE ROI.

Impossible!... Il est fâcheux que René ne soit pas ici; il te raconterait mon histoire.

MARGUERITE.

Lui, René?...

LE ROI.

Oui... Il te dirait, par exemple, qu'une femme, à laquelle il n'ose rien refuser, a été lui demander un livre de chasse enfoui dans sa bibliothèque; qu'un poison subtil a été versé sur chaque page de ce livre; que ce poison, destiné à quelqu'un, je ne sais à qui, est tombé, par un caprice du hasard ou par un châtiment du ciel, sur une autre personne que celle à qui il était destiné... Mais, en l'absence de René, tiens, ma sœur, voilà ce livre... et tu peux voir écrit, de la main du Florentin, sur la première page de ce livre, qui contient dans ses feuilles la mort de vingt personnes, tu peux voir que ce livre a été donné par lui à notre mère.

MARGUERITE.

Oh! à ton tour, silence, Charles!... silence!

LE ROI.

Tu vois donc bien, maintenant, qu'il faut que l'on croie que je meurs par magie.

MARGUERITE.

Mais c'est inique!... mais c'est affreux!... Grâce! grâce! mon frère; vous savez bien qu'il est innocent.

LE ROI.

Oui, je le sais; mais il faut qu'on le croie coupable; laisse donc mourir ton amant, pour sauver l'honneur de la maison de France... Je meurs bien pour la même cause, moi... et sans me plaindre, tu le vois.

MARGUERITE.

Ah! mon frère!... Mais enfin, si vous vous trompiez, si vous ne mouriez pas...

LE ROI.

Je croyais t'avoir dit que le poison avait été préparé par ma mère... Allons, donne-moi ton bras, Marguerite... Je voudrais regagner ma chambre.

LA NOURRICE, entrant vivement.

Qu'as-tu donc, mon Charlot? Tu es pâle, à peine si tu te soutiens... Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! madame, qu'est-il arrivé?

LE ROI.

Il est arrivé que j'ai eu chaud et puis froid... Tu comprends que cela m'a fait mal... Tu garderas ma porte, afin que personne n'entre ; entends-tu, nourrice, personne !

LA NOURRICE.

Mais, si maître Ambroise Paré vient?... Vous l'avez fait demander, m'a-t-on dit.

LE ROI.

Tu lui diras que je vais mieux... et que je n'ai pas besoin de médecin. A propos, ce pauvre Actéon est mort ; il faudra le faire enterrer dans quelque coin du Louvre... C'était un de mes meilleurs amis... Je lui ferai élever un tombeau... si j'en ai le temps... Adieu, ma sœur.

(Il sort avec la Nourrice.)

MARGUERITE.

Maintenant, la Môle, à toi, toute à toi !

(Elle sort.)

ONZIÈME TABLEAU

Un cachot dans le donjon de Vincennes. — Au fond, une large porte dans laquelle est pris un guichet; portes à droite et à gauche.

SCÈNE PREMIÈRE

COCONNAS, seul et frappant le mur.

Dis donc, geôlier mon ami, ton poêle est tellement chaud, qu'on étouffe ici... Que diable ! si M. d'Alençon a demandé qu'on nous serve tout rôtis, mettez-nous à la broche, et que

cela finisse; mais, s'il n'a point exigé cela, ouvre, mordi! ou je brise la porte.

SCÈNE II

COCONNAS, le Geôlier.

LE GEÔLIER.

Silence!

COCONNAS.

Comment! tu ne veux pas que je crie quand je brûle?... Allons donc! est-ce que je suis un saint Laurent, moi?

LE GEÔLIER.

Le gouverneur me suit!

COCONNAS.

Le gouverneur?... Et que vient-il faire?

LE GEÔLIER.

Vous visiter.

COCONNAS.

C'est beaucoup d'honneur qu'il m'accorde. Soyez le bienvenu, monsieur le gouverneur.

SCÈNE III

COCONNAS, le Gouverneur, le Geôlier, Gardes, au fond.

LE GOUVERNEUR, entrant, bas, au Geôlier.

Amenez ici l'autre prisonnier. (A Coconnas.) Avez-vous de l'argent, monsieur?

COCONNAS.

Moi?

LE GOUVERNEUR.

Oui, vous.

COCONNAS.

J'ai trois écus.

LE GOUVERNEUR.

Des bijoux?

COCONNAS.

J'ai une bague.

LE GOUVERNEUR.

Voulez-vous permettre que je vous fouille?

COCONNAS.

Que vous me fouilliez ?

LE GOUVERNEUR.

Oui.

COCONNAS.

Est-ce donc là une proposition à faire à un gentilhomme ?... Mordi ! monsieur, il est bien heureux pour vous que nous soyons en prison tous deux.

LE GOUVERNEUR.

Monsieur, je suis au service du roi...

COCONNAS.

Dites donc, monsieur le gouverneur, mais les honnêtes gens qui dévalisent sur le pont Saint-Michel, eux aussi sont donc au service du roi ?... Je ne savais point cela, et je leur en fais mes excuses ; je les avais pris jusqu'à présent pour des voleurs.

LE GOUVERNEUR, après avoir fouillé Coconnas.

Monsieur, je vous salue.

SCÈNE IV

LES MÊMES, LA MOLE, qui est entré par la porte latérale.

LE GOUVERNEUR.

A votre tour, monsieur de la Môle.

LA MÔLE.

Monsieur, il est inutile que vous me fouilliez ; je vais vous remettre tout ce que j'ai sur moi.

LE GOUVERNEUR.

Qu'avez-vous?

LA MÔLE.

Quatre-vingts écus environ dans cette bourse.

LE GOUVERNEUR.

Donnez... Est-ce tout ?

LA MÔLE.

Puis ces bijoux, cette bague...

LE GOUVERNEUR.

Bien. N'avez-vous rien de plus?...

LA MÔLE.

Non, monsieur, sur ma parole.

LE GOUVERNEUR.

Et ce cordon que vous portez à votre cou?

LA MÔLE.

Il soutient un médaillon, monsieur.

LE GOUVERNEUR.

Remettez-le-moi.

LA MÔLE.

Un médaillon sans valeur aucune, je vous le jure.

LE GOUVERNEUR.

N'importe !

LA MÔLE.

Comment ! vous exigez?

LE GOUVERNEUR.

J'ai ordre de ne vous laisser que vos vêtements, et un médaillon n'est point un vêtement.

LA MÔLE.

C'est bien, monsieur, vous allez avoir ce que vous demandez.

(Il détache le médaillon, le porte à ses lèvres, le fait sortir du cercle, le laisse tomber, le brise avec le talon de sa botte, et donne le cercle d'or au Gouverneur.)

LE GOUVERNEUR.

Monsieur!

COCONNAS.

Bravo, la Môle!

LE GOUVERNEUR.

Monsieur, je me plaindrai au roi... (Au Guichetier.) Reconduisez le prisonnier dans son cachot... (Aux Gardes.) Et vous, suivez-moi.

(Il sort par la porte du fond.)

SCÈNE V

COCONNAS, LA MOLE, LE GEÔLIER.

COCONNAS, passant du côté de la porte latérale de manière à se trouver sur le chemin du Geôlier.

Un instant, l'ami ! tu sais nos conventions?

LA MÔLE, au Geôlier.

Tu te rappelles ce que tu m'as promis ?

COCONNAS.

Un entretien avec mon ami la Môle.

LA MÔLE.

Une entrevue avec le comte.

LE GEÔLIER.

C'est vrai.

COCONNAS.

Eh bien, puisque nous voilà réunis, laisse-nous un peu causer ensemble.

LE GEÔLIER.

Faites, monsieur; seulement, autant pour vous que pour moi, ne parlez pas politique.

COCONNAS.

Mordi! sois tranquille, nous avons bien autre chose à nous dire.

LE GEÔLIER.

Pendant ce temps, je vais faire le guet, pour que vous ne soyez pas surpris, ni moi non plus.

COCONNAS.

Va, brave homme!... (Il fouille à sa poche.) La première fois que tu rencontreras le gouverneur, tu lui demanderas mes trois écus.

SCÈNE VI

LA MOLE, COCONNAS.

LA MÔLE.

Lorsque je suis arrivé, il était en train de te fouiller, ce me semble?

COCONNAS.

Oh! mon Dieu, oui.

LA MÔLE.

Et il t'a tout pris?

COCONNAS.

Tout! Mon tout n'était pas grand'chose...

LA MÔLE.

Maintenant, comprends-tu ce qui nous arrive?

COCONNAS.

Parfaitement.

LA MÔLE.

Nous avons été trahis.

COCONNAS.

Par cet affreux duc d'Alençon.

LA MÔLE.

Et crois-tu que notre affaire soit grave?

COCONNAS.

J'en ai peur!

LA MÔLE.

T'ont-ils interrogé?

COCONNAS.

Oui; et toi?

LA MÔLE.

Moi aussi; mais, chose étrange, à peine m'ont-ils parlé de la fuite du roi de Navarre et de madame Marguerite?

COCONNAS.

Justement; et voilà ce qui m'a fort étonné : tout l'interrogatoire a roulé sur cette méchante figure de cire... Ils veulent que ce soit le portrait du roi.

LA MÔLE.

Et tu n'as pas dit que ce fût celui de madame Marguerite?

COCONNAS.

Non.

LA MÔLE.

Qu'as-tu dit?

COCONNAS.

Rien; je leur ai ri au nez.

LA MÔLE.

Cher Annibal!

COCONNAS.

Écoute, il paraît que nous avons, dans notre prison même maintenant, un protecteur invisible.

LA MÔLE.

J'allais te le dire.

COCONNAS.

Tu t'en es donc aperçu?

LA MÔLE.

Oui; mais toi?

COCONNAS.

Écoute : ce matin, j'entends gratter à ma porte, et je vois un billet passer par-dessous.

LA MÔLE.

Ce matin, une pierre tombe dans mon cachot, et je trouve une lettre attachée à cette pierre.

COCONNAS.

Le billet était de madame de Nevers, et contenait cette seule ligne : « Sois tranquille, cher Annibal, je t'aime. »

LA MÔLE.

Cette lettre était de madame Marguerite, et elle renfermait ces quelques mots : « Bon courage, je veille. »

COCONNAS.

Et sais-tu qui a pu nous faire parvenir ces billets ?

LA MÔLE.

Non.

COCONNAS.

Mordi ! j'ai pourtant grande envie de le savoir.

SCÈNE VII

LES MÊMES, LE GEOLIER.

LE GEÔLIER.

Voulez-vous que je vous le dise?

LA MÔLE et COCONNAS, s'écartant.

Ah !...

LE GEÔLIER.

C'est moi.

LA MÔLE.

Comment, c'est vous ?...

LE GEÔLIER.

Oui.

COCONNAS.

Qui nous avez remis à chacun ce billet?

LE GEÔLIER

Oui.

COCONNAS.

A moi, de la part...?

LE GEÔLIER.

De madame la duchesse de Nevers.

LA MÔLE.

Et à moi?...

LE GEÔLIER.

De la part de madame Marguerite.

COCONNAS.

Et que signifie...?

LE GEÔLIER.

Cela signifie que l'on ne peut rien refuser à deux grandes princesses.

LA MÔLE.

Vous les avez donc vues?

LE GEÔLIER.

Sans doute.

COCONNAS.

Quand cela?

LE GEÔLIER.

Hier.

LA MÔLE.

Comment?

LE GEÔLIER.

Nous sortons tous les huit jours.

COCONNAS.

Dieu! je voudrais pouvoir en dire autant.

LE GEÔLIER.

Hier était mon jour de sortie...

LA MÔLE.

Allez! allez!

LE GEÔLIER.

Une femme voilée m'attendait à la porte... Elle me fit signe de la suivre... J'hésitais; elle me montra une bourse...

COCONNAS.

C'est juste, le fer suit l'aimant, et l'homme suit l'or... Va...

LE GEÔLIER.

Je la suivis... Elle me conduisit à l'hôtel de Guise...

LA MÔLE.

A l'hôtel de Guise?...

COCONNAS.

Sans doute, à l'hôtel de Guise!... Là, nos deux princesses attendaient, n'est-ce pas

LE GEÔLIER.

Oui... et même dans es larmes...

LA MÔLE.

Chère reine!

COCONNAS,

Et, comme tu es très-sensible, tu n'as pas su résister à leurs prières, n'est-ce pas, brave homme?

LE GEÔLIER.

Ah! monsieur, comme vous me connaissez!

LA MÔLE.

Eh bien, qu'y a-t-il eu de décidé?

LE GEÔLIER.

Il a été décidé que, cette nuit, tout serait préparé pour votre fuite.

COCONNAS.

Bien...

LE GEÔLIER.

Grâce à moi, les deux princesses s'introduiront dans votre prison...

LA MÔLE.

Ici?... Elles ont consenti...?

COCONNAS.

Et je leur en sais gré... Mordi!... Il y a des circonstances où il ne s'agit point d'être fier... Après?... Car ce n'est pas le tout qu'elles viennent de dehors ici... L'important, c'est que nous allions d'ici dehors...

LE GEÔLIER.

Après... comme c'est moi qui ai les clefs, je vous conduis à la chapelle par des corridors déserts... Cette chapelle a une porte qui donne sur le parc, à cette porte attendront trois chevaux...

LA MÔLE.

Comment, trois?... L'une des deux nous suit-elle donc?...

LE GEÔLIER.

Non; mais, moi, je vous suis...

COCONNAS.

A merveille, mon brave homme!... Viens... viens... je ne demande pas mieux que de te voir à cinquante lieues de Vincennes... et moi aussi... Et les chevaux seront bons, je l'espère?...

LE GEÔLIER.

Les meilleurs des écuries de madame de Nevers.

COCONNAS.

Je les connais... Bravo !

LE GEÔLIER.

D'autres relais sont échelonnés sur la route... En douze heures, vous gagnez la Lorraine...

COCONNAS.

Ah! c'est en Lorraine que nous allons ?

LE GEÔLIER.

Avez-vous quelque chose contre la Lorraine ?

COCONNAS.

Non pas ! c'est un charmant pays, à ce que j'ai entendu dire, du moins... sans compter que sa frontière est la plus voisine de la frontière de France, ce qui n'est point à dédaigner...

LA MÔLE.

Oh! c'est un plan magnifique!...

COCONNAS.

Une évasion qui nous fera le plus grand honneur... Cette brave Henriette, je suis sûr que c'est elle qui a trouvé cela.

LA MÔLE.

Chère reine !...

LE GEÔLIER.

Et maintenant, messieurs, n'oubliez rien de ce que je viens de vous dire.

(Il sort.)

COCONNAS, se frappant le front.

Sois tranquille, c'est là. (A la Môle). La chose a dû leur coûter bon... Mais, ma foi, elles sont riches et ne feront jamais un meilleur emploi de leur argent.

LA MÔLE.

Oh ! mon ami, mon ami, nous allons donc les revoir !

COCONNAS.

Oui... Puis, avec elles, les champs, la campagne, les bois... Je ne me suis jamais senti des goûts si champêtres... Oh ! la bonne chose que la peur... mais la peur en plein air, lorsqu'on a une épée au flanc, lorsqu'on crie hourra au coursier que l'on aiguillonne, et qui, à chaque hourra, bondit et vole.

LE GEÔLIER.

Eh ! vite... eh ! vite, monsieur de la Môle... On s'achemine vers votre cachot... Rentrez, rentrez !

COCONNAS.

Encore quelque diablerie de la reine Catherine ou de M. d'Alençon. En tout cas, à ce soir.

LA MÔLE.

A ce soir, ami!

SCÈNE VIII

COCONNAS, seul.

Mordi! quelle peste d'existence! toujours des extrêmes, jamais de terre ferme... On barbote dans cent pieds d'eau... ou l'on plane au-dessus des nuages... Voyons, où en sommes-nous? vient-on ici?... Non, il paraît que ce n'est pas à moi que l'on a affaire... Mais, comme nous avons commis le même crime, c'est-à-dire que nous sommes innocents tous les deux, il est probable que ce qui arrive à l'un doit arriver à l'autre... Oh! qu'est-ce que cela? Il me semble que j'ai entendu quelque chose, comme un gémissement... (On entend un cri sourd.) Sans doute la plainte du vent qui pleure dans les corridors de ce vieux château; sans doute... Non... non... c'est bien une voix humaine... (Autre cri.) Et cette voix... mon Dieu!... cette voix... (S'élançant contre la porte de communication.) Il m'a semblé que c'était celle de la Môle... (Moment de silence pendant lequel une nouvelle plainte se fait entendre.) Mais l'on égorge donc quelqu'un ici?... Oh! et pas d'armes... pas d'armes!... (La porte du fond s'ouvre à deux battants.) Enfin, je vais donc savoir ce qui se passe.

SCÈNE IX

COCONNAS, UN JUGE, UN GREFFIER, puis CABOCHE, suivi de ses VALETS.

LE JUGE.

Accusé Marc-Annibal de Coconnas, il va vous être donné lecture de l'arrêt rendu contre vous.

COCONNAS.

Ah! je respire.

LE GREFFIER.

Accusé, à genoux!

COCONNAS.

A genoux?

DEUX VALETS, passant derrière lui et le forçant de tomber à genoux.

Oui, à genoux.

LE GREFFIER.

« Arrêt rendu par la cour séant à Vincennes, contre Marc-Annibal de Coconnas, atteint et convaincu d'empoisonnement, de sortilége et de magie contre la personne du roi, du crime de conspiration contre la sûreté de l'État... En conséquence de quoi sera ledit Marc-Annibal de Coconnas conduit de sa prison en la place Saint-Jean en Grève pour y être décapité, ses biens seront confisqués, ses bois de haute futaie coupés à la hauteur de six pieds, ses châteaux ruinés, et en l'aire un poteau planté avec une plaque de cuivre qui constatera le crime et le châtiment. »

COCONNAS.

Quant à ma tête, je crois bien qu'on la tranchera, car elle est en France, et fort aventurée, même; mais, quant à mes bois de haute futaie et quant à mes châteaux, je défie toutes les scies et toutes les pioches du royaume très-chrétien de mordre dedans.

LE JUGE.

Silence!... Continuez, greffier.

LE GREFFIER.

« De plus, sera ledit Coconnas... »

COCONNAS.

Comment! il me sera fait encore quelque chose apres que j'aurai eu la tête tranchée en Grève?... Oh! oh! ceci me paraît bien sévère.

LE JUGE.

Non, monsieur, mais auparavant.

LE GREFFIER.

« Et, de plus, sera ledit Coconnas, avant l'exécution du jugement, appliqué à la question extraordinaire. »

COCONNAS.

La torture!... et pour quoi faire?

LE GREFFIER.

« Afin de le forcer d'avouer ses complices, complots et machinations dans le détail. »

COCONNAS.

Mordi! voilà ce que j'appelle une infamie!... bien plus qu'une infamie: voilà ce que j'appelle une lâcheté...

LE JUGE, aux Valets de Caboche.

Faites !

COCONNAS.

Faites quoi ?

LE JUGE.

Faites selon la teneur de l'arrêt.

(On s'empare de Coconnas, on l'étend sur la chaise de question, on le garrotte.)

COCONNAS.

Misérables ! torturez-moi, brisez-moi, mettez-moi en lambeaux... Ah ! vous croyez que c'est avec des morceaux de bois et des morceaux de fer que l'on fait parler un gentilhomme de mon nom ?... Allez, allez, je vous en défie.

LE JUGE.

Préparez-vous à écrire, greffier.

COCONNAS.

Oui, prépare-toi ; si tu écris ce que je vais vous dire à tous, infâmes bourreaux!... tu auras de la besogne... Écris... écris.

LE JUGE.

Voulez-vous faire des révélations ?

COCONNAS.

Allez au diable !

LE JUGE.

Allons, maître, ajustez les bottines à monsieur.

(Caboche s'approche, lent et impassible ; Coconnas le regarde venir comme s'il regardait un spectre.)

COCONNAS.

Oh ! c'est vous ?

LE JUGE, à Caboche.

Commencez ! (Caboche attache des planches aux jambes de Coconnas et prépare des coins. — A Coconnas.) Voulez-vous parler?

COCONNAS.

Non !

LE JUGE.

Premier coin de l'ordinaire !

(Caboche lève son maillet, frappe sur le coin, qui glisse entre les planches. Le

visage de Coconnas n'exprime que l'étonnement, et pas la moindre douleur.)

LE JUGE.

Le coin est-il entré jusqu'au bout, maître?

CABOCHE.

Jusqu'au bout, monsieur...

LE JUGE.

Voilà un chrétien bien dur...

CABOCHE, se baissant comme pour regarder.

Mais criez donc, malheureux!...

COCONNAS, à part.

Ah! je comprends... Digne Caboche, va!... Oui, oui, sois tranquille, je vais crier, puisque tu le commandes; et, si tu n'es pas content, tu seras difficile.

LE JUGE.

Quelle était votre intention en vous cachant dans la forêt?

COCONNAS, railleur.

De nous asseoir à l'ombre.

LE JUGE.

Deuxième coin!...

(Caboche enfonce le coin.)

COCONNAS.

Ah! ah!... Hou! hou!... Prenez garde! vous me brisez les os!... (A Caboche.) Est-ce bien comme cela?

CABOCHE.

Oui, pas mal.

LE JUGE.

Ah! celui-ci fait son effet... Que faisiez-vous dans la forêt?

COCONNAS.

Eh! mordi! je viens de vous le dire, je prenais le frais.

CABOCHE, bas.

Avouez!

COCONNAS, de même.

Quoi?

CABOCHE, de même.

Ce que vous voudrez; mais avouez quelque chose.

(Il lève le maillet.)

COCONNAS.

Non, non, c'est inutile... Que désirez-vous savoir, monsieur le juge?

LE JUGE.

Ce que vous veniez faire dans la forêt.

COCONNAS.

Je venais pour assister à la fuite de M. le duc d'Alençon... Ah! tu nous a dénoncés, face blême?... Attends... attends!

LE JUGE.

Laissons là M. le duc d'Alençon et revenons au roi de Navarre. Que savez-vous de la fuite du roi de Navarre?

COCONNAS.

Mais je sais que M. d'Alençon avait des rendez-vous avec M. de Mouy; que M. d'Alençon avait réuni les huguenots pour fuir avec eux; que M. d'Alençon...

LE JUGE.

Assez... Nous ne faisons pas le procès du duc d'Alençon, nous faisons celui du roi de Navarre... Que savez-vous du roi de Navarre?

COCONNAS.

Ah! du roi de Navarre, c'est autre chose, je ne sais rien.

LE JUGE.

Que savez-vous de la figure de cire trouvée chez M. de la Môle?

COCONNAS.

Je n'en sais rien.

LE JUGE.

Que savez-vous de la reine Marguerite?

COCONNAS.

Je n'en sais rien.

(A chaque réponse, Caboche a enfoncé un coin.)

LE JUGE.

Eh bien, maître?

CABOCHE.

Je suis au bout, monsieur, et je crois que l'accusé n'en pourrait supporter davantage.

LE JUGE, dictant.

« Et ayant, l'accusé, malgré la question ordinaire et extraordinaire à lui donnée en notre présence, refusé de répondre, avons clos le présent procès-verbal... » Et maintenant, maître, l'accusé vous appartient... Il n'a plus affaire qu'à vous et à Dieu.

(Il se retire.)

SCÈNE X

CABOCHE, COCONNAS.

CABOCHE, après avoir regardé sortir tout le monde.

Eh bien, mon gentilhomme, comment allons-nous ?

COCONNAS.

Ah! mon ami, mon brave Caboche, je n'oublierai jamais ce que tu viens de faire pour moi.

CABOCHE.

Et vous aurez raison, monsieur ; car, si l'on savait ce que je viens de faire pour vous, c'est moi qui prendrais votre place... et l'on ne me ménagerait point, moi, comme je vous ai ménagé.

COCONNAS.

De sorte que tes coins... ?

CABOCHE.

Sont du fer en apparence, et du cuir en réalité.

COCONNAS.

Comme c'est ingénieux ! Mais comment as-tu pu avoir l'idée... ?

CABOCHE, dénouant l'appareil.

Voilà... J'ai su que vous étiez arrêté, J'ai su qu'on vous faisait votre procès, j'ai su que la reine Catherine voulait votre mort, j'ai su enfin qu'on vous donnerait la question, et j'ai pris mes précautions en conséquence.

COCONNAS.

Au risque de ce qui pouvait t'arriver ?

CABOCHE.

Monsieur, vous êtes le seul gentilhomme qui m'ait donné la main, et l'on a une mémoire et un cœur... tout bourreau que l'on est, et peut-être même parce que l'on est bourreau... Vous verrez, demain, comme je ferai ma besogne.

COCONNAS.

Demain ?

CABOCHE.

Sans doute, demain.

COCONNAS.

Quelle besogne?

CABOCHE.

Comment! vous avez oublié...?

COCONNAS.

Ah! c'est vrai! c'est demain, que diable!

CABOCHE, à Coconnas prêt à se lever.

Que faites-vous?... Prenez garde! mes gens sont là, il faut qu'ils croient que vous avez les jambes brisées; à chaque mouvement que vous ferez, poussez donc un cri.

COCONNAS, aux Valets.

Eh! prenez garde! touchez-moi comme si j'étais de verre... Aïe!... mordi! aïe! prenez donc garde! Oh! la la... (A Caboche.) Caboche, mon ami...

(Il lui donne une poignée de main.)

LE GUICHETIER, une lanterne à la main.

Déposez le prisonnier contre cette muraille.

COCONNAS.

Bon! c'est notre guichetier... N'aurais-je pas la consolation d'être réuni à mon compagnon?

LE GUICHETIER.

On l'apporte.

COCONNAS.

Bien, déposez le là-bas... en face de moi...

(On apporte la Môle, qu'on dépose en face de Coconnas.)

CABOCHE.

Bon courage, mon gentilhomme!... A demain.

COCONNAS, bas.

Demain? J'espère bien être hors de tes griffes, demain!

CABOCHE.

Au revoir.

COCONNAS.

Adieu!... adieu!... Peste! il est charmant, lui... au revoir!... La, c'est bien... Allez-vous-en tous, refermez la porte... deux tours plutôt qu'un... (Au Guichetier). Maintenant, l'ami, as-tu entendu parler de nos princesses?

LE GUICHETIER.

Elles sont là, dans le cachot à côté.

COCONNAS, se levant.

Et tu les fais attendre, malheureux?... Vite, vite! Songe donc que plus tôt elles seront ici, plus tôt nous serons dehors!... Ouvre, ouvre, l'ami.

(Le Guichetier ouvre la porte.)

SCÈNE XI

LES MÊMES, MARGUERITE, MADAME DE NEVERS.

MADAME DE NEVERS.

Cher Annibal!

MARGUERITE.

La Môle, mon ami!

LA MÔLE, avec un cri.

Ah! mon Dieu!

MARGUERITE.

Qu'y a-t-il donc?

COCONNAS.

Allons, allons, pas un instant à perdre, la Môle; les chevaux sont là...

MARGUERITE, avec terreur.

Oh! du sang!...

COCONNAS.

Du sang!... Que t'ont-ils fait?...

LA MÔLE.

N'y avait-il pas dans l'arrêt que nous subirions la torture?

COCONNAS.

N'a-t-on pas fait pour toi ce que l'on a fait pour moi?

LA MÔLE.

Je ne sais ce que l'on a fait pour toi; mais je sais, moi, que j'ai les jambes brisées.

MARGUERITE.

Bonté du ciel!

LE GEÔLIER.

Allons, allons, messieurs, ne perdons pas de temps, la pluie tombe, le vent siffle, les chevaux s'impatientent... Ils pourraient être vus par une ronde de nuit.

MARGUERITE.

Que faire? Mon Dieu! mon Dieu! inspirez nous!

COCONNAS.

Allons, ami, du courage! Je suis fort, je t'emporterai, je te placerai sur ton cheval, je te tiendrai devant moi, si tu ne peux te soutenir sur la selle... Mais partons, partons... Tu entends bien ce que nous dit ce brave homme: il s'agit de la vie.

LA MÔLE.

C'est vrai, il s'agit de la vie... Essayons... (Après un effort et un cri.) Ah! impossible!... impossible!

MARGUERITE.

Henriette!... Henriette!... que faire?... que devenir?... Oh! mon Dieu! être riche, être reine, être puissante, et souffrir, souffrir ainsi!

LA MÔLE.

Du courage, ma reine. Toi, Annibal, toi que les douleurs ont épargné, toi qui es jeune, toi qui es aimé, toi qui peux vivre... fuis, fuis, mon ami! fuis, et laisse-moi cette suprême consolation de te savoir en liberté.

LE GEÔLIER.

L'heure passe... l'heure passe... Hâtez-vous!

LA MÔLE.

Fuis, Annibal, fuis! ne donne pas à nos ennemis ce joyeux spectacle de la mort de deux innocents... Fuis, je t'en conjure.

MADAME DE NEVERS.

Viens, Annibal, viens.

COCONNAS.

D'abord, madame, donnez à cet homme ce que vous lui avez promis.

(Il montre le Geôlier.)

MADAME DE NEVERS, tirant une bourse.

Voilà!

COCONNAS.

Et maintenant, bon la Môle, tu me fais injure en pensant un instant que je puisse t'abandonner. N'ai-je pas juré de vivre et de mourir avec toi? Mais tu souffres tant, que je te pardonne.

MADAME DE NEVERS.

Que dis-tu, Annibal?

COCONNAS.

Je dis, madame, qu'ils lui ont brisé les jambes, qu'il ne peut plus monter maintenant sur l'échafaud, si un ami ne le porte... et que je le porterai, moi.

MADAME DE NEVERS.

Mon Annibal, une autre femme prierait, supplierait; mais, moi, moi, je te comprends et je suis fière de toi... Annibal, devant Dieu, je t'aimerai toujours avant toute chose... et plus que toute chose, je te le promets, je te le jure!

COCONNAS.

C'est bravement parler, madame... Merci!

LE GEÔLIER.

On vient, on vient!...

LA MÔLE.

Avant de me quitter, ma reine, une dernière grâce... Donnez-moi un souvenir quelconque de vous... que je puisse baiser en montant à l'échafaud.

MARGUERITE.

Oh! oui... tiens!... (Elle détache de son cou un reliquaire et le lui donne.) Tiens, voici une relique sainte que je porte depuis mon enfance... je ne l'ai jamais quittée... prends-la... prends-la...

LE GEÔLIER.

On ouvre la porte... Fuyez, madame... fuyez!

COCONNAS, prenant la main de Marguerite, et la mettant dans celle de la Môle.

Adieu ici, au revoir là-haut.

MARGUERITE, MADAME DE NEVERS, avec des sanglots.

Adieu!... adieu!...

(Les deux femmes fuient par la porte de communication; les deux hommes les accompagnent des yeux, les bras tendus vers elles. La porte du fond s'ouvre; on voit entrer un Prêtre et des Gardes.)

DOUZIÈME TABLEAU

La maison du Bourreau.

SCÈNE PREMIÈRE

JOLYETTE, puis CABOCHE.

Jolyette a les coudes appuyés sur la table; elle pleure.

CABOCHE, entrant.

C'est la première fois, lorsque j'entre, qu'elle ne vient pas me sauter au cou... Elle a cependant entendu ouvrir la porte, elle a cependant reconnu mon pas... Jolyette!...

JOLYETTE, tressaillant.

Hein?

CABOCHE.

Que fais-tu là?

JOLYETTE.

Rien, mon père!

CABOCHE.

Tu pleures?

JOLYETTE.

Hélas!

CABOCHE.

Viens, mon enfant.

JOLYETTE.

Mon père... (Allant à lui.) Est-ce que c'est vrai que ce beau gentilhomme qui, un jour, est venu vous voir pour vous remercier, qui vous a donné la main, qui m'a embrassée... est-ce que c'est vrai qu'il est mort?

CABOCHE.

Qui t'a dit cela?

JOLYETTE.

On me l'a dit.

CABOCHE.

Je t'avais défendu de sortir aujourd'hui... Tu m'as donc désobéi?

JOLYETTE.

Non, mon père... J'ai entendu proclamer l'arrêt, et j'ai reconnu le nom.

CABOCHE.

Oui, c'est vrai!

JOLYETTE.

Il est mort! pauvre jeune homme!

CABOCHE.

Mais, à cette heure, il me bénit au ciel; car je lui ai épargné la souffrance... Hier, quand tu me demandais ce que c'était que ces coins de cuir, je ne te l'ai pas dit... C'était pour lui!

JOLYETTE.

Et son compagnon?

CABOCHE.

Oh! c'est autre chose; son compagnon ne m'avait pas donné la main, lui... Allons, Jolyette, ne parlons plus de cela.

JOLYETTE.

A quoi cela nous servira-t-il, de n'en plus parler? Nous y penserons toujours.

CABOCHE.

Mets la table... Après le souper, il faut que je sorte.

JOLYETTE.

Où allez-vous, mon père?

CABOCHE.

Au Louvre... Le plus jeune des deux m'a chargé d'une commission pour une grande dame... Je lui ai promis de la faire, je la ferai...

JOLYETTE.

Mon Dieu!... mon Dieu!...

(On frappe.)

CABOCHE.

On frappe... Silence !

JOLYETTE.

Qui peut venir chez nous... où personne ne vient ?

CABOCHE, regardant par un guichet.

Deux femmes... (Il ouvre.) Entrez !

SCÈNE II

Les Mêmes, MARGUERITE, MADAME DE NEVERS, toutes deux voilées.

MARGUERITE, levant son voile.

Me reconnaissez-vous, maître ?

CABOCHE.

Oui, madame ; c'est vous qui m'avez fait venir au Louvre, pour un gentilhomme blessé.

MARGUERITE.

C'est moi... Eh bien, ce gentilhomme, je lui avais fait une promesse, et je viens l'accomplir.

CABOCHE.

J'allais aller au Louvre vous la rappeler.

MARGUERITE.

Vous voyez qu'il n'est pas besoin de cela, maître, et que j'ai de la mémoire.

CABOCHE.

Venez !

MARGUERITE.

Un instant... Vous ne les avez pas quittés, n'est-ce pas ?

CABOCHE.

Non, de Vincennes jusqu'à la Grève.

MARGUERITE.

Qu'ont-ils fait?... qu'ont-ils dit?... C'est affreux, je le sais bien ; mais, mon amie et moi, nous avons besoin de savoir cela.

MADAME DE NEVERS, sous son voile.

Oui, dites... dites..

JOLYETTE.

Pauvres femmes!... elles les aimaient!

CABOCHE.

D'abord, là-bas, comme M. de la Môle ne pouvait pas marcher, son ami l'a pris dans ses bras comme il eût fait d'un enfant; quand le peuple les a vus... tous deux si jeunes... tous deux si beaux... frères par la douleur... le fort portant le faible... le faible consolant le fort... alors, ce n'a plus été, tout le long de la route, que plaintes, que gémissements pour ces malheureux, et qu'imprécations contre ceux qui les faisaient mourir.

MARGUERITE, MADAME DE NEVERS.

Mon Dieu!... mon Dieu!

CABOCHE.

M. de Coconnas m'a dit: « N'avez-vous pas quelque cordial, maître?... Mon ami va s'évanouir de douleur, et je ne voudrais pas que l'on crût que c'est de crainte... » Alors, je lui ai donné un flacon d'élixir; l'autre en a bu quelques gouttes, et il est revenu à lui... Puis il a baisé avec ferveur un reliquaire pendu à son cou et a dit: « Mon Dieu, Père tout-puissant, je crois en vous... et j'espère que nous retrouverons au ciel ceux que nous avons aimés sur la terre. »

MARGUERITE, MADAME DE NEVERS.

Oh! oui... oh! oui.

CABOCHE.

En arrivant sur la place de Grève, en apercevant l'échafaud, le plus jeune dit à l'autre: « Ami, je voudrais bien mourir le premier... — C'est bien, c'est bien, lui dis-je, j'ai entendu. — Et d'un seul coup, n'est-ce pas? ajouta M. de Coconnas. Si vous avez à vous reprendre, reprenez-vous sur moi. »

MADAME DE NEVERS.

Brave Annibal!

CABOCHE.

Nous nous arrêtâmes... Ah! madame, ce n'étaient que pleurs et sanglots autour de nous. « Tu m'as promis de me porter, dit M. de la Môle. — Oui, oui, sois tranquille! lui répondit M. de Coconnas. » Et il le prit dans ses bras, comme il avait déjà fait, et il monta sur l'échafaud sans l'aide de personne, ou plutôt sans vouloir que personne le touchât... Seulement,

celui qu'on portait disait à l'autre : « Regarde bien, Annibal, regarde bien autour de nous... Je suis sûr que nous allons les revoir... » En effet, quand il fut déposé sur l'estrade, il étendit la main vers la petite tourelle qui se trouve à l'angle de la place et montra deux femmes vêtues de noir... qui se tenaient enlacées et pleuraient. (Les deux femmes se tiennent enlacées et pleurent.) Alors, son ami lui dit : « Embrasse-moi; la Môle, et meurs bien... Cela ne te sera pas difficile, ami, tu es si brave !... — Ah ! dit M. de la Môle, il n'y aura pas de mérite à moi à bien mourir ; je souffre tant en ce moment !... » Le plus âgé me fit un signe... Je compris... et... Oh ! madame, au nom de la Vierge Marie, puisque vous avez tout vu, ayez pitié de moi !

MARGUERITE.

Non, non, pas un mot de plus... Vous avez raison... Où sont-ils?

CABOCHE.

Là, couchés l'un près de l'autre... les mains l'une dans l'autre.

MARGUERITE.

Nous voulons les voir, maître ; car nous avons fait aux vivants une promesse que nous devons tenir aux morts.

CABOCHE, tirant un grand rideau.

Venez !...

(On voit les deux amis couchés l'un près de l'autre avec l'effroyable symétrie de la mort. Ils sont couverts d'un manteau qui ne laisse voir que leurs têtes. Les deux femmes s'approchent religieusement, s'agenouillent et les baisent au front.)

MARGUERITE.

La Môle !... cher la Môle !...

MADAME DE NEVERS.

Annibal !... Annibal !... si beau, si fier, si brave ! Hélas !... hélas !... je t'appelle et tu ne me réponds plus.

JOLYETTE, à genoux.

Mon Dieu, mon Dieu, donnez la force à ceux qui souffrent !... ayez pitié de ceux qui pleurent !

MARGUERITE.

Maintenant...

MADAME DE NEVERS, arrachant de son cou un collier en rubis.

Vous ferez prier pour leurs âmes... Adieu, maître, adieu... Viens, Marguerite... viens !...

(Caboche ferme le rideau. Les deux femmes font un effort et disparaissent.)

SCÈNE III

JOLYETTE, CABOCHE.

JOLYETTE.

Mon père, je vous demande le plus petit rubis de ce collier.

CABOCHE.

Pour quoi faire, mon enfant?...

JOLYETTE.

Pour payer ma dot au couvent des Filles-du-Calvaire, où je vous demande à genoux la permission d'entrer demain.

ACTE CINQUIÈME

ÉPILOGUE

La chambre à coucher du Roi, au château de Vincennes. Dans un des angles, un cabinet dont on voit l'intérieur; au fond, large fenêtre avec balcon.

SCÈNE PREMIÈRE

LE ROI, LA NOURRICE, puis CATHERINE, MAUREVEL, DE NANCEY, COURTISANS.

Le Roi prie, la Nourrice est près de la porte.

LE ROI.

Mon Dieu, Seigneur, pardonnez-moi!... mon Dieu, Seigneur, ayez pitié de moi!

(Il prie.)

CATHERINE, entrant dans le cabinet et tenant Maurevel par la main.

Tenez-vous ici, sire de Maurevel; le roi va de plus mal en plus mal... et, s'il venait à mourir, peut-être aurais-je à l'instant même besoin de vous.

MAUREVEL.

Votre Majesté sait que je suis à ses ordres avec tout le régiment d'arquebusiers dont elle m'a fait le capitaine.

CATHERINE.

Et vos gens, où sont-ils?

MAUREVEL.

Dans la cour du château.

CATHERINE.

Et le roi ne Navarre est bien gardé, n'est-ce pas?

MAUREVEL.

Il est dans le donjon, avec deux hommes dans sa chambre, et six autres à la porte.

CATHERINE.

Oh! qu'il n'aille pas nouer des intelligences au dehors, monsieur de Maurevel, qu'il n'aille pas fuir... Vous me répondez de lui?

MAUREVEL.

Ne craignez rien, madame.

LE ROI, priant.

O mon Dieu, mon Dieu, Seigneur, si votre volonté est que je meure, rappelez-moi à vous tout de suite, mon Dieu... Oh! à moi... à moi... Appelez du secours... Ce sang qui coule... Ambroise Paré!... Mazille!... à l'aide!

LA NOURRICE.

Secours au roi!,.. secours au roi!... Au secours! au secours! le roi se meurt.

DE NANCEY, COURTISANS.

Le roi!... le roi!

LA NOURRICE.

Appelez maître Ambroise Paré... Maître Ambroise!... Ah! mon Charles!

LE ROI.

Ce sang... ce sang... (Apercevant Catherine.) Pardon, madame, mais je voudrais cependant bien mourir en paix.

CATHERINE.

Mourir, mon fils! pour une crise de ce vilain mal? voudriez-vous donc désespérer ainsi?

LE ROI.

Je vous dis, madame, que je sens mon âme qui s'en va; je vous dis, madame, que c'est la mort qui arrive... Eh! je sais ce que je sens, et je sais ce que je dis.

CATHERINE.

Sire, votre imagination est votre plus grave maladie; depuis le supplice si mérité de ces deux sorciers, de ces deux assassins, qu'on appelait la Môle et Coconnas, vos souffrances physiques doivent avoir diminué... Le mal moral persévère seul, et, si je pouvais causer avec vous dix minutes seulement, je vous prouverais...

LE ROI.

Vous croyez?... Bien... Sortez, messieurs; et toi, nourrice, veille à la porte: la reine Catherine de Médicis veut causer avec son fils bien-aimé Charles IX. Seulement, madame, une troisième personne doit assister à cet entretien.

CATHERINE.

Et quelle est cette personne que vous désirez voir?

LE ROI.

Mon frère, madame; faites-le appeler.

CATHERINE.

Nourrice, par ordre du roi, dites à M. de Nancey d'aller querir le duc d'Alençon.

LE ROI.

Non, pas le duc d'Alençon; j'ai dit mon frère, madame.

CATHERINE.

Et de quel frère voulez-vous donc parler?

LE ROI.

Je veux parler de Henri, et non du duc d'Anjou ni du duc d'Alençon... Henri de Navarre seul est mon frère... Henri de Navarre seul saura mes dernières volontés.

CATHERINE.

Henri de Navarre!... Et moi, croyez-vous, Charles, si vous êtes aussi près de la tombe que vous le dites, croyez-vous que je céderai à personne, surtout à un étranger, le droit de vous assister à votre heure suprême... ce droit qui est mon droit de reine, mon droit de mère?

LE ROI.

Vous n'êtes pas plus ma mère, madame, que le duc d'Alençon n'est mon frère.

CATHERINE.

Depuis quand celle qui donne le jour n'est-elle plus la mère de celui qui l'a reçu?

LE ROI.

Du moment, madame, que cette mère dénaturée ôte ce qu'elle a donné.

CATHERINE.

Que voulez-vous dire? Je ne vous comprends pas.

LE ROI.

Vous allez me comprendre... (Il prend sous son traversin une petite clef d'argent.) Prenez cette clef, madame, et ouvrez ce coffre; il contient quelques papiers qui parleront pour moi.

CATHERINE, ouvre le coffre et recule.

Oh!

LE ROI.

Eh bien, qu'y a-t-il donc en ce coffre qui vous effraye?... Dites, madame, dites.

CATHERINE.

Rien.

LE ROI.

En ce cas, plongez-y la main, et prenez-y un livre... Il doit y avoir un livre, n'est-ce pas?

CATHERINE.

Oui.

LE ROI.

Un livre de chasse?

CATHERINE.

Oui.

LE ROI.

Prenez-le, et apportez-le-moi, madame.

CATHERINE, prenant le livre.

Fatalité !

LE ROI.

Bien !... Écoutez maintenant... Ce livre... j'étais insensé... j'aimais la chasse par-dessus toute chose... ce livre de chasse, je l'ai trop lu... Comprenez-vous ?

CATHERINE.

Oh ! mon Dieu ! mon Dieu !...

LE ROI.

C'était une faiblesse; brûlez-le, madame... Il ne faut pas qu'on sache les faiblesses des rois... (Catherine porte le livre à la cheminée.) Et maintenant, madame, appelez mon frère.

CATHERINE.

Oh ! maudit soit-il !...

(Elle se dirige vers le cabinet.)

LE ROI.

Vous entendez, mon frère Henri de Navarre... mon frère, à qui je veux parler à l'instant même, au sujet de la régence du royaume.

CATHERINE, dans le cabinet, à Maurevel.

Monsieur de Maurevel, combien de temps faut-il à un cavalier bien monté pour sortir de Vincennes ?

MAUREVEL.

Cinq minutes, madame.

CATHERINE

Avez-vous des chevaux prêts ?

MAUREVEL.

Oui.

CATHERINE

Courez au donjon, ouvrez les portes, conduisez le roi de

Navarre à l'esplanade, qu'il monte à cheval, que dans cinq minutes il soit libre et hors du château.

MAUREVEL.

Madame !

CATHERINE.

Je vais délivrer mon fils François, et je reviens ici... Dans cinq minutes, ni plus ni moins... vous m'entendez ?

(Elle sort.)

SCÈNE II

LE ROI, LA NOURRICE.

LA NOURRICE, apportant une boisson.

Eh bien, mon Charles, comment vas-tu ?

LE ROI.

Mieux, mieux, nourrice... C'est mieux aller que de s'approcher de la mort, quand on souffre comme je le fais en ce moment... Toujours cette sueur de sang !... toujours !...

LA NOURRICE.

Ah ! c'est le sang des huguenots, pauvre Charles...

LE ROI.

Crois-tu ?... C'est possible... Mais ma mère... mon frère... M. de Guise... en ont bien répandu autant que moi.

LA NOURRICE.

Oui ; mais c'est toi, mon enfant, c'est toi, le roi, qui les as autorisés à le répandre... Ah ! je le disais bien, je le disais bien...

LE ROI.

Assez, nourrice... Prie... prie... Il n'y a déjà autour de moi que trop de voix qui maudissent. Mais Henriot ne vient pas... Je n'ai pas le temps d'attendre, moi... Henri !... Henri !...

SCÈNE III

LES MÊMES, CATHERINE, rentrant; puis HENRI.

CATHERINE.

Sire, le roi de Navarre ne viendra pas.

LE ROI.

Pourquoi cela, madame?

CATHERINE.

Parce que ce bon Henriot, ce frère bien-aimé, ce fidèle ami, se trouvait mal à l'aise sous le même toit que Votre Majesté; parce qu'il a préféré à votre protection ses complots, ses révoltes en Navarre; parce qu'il vient de s'enfuir de Vincennes, et qu'à cette heure il rejoint ses bons alliés les huguenots.

LE ROI.

Henri en fuite, lui qui m'avait demandé à rester ici?... Henri un traître? Henri m'abandonnant?... Oh! ce dernier coup m'achève... Henriot!... Henriot, sois maudit!... Henriot!... Henriot!...

HENRI, qui est entré pendant les derniers mots.

Vous m'appelez, mon frère?

CATHERINE.

Le Béarnais!

LE ROI.

Henri!... Ah! voyez-vous, madame!...

(Épuisé par cet effort, le Roi retombe sur son fauteuil et perd connaissance.)

SCÈNE IV

LES MÊMES, HENRI.

CATHERINE, saisissant le bras de Henri.

Que venez-vous faire ici?

HENRI.

Quand vous me reteniez prisonnier, je cherchais à fuir, madame ; mais, aujourd'hui que vous m'offrez la liberté par l'entremise de Maurevel, j'ai compris qu'il fallait rester à Vincennes; j'ai donc laissé M. de Maurevel m'ouvrir la porte.. Mais je reviens, et je reste ici.

CATHERINE.

Et vous venez parler au roi?

HENRI.

Je viens voir mon frère, qui est malade, que l'on dit mourant.

CATHERINE, avec ironie.

Fidèle ami! tendre parent!... Vous n'avez pas d'autre dessein?

HENRI.

Pour être roi, n'a-t-on pas un cœur, n'a-t-on pas des larmes devant une souffrance comme celle-ci?...

(Il montre le Roi.)

CATHERINE.

Écoutez, monsieur, nous n'avons pas de temps à donner à vos sensibleries; plus de finesses!... jouons notre jeu en roi et en reine!... Si vous avez de l'ambition, si vous la laissez voir au roi, s'il vous fait une offre...

HENRI.

Quelle offre voulez-vous qu'il me fasse, madame ?

CATHERINE.

Je ne sais; mais, s'il vous en fait une... et que vous l'acceptiez...

HENRI.

Eh bien?

CATHERINE.

Réfléchissez !

HENRI.

Depuis que je joue avec vous ce jeu royal, madame, j'ai eu le temps de réfléchir.

(Le Roi s'est ranimé peu à peu; il écoute et observe.)

CATHERINE.

Eh bien, à cette porte par où vous êtes entré, par où vous devez sortir, vous trouverez la liberté, la vie, si vous n'avez pas cédé à l'ambition.

HENRI.

Et si je suis ambitieux?

CATHERINE.

C'est moi qui serai à cette porte.

(Elle tourmente de la main et tire un poignard.)

LE ROI, saisissant le poignet de Catherine.

Passe ici, Henriot!

HENRI, se jetant sur la main du Roi.

Mon roi !

CATHERINE, avec rage.

Oh !

LE ROI.

Vous, madame, laissez-nous.

CATHERINE.

Mais ce que vous allez dire au roi de Navarre, il faut toujours que je le sache.

LE ROI.

En effet, vous le saurez; je vous ferai appeler, madame... mais quand il en sera temps... Veuillez donc attendre mes ordres.

CATHERINE, sortant.

Si Maurevel n'a pas l'habitude d'élargir les prisonniers, au moins, rendons-lui justice... il les tue

SCÈNE V

LE ROI, HENRI.

Le Roi congédie la Nourrice d'un geste.

LE ROI.

Vous m'aimez donc, vous, Henri ?

HENRI.

De tout mon cœur, sire.

LE ROI.

Oh ! Henri, comme je souffrais de ne pas vous voir... Je vous ai bien tourmenté dans ma vie, mon pauvre ami.

HENRI.

Sire, je ne me souviens plus que de l'amour que j'ai toujours porté à mon roi.

LE ROI.

Merci, Henriot ; car tu as tant souffert sous mon règne... sous mon regne, où ta mère est morte...

HENRI.

Ne parlons plus du passé, sire.

LE ROI.

C'est que le présent est à peine à moi, et que l'avenir ne m'appartient plus. Je meurs, vois-tu, Henri !... Je meurs.

HENRI.

Ne dites pas cela, mon frère ; plein de jeunesse, plein de force encore... roi puissant du plus beau royaume de la terre... vous mourir ?... Oh ! non pas, vous vivrez.

LE ROI.

Henri, l'on t'a dit peut-être que je rendais par tous les pores le sang des huguenots tués à la Saint-Barthélemy ! Eh bien, ce n'est pas du sang... c'est du poison qui s'échappe de mes veines.

HENRI.

Du poison ?... Oh ! sire dites-moi quels sont les meurtriers.

LE ROI.

Silence, Henri ! si ma mort doit être vengée, c'est par Dieu seul !... Ne parlons plus de moi... Je suis mort, te dis-je.

(Il va au fauteuil.)

HENRI.

Sire, on vous sauvera.

LE ROI.

Impossible... Et pourquoi vivrais-je?... Pour subir tous ces

traîtres, tous ces assassins qui m'environnent, pour assister à l'agonie de la France, pour voir tomber pièce à pièce ma couronne autrefois si belle?... Non, j'aime mieux mourir tout entier, mourir roi.

HENRI.

Chassez les meurtriers ! écrasez les traîtres !... La couronne glisse de votre front, dites-vous ? Relevez la tête.

LE ROI.

Tout est fini.

HENRI.

Cette noblesse corrompue, avilie, vendue aux intrigues italiennes, balayez-la... Tendez la main à vos vrais amis, qui, massacrés par leur roi, versaient encore plus de larmes que de sang. Rendez ses droits au parlement, ses franchises au peuple ; le jour où vous aurez des magistrats au lieu de courtisans, des concitoyens au lieu d'esclaves, un peuple heureux au lieu de sujets affamés... ce jour-là, vous demanderez à vivre, sire ; les rois sont assez forts quand ils sont aimés.

LE ROI.

C'est toi qui dis cela, Henri !

HENRI.

C'est moi qui le ferais, sire, si j'étais le maître.

LE ROI.

Tu le seras.

HENRI.

Mon roi !

LE ROI.

Il faut bien que je te fasse fort, pour résister à ces ennemis implacables que je te laisse... à M. d'Alençon, à ma mère... Tu acceptes, n'est-ce pas ?

(Bruit d'armes dans l'antichambre.)

HENRI, à lui-même.

Oh ! quel est ce bruit ?

LE ROI.

Tu crains? tu hésites ?

HENRI.

Non, sire, je ne crains pas ; non, sire, je n'hésite plus... J'accepte.

LE ROI.

C'est bien... Nourrice, appelle ma mère... Qu'on fasse venir M. d'Alençon.

LA NOURRICE.

Ils sont là qui attendent.

LE ROI.

Qu'ils entrent.

SCÈNE VI

LES MÊMES, CATHERINE, LE DUC D'ALENÇON.

CATHERINE.

Nous voici ; que nous voulez-vous, sire ?

LE ROI.

Madame, je veux vous dire que j'ai choisi un régent qui puisse prendre en dépôt la couronne et qui la garde sous sa main et non sur sa tête. Ce régent, saluez-le, mon frère !... ce régent, c'est le roi de Navarre... Tenez, monsieur le régent, voici le parchemin qui, jusqu'au retour du roi de Pologne, vous donne le commandement des armées, la clef du trésor, le droit et le pouvoir royal. (Catherine fait un mouvement.) Ah ! vous ne répondez pas ? vous n'obéissez pas ?

CATHERINE.

Non, je ne réponds pas ; non, je n'obéis pas ; car jamais ma race ne pliera la tête sous une race étrangère... Jamais un Bourbon ne régnera en France, tant qu'il y restera un Valois.

LE ROI.

Madame, il ne faut pas longtemps pour donner un ordre, il ne faut pas longtemps pour punir des meurtriers et des empoisonneurs.

CATHERINE.

Eh bien, donnez-le donc cet ordre, si vous l'osez... En

attendant, moi, je vais donner les miens... Venez, mon fils.

(Elle sort, entraînant d'Alençon.)

LE ROI.

Nancey !... Nancey !... à moi !... je l'ordonne... je le veux... Nancey, arrêtez ma mère... mon frère... Ce sont eux qui... Ah !...

(Il tombe évanoui, étouffé par une gorgée de sang ; on le porte sur son lit.)

HENRI, à M. de Nancey, qui entre.

Gardez la porte, monsieur, et ne laissez entrer personne.

DE NANCEY.

Mais au nom de qui me donnez-vous cet ordre, sire ?

HENRI, lui montrant le parchemin.

En mon nom... Je suis régent de France. (De Nancey s'incline et sort.) Voici l'instant suprême... Faut-il vivre ?... faut-il régner ?...

(Une tapisserie se soulève de l'autre côté du lit du Roi.)

SCÈNE VII

Les Mêmes, RENÉ.

RENÉ.

Il faut vivre, sire !

HENRI.

René !

RENÉ.

Oui, cette prédiction qui disait que vous seriez le roi de France n'était pas fausse ; mais l'heure n'est pas venue

HENRI.

Comment le sais-tu ?... puis-je te croire ?

RENÉ.

Écoutez...

HENRI.

J'écoute !

RENÉ.

Baissez-vous ! (Henri hésite.) Vous doutez de moi ?

HENRI.

A ma place, ne douterais-tu pas ? Dis !

RENÉ.

Eh bien, apprenez un secret.

HENRI.

Lequel ?

RENÉ.

Un secret que je sais seul, et que je vous révèle si vous me jurez, sur ce mourant, de me pardonner la mort de votre mère.

HENRI.

Toute religion ordonne le pardon ; René, sur ce mourant, je jure de vous pardonner.

RENÉ.

Eh bien, sire, le roi de Pologne arrive.

HENRI.

Oh ! malheur à moi !

RENÉ.

Un messager est arrivé ce matin de Varsovie ; il ne précédait le roi Henri d'Anjou que de quelques heures.

HENRI.

Oh ! si j'avais seulement huit jours.

RENÉ.

Oui ; mais vous n'avez pas huit heures. Avez-vous entendu le bruit des armes que l'on préparait ?

HENRI.

Certes !

RENÉ.

Eh bien, ces armes, on les préparait à votre intention... Ils viendront vous tuer jusqu'ici, jusque dans la chambre du roi.

HENRI.

Le roi n'est pas mort encore.

RENÉ.

Non ; mais, dans cinq minutes, il le sera.

HENRI.

Que faire, alors?

RENÉ.

Fuir, escorté de quatre hommes sûrs.

HENRI.

Y a-t-il quatre hommes sûrs pour moi en France?

SCÈNE VIII

LES MÊMES, DE MOUY, paraissant derrière René.

DE MOUY.

Oui, sire, s'ils sont commandés par moi.

HENRI.

De Mouy!... Qui t'a introduit ici?

DE MOUY.

René.

RENÉ.

Avez-vous confiance en moi, maintenant, sire?

HENRI.

Oui.

RENÉ.

Eh bien, suivez-moi par ce passage secret, et je vous conduirai jusqu'à la poterne... Venez! venez!

HENRI, embrassant Charles au front.

Adieu, mon frère!... Meurs en paix, pauvre abandonné!... Au nom de nos frères, je te pardonne... Je n'oublierai pas que ta dernière volonté fut de me faire roi... Venez, messieurs.

LE ROI, rouvrant les yeux.

Nourrice!... nourrice!...

(Henri sort après avoir pris l'épée au chevet du lit du Roi; René et de Mouy le suivent.)

SCÈNE IX

LE ROI, LA NOURRICE.

LE ROI.

Nourrice !... nourrice !...

LA NOURRICE.

Eh bien, qu'y a-t-il, mon Charlot?

LE ROI.

Nourrice ! il faut qu'il se soit passé quelque chose pendant que je dormais... Je vois Dieu qui m'appelle... Mon Dieu ! mon Dieu ! recevez-moi dans votre miséricorde... Mon Dieu ! oubliez que j'étais roi... car je viens à vous sans sceptre et sans couronne... Mon Dieu ! oubliez les crimes du roi pour ne vous souvenir que des souffrances de l'homme... Mon Dieu, mon Dieu !... me voilà... Ah !...

(Il meurt.)

LA NOURRICE.

Au secours !... au secours !... le roi est mort !

SCÈNE X

LES MÊMES, CATHERINE, LE DUC D'ALENÇON, DE NANCEY, COURTISANS, CAPITAINES, puis DE MOUY.

CATHERINE.

Mort !... Entrez tous... Où est Henri?... qu'est-il devenu?... (Courant au balcon.) Il fuit !... il fuit !... Tenez... là-bas... dans la nuit... avec son manteau brun, avec une plume blanche... Feu, monsieur de Maurevel !... feu, sur le panache blanc !... (Coups de feu.) Ah !... il tombe !... il est tombé !... il est mort !... Qu'on l'apporte ! qu'on l'apporte !...

LE DUC.

Il est mort !... Donc, je suis roi.

DE NANCEY.

Madame, la cour est pleine de gardes, de courtisans et de capitaines.

CATHERINE.

Faites ainsi que j'ai dit, monsieur... Proclamez le duc d'Anjou !

LE DUC.

Arrêtez, monsieur !... mon frère d'Anjou est en Pologne, et ne peut être proclamé roi, ma mère se trompe...

CATHERINE.

Votre frère d'Anjou frappe aux portes de Vincennes en ce moment peut-être... (On entend les trompettes.) Prenez garde, mon fils ! un mot de plus, et vous êtes un rebelle. (On apporte un cadavre enveloppé d'un manteau brun, le visage couvert d'un chapeau orné d'une plume blanche.) Ah !... le voilà !... le voilà !... Eh bien, où sont maintenant les prédictions des astrologues qui t'assuraient le royaume de France, Béarnais damné ?... Monsieur de Nancey, annoncez la mort du roi et proclamez son successeur.

DE NANCEY, sur le balcon.

Le roi Charles IX est mort... Le roi Charles IX est mort... Le roi Charles IX est mort... Vive le roi Henri III !...

TOUS.

Vive le roi Henri III !...

DE MOUY, se soulevant et écartamt son manteau.

Vive le roi Henri IV !...

(Il retombe mort.)

CATHERINE.

Oh !... c'est la prophétie de la mort !... Il régnera ! il régnera !...

FIN DE LA REINE MARGOT.

INTRIGUE ET AMOUR

DRAME EN CINQ ACTES, EN NEUF TABLEAUX

TRADUIT DE SCHILLER.

Théâtre-Historique. — 11 juin 1847.

DISTRIBUTION

LE PRÉSIDENT DE WALTER.................	MM.	Chéri.
FERDINAND....................................		Mélingue.
MILLER..		Saint-Léon.
WURM..		Boileau.
LE MARÉCHAL DE KALB....................		Barré.
Un Vieux Serviteur............................		Georges.
Un Domestique..................................		Paul.
Un Homme de justice..........................		Fleury.
MADAME MILLER.............................	Mmes	Fontenay.
LOUISE MILLER................................		Person.
LADY MYLFORT................................		Lacressonnière.
SOPHIE..		Racine.

ACTE PREMIER

PREMIER TABLEAU

Une chambre chez Miller.

—

SCÈNE PREMIÈRE

MILLER, MADAME MILLER.

MILLER.

Femme, écoute bien ceci... Je te le dis, et je te le répète, la chose devient sérieuse : on commence à jaser par la ville

de ma fille et du baron... Le bruit des visites du jeune homme dans ma maison arrivera jusqu'aux oreilles de son père, le président... et, crois-moi, il vaut mieux prier le jeune gentilhomme de cesser ses visites.

MADAME MILLER.

De quoi t'inquiètes-tu, et qu'as-tu à te reprocher? Tu n'as pas attiré le baron Ferdinand chez toi; il y est venu de lui-même.

MILLER.

Oui, pour prendre des leçons de musique, mais non pour faire la cour à ma fille... Ah! j'aurais dû, vois-tu, femme, quand je me suis aperçu que la chose prenait cette tournure, j'aurais dû m'en aller immédiatement tout raconter à Son Excellence monsieur son père... Le jeune baron en eût été quitte pour une réprimande; j'eusse envoyé Louise passer trois mois au couvent de Florsheim ou de Nonnenverth, et tout eût été dit, tandis que, maintenant, les choses en sont venues à ce point qu'il faut que l'orage éclate. Sur qui tombera le tonnerre? Ce ne sera point sur le château du premier ministre, ce sera sur la maison du pauvre musicien.

MADAME MILLER.

A quoi bon t'inquiéter de tous ces bavardages? que peut-il t'arriver? qui peut t'en vouloir?... Ton état est de donner des leçons de musique, n'est-ce pas?... Eh bien, tu prends des écoliers où tu en trouves; fallait-il refuser ta porte au fils du ministre, au baron Ferdinand, parce qu'il est riche, jeune et beau? C'eût été le comble de la stupidité.

MILLER.

C'eût été la suprême sagesse, au contraire; car, enfin, que résultera-t-il de tout ce méchant commerce?... Rien de bon... Il aime Louise, je ne dis pas le contraire... et cela se voit... ou plutôt, cela se devine dans chacune de ses paroles; mais le fils du noble président n'épousera pas la fille du pauvre musicien.

MADAME MILLER.

Qui te dit cela?

MILLER.

Sotte que tu es!

MADAME MILLER.

Et si je te disais, moi, qu'il a promis d'épouser notre fille!

MILLER.

Et à qui a-t-il promis cela?

MADAME MILLER.

A notre fille elle-même.

MILLER.

Mordieu ! la belle promesse, et comme nous allons dormir tranquilles sur cette assurance !... Le baron de Walter a promis à Louise d'épouser Louise... et, en attendant, qui sait ce qu'il a déjà demandé à compte sur ce mariage ! O femme, femme, prends garde ! ce sont les mères qui répondent à Dieu de la pureté de leurs filles... prends garde !... il la séduira sous tes yeux, c'est moi qui te le dis... Puis, un beau matin, tu trouveras ta fille en pleurs ; tu lui demanderas quelle cause fait couler ses larmes : elle te répondra, ce jour-là, que c'est la fuite de son amant... et, le lendemain, elle t'avouera que c'est la perte de son honneur.

MADAME MILLER.

Que Dieu nous garde d'un pareil malheur!

MILLER.

Oui ; mais gardons-nous-en d'abord nous-mêmes ; et, pour cela, il faut qu'à la première visite que fera ici le baron de Walter, je lui montre cette porte, en lui faisant comprendre que le menuisier l'a faite pour entrer dans cette maison quand on y entre avec de bonnes intentions, mais aussi pour en sortir quand on y est entré avec de mauvaises.

MADAME MILLER.

Fais attention, Miller ; car, avec cette résolution, non-seulement tu te fais un ennemi du fils du président, mais encore tu diminues nos pauvres ressources de moitié, en te privant de ton meilleur élève.

MILLER.

Je diminue nos ressources !... c'est-à-dire que tu as peur de renoncer à ton café et à ton tabac? Va-t'en au diable avec tes ressources, si ces ressources doivent s'augmenter au prix de l'honneur de ma fille ; j'aimerais mieux, vois-tu, aller de porte en porte avec mon violon, comme un mendiant... j'aimerais mieux donner des concerts où chacun payerait sa place en apportant un morceau de pain... j'aimerais mieux mettre en pièces ce vieil ami qui est là, et qui m'a si souvent consolé quand je pleurais... le briser en mille morceaux, entends-tu bien, que de me laisser un seul instant

tenter par l'or honteux qui perdrait l'âme de mon enfant... Femme, femme! ne dis jamais de pareilles choses, si tu ne veux pas que je croie m'être trompé en te regardant vingt ans comme une honnête créature.

MADAME MILLER.

Ah! si tu lisais les charmantes lettres que le baron écrit à notre fille, tu verrais bien que leur amour est pur comme le jour du bon Dieu.

MILLER.

Eh! oui, certes, je sais bien cela!... tous les amours commencent par être purs, puis ils finissent comme celui de la Marguerite de *Faust*, avec un orphelin de plus jeté sur cette terre... Bienheureux encore quand la honte ne tue pas la maternité, et quand la maternité ne tue pas l'enfant!

MADAME MILLER.

Voyons, ne t'emporte pas ainsi; à quoi bon jeter feu et flamme justement aujourd'hui plutôt qu'hier?

MILLER.

Veux-tu que je te dise pourquoi? C'est que je sais qu'aujourd'hui nous devons recevoir la visite du secrétaire de Son Excellence... de M. Wurm, à qui j'ai à peu près fiancé Louise l'an dernier; tu t'en souviens, ce me semble, quoique tu aies l'air de l'avoir oublié.

MADAME MILLER.

Et c'est là le tort que tu as eu... que de te presser ainsi, de promettre la main de ta fille à un domestique.

MILLER.

D'abord, M. Wurm n'est pas un domestique, c'est le secrétaire de M. le président... c'est même plus que son secrétaire, c'est presque son ami.

MADAME MILLER.

Ces amitiés des grands avec leurs inférieurs cachent toujours quelque secret terrible!... On a dit de singulières choses, voilà bientôt quinze ans, quand le comte de Walter a succédé à son prédécesseur.

MILLER.

Silence, femme! pas un mot là-dessus; il ne manquerait plus que de pareils propos pour nous achever... Voyons, brosse ma redingote... Le pasteur est un saint homme... Je vais lui tout dire, et lui demander conseil... Ah! voilà M. Wurm!...

Allons, tâche, au moins, de ne nous faire un ennemi de celui-là qu'au dernier moment.

SCÈNE II

Les Mêmes, WURM.

MILLER.

Bonjour, monsieur le secrétaire! on a enfin le plaisir de vous voir... Vous devenez en vérité si rare, que je me demande si vous ne croyez pas, bien à tort, avoir à vous plaindre de nous.

WURM.

Le plaisir est tout pour moi, monsieur Miller; mais, voulez-vous que je vous parle franc, si depuis longtemps je ne suis pas venu vous voir, c'est que j'ai craint qu'on ne fît pas grand compte de ma bourgeoise personne chez des gens habitués aux bonnes grâces d'un des premiers gentilshommes du pays.

MADAME MILLER.

Je vois ce que vous voulez dire, monsieur Wurm... Oui, M. le baron de Walter nous fait quelquefois l'honneur de nous visiter; mais ses visites ne nous ont pas rendus plus fiers que nous n'étions... et nous ne méprisons personne.

MILLER, contrarié.

Voyons, femme, une chaise à M. Wurm... Ne voulez-vous pas déposer votre canne et votre chapeau, monsieur?...

WURM.

Merci... (Il met sa canne et son chapeau près de lui.) Eh bien, comment va ma future?...

MADAME MILLER.

Votre future?...

MILLER.

Eh! sans doute!... Louise.

MADAME MILLER.

Louise va bien, monsieur, Dieu merci...

WURM.

N'est-elle point à la maison, et ne puis-je la voir un instant?

MADAME MILLER.

Dame, à moins que vous ne l'attendiez... Elle est à la

messe, et, ordinairement, elle y reste longtemps, je vous en préviens.

MILLER.

Femme!...

WURM.

Ce que vous me dites là me plaît, ma chère madame Miller; cela me prouve que je trouverai dans Louise une épouse pieuse, une bonne chrétienne.

MADAME MILLER.

Cependant, monsieur le secrétaire, il ne faudrait pas trop regarder... excusez-moi de parler ainsi, il ne faudrait pas trop, dis-je, regarder comme faites les choses qui sont encore à faire.

MILLER.

Femme, te tairas-tu?...

WURM.

Expliquez-vous, ma bonne madame Miller; car, en vérité, je ne vous comprends pas.

MADAME MILLER.

Que je m'explique, monsieur Wurm?... Oh! mon Dieu, c'est bien facile... Vous comprenez... ce qui est bon est bon; mais ce qui vaut mieux est mieux, et, par conséquent, doit être préféré.

WURM.

Oh! oh! qu'est-ce que cela veut dire?

MADAME MILLER.

Cela veut dire que le devoir d'une mère est d'aider au bonheur de son enfant au lieu de l'entraver... Or, comme je n'ai qu'une enfant, je désire qu'elle soit heureuse.

MILLER.

Ah! langue de vipère!

MADAME MILLER.

Et, puisque le bon Dieu veut faire de ma fille une dame...

MILLER.

Ah çà! veux-tu te taire?... ou faut-il que je te casse mon violon sur la tête?... Allons, à ta cuisine!... Ne faites pas attention à tout ce babillage, mon cher monsieur Wurm... A ta cuisine, je te dis!... c'est la place d'une femme de ménage... surtout quand il est dix heures du matin, et que l'on n'a pas encore déjeuné.

MADAME MILLER.

J'y vais... C'est égal, je lui ai toujours dit ce que j'avais à lui dire...

MILLER.

Eh bien ?

MADAME MILLER.

J'y vais, mon Dieu, j'y vais.

SCÈNE III

MILLER, WURM.

WURM.

Ah ! monsieur Miller, je ne croyais pas avoir mérité une pareille réception.

MILLER.

Mais, mon Dieu, monsieur, vous le voyez bien, moi, au contraire...

WURM.

Je vous avais cru, jusqu'à présent, homme de parole, et mes prétentions à la main de votre fille me paraissaient aussi bien agréées que si, au lieu de cette parole, j'avais eu votre signature; car enfin, je ne vaux pas un baron, c'est vrai, mais néammoins je ne suis pas un homme à dédaigner... J'ai un emploi honorable, et qui peut honorablement nourrir une famille; le président a de la bienveillance pour moi, et, si je veux me pousser plus haut, son appui ne me manquera point... Mes vues, à moi, étaient donc sérieuses, et je regrette que vous vous laissiez leurrer par les promesses d'un jeune étourdi.

MILLER.

Vous vous trompez, monsieur Wurm, je ne me laisse tromper par aucune promesse, et la preuve, c'est que les choses restent comme nous les avions arrêtées ; la parole que je vous ai engagée autrefois, je vous l'engage de nouveau ; la réponse que je vous fis l'an dernier, je vous la renouvelle aujourd'hui. Louise vous plaît, bien... Plaisez à Louise... et ce sera très-bien... Lui convenez-vous, c'est à merveille... elle n'a qu'à dire *oui*; et, si bas qu'elle dira ce *oui*... je vous réponds que je l'entendrai... Secoue-t-elle la tête, à la volonté de Dieu, monsieur Wurm... je ne contraindrai jamais ma Louise...

Vous acceptez le refus de ma fille, et vous buvez une bouteille de vin du Rhin avec le père. Vous comprenez, c'est elle qui doit vivre avec vous, ce n'est pas moi... Pourquoi pousserais-je dans ses bras, par pur entêtement, un homme... un homme qu'elle n'aimerait pas?... Pour donner prise sur moi au malin esprit, et pour l'entendre me dire à l'oreille, à chaque verre de vin que je boirais : « Tu es le misérable qui a causé le malheur de ta fille... » Non, monsieur Wurm, non, je ne ferai jamais cela...

WURM.

Cependant, monsieur Miller, le conseil d'un père est tout-puissant sur une fille, et, si vous vouliez bien !... car enfin vous me connaissez...

MILLER.

Et, de par tous les diables ! ce n'est point moi qui dois vous connaître ! C'est ma Louise ; ce qui me plaît à moi, vieux marronneur, n'est pas, je le crois bien, ce qui flattera l'humeur rêveuse d'une jeune fille... Oh ! demandez-moi si vous ferez convenablement votre partie dans un orchestre, et je vous dirai à un cheveu près ce que vous valez ; mais l'esprit d'une femme est bien autre chose à déchiffrer que la sonate la plus embrouillée... Non, non, tout ce que je puis vous promettre, monsieur le secrétaire, c'est de ne pas détourner ma fille de vous... Mais, pour l'influencer, dans une affaire aussi grave que le mariage, jamais, monsieur Wurm, jamais!

WURM, prenant sa canne et son chapeau.

Bien obligé, monsieur Miller.

MILLER.

Eh bien, vous vous en allez ?

WURM.

Qu'ai-je à faire encore ici, je vous le demande ?

MILLER.

Dame, c'est comme vous voudrez ! Adieu...

WURM.

Ah ! non pas adieu... au revoir !

SCÈNE IV

MILLER, seul.

Il s'éloigne en menaçant, je crois... Oh ! par ma foi, je com-

prends bien la répulsion que Louise manifeste pour ce vilain visage... En vérité, cet homme a quelque chose d'étrange et de repoussant; on dirait qu'il a été introduit par contrebande dans le monde du bon Dieu, avec ses yeux de fouine, ses cheveux roux, et son menton si allongé, qu'on croirait que la nature, irritée d'une pareille œuvre, l'a empoigné par là, et a jeté mon drôle dans quelque coin... Non, non, non, bien décidément, je ne forcerai point ma fille.

SCÈNE V

MILLER, LOUISE, entrant.

Elle dépose son livre de messe, et va à Miller.

LOUISE.

Bonjour, mon père.

MILLER.

D'ou viens-tu, mon enfant?

LOUISE.

De la messe, comme ma mère a dû vous le dire.

MILLER.

Ah! c'est vrai... Bien, ma Louise!... bien, je me réjouis de voir que tu tournes si ardemment ta pensée vers le Seigneur... Reste toujours ainsi, ma Louise, et le Seigneur te bénira.

LOUISE.

Dieu vous entende, mon père!... M. de Walter n'est point là?

MILLER.

J'espérais que mon enfant avait oublié ce nom à l'église.

LOUISE.

Je vous entends, mon père... Mais, si j'ai la faiblesse de l'aimer, je n'ai pas l'hypocrisie du moins de cacher les sentiments que j'ai pour lui... Hélas! mon père, longtemps je n'ai pensé qu'à Dieu; puis, au moment où je l'ai vu, j'ai pensé à Dieu... et à lui... Enfin, depuis quelque temps, je ne pense qu'à lui tout seul... C'est bien mal, mon père, je le sais, ou plutôt, dites-moi... lorsque nous oublions l'artiste en regardant son tableau, n'est-ce pas le plus grand éloge que nous puissons faire de l'artiste?... et, si dans ma joie je me détourne de Dieu pour admirer son chef-d'œuvre, ne doit-il pas se réjouir de cette adoration?

MILLER.

Ah! nous y voilà, mon Dieu!

LOUISE.

Où peut-il être, à présent?... Heureuses les jeunes filles nobles, heureuses les grandes dames qui peuvent le voir et l'entendre!... Moi, je n'ai pas ce bonheur... Je suis une pauvre fille oubliée, moi...

MILLER.

Louise!...

LOUISE.

Ah! pardon, pardon, mon père; je ne me plains pas de mon sort, je désire seulement penser librement à lui... Oh! je voudrais réunir tout ce qui me reste d'existence dans un seul souffle, et, de ce souffle doux et caressant, rafraîchir son visage... Cette fleur de jeunesse que Dieu m'a donnée, je voudrais que ce fût une violette, et qu'il marchât dessus... même sans la voir... Mourir sous son pied me suffirait.

MILLER.

Louise, je donnerais le petit nombre d'années qui me restent à vivre pour que tu n'eusses jamais vu le major.

LOUISE, à genoux.

Que dites-vous là!... Oh! ce n'est point votre pensée, mon bon père... Vous ne savez donc pas que Ferdinand est à moi; qu'il a été créé pour ma félicité terrestre, par le père de ceux qui s'aiment en ce monde, et qui doivent s'aimer dans l'autre?... Écoutez: quand je le vis pour la première fois, mon père, le sang me monta au visage, mon cœur bondit de joie, chaque pulsation de mes artères, chaque souffle de la brise, chaque bruit de la nature, murmura à mes oreilles: « C'est lui! » Et mon âme, reconnaissant à son tour celui qui m'avait manqué jusque-là pour compléter ma vie... mon âme murmura: « C'est lui! oh! c'est bien lui... » Alors, ce mot retentit joyeusement dans la nature entière; alors, le premier rayon se leva dans mon âme... Je sentis dans mon cœur éclore mille jeunes pensées pareilles aux fleurs qui s'épanouissent sur la terre quand le printemps revient... Je ne voyais plus le monde... et cependant il me semblait que jamais le monde n'avait été si beau... Je ne songeais plus à Dieu, et cependant il me semblait que jamais je ne l'avais tant aimé, que jamais il n'avait été plus grand!

MILLER.

Louise... Louise... pauvre chère enfant de mon cœur!... demande-moi mon sang, demande-moi ma vie... et tu les auras... mais ne me demande pas celui que tu aimes... hélas!... hélas!... Dieu m'est témoin que je ne puis pas te le donner.

(Il sort.)

SCÈNE VI

LOUISE, seule, et poursuivant la pensée dans laquelle elle est absorbée.

Aussi, je ne le demande qu'à Dieu, mon père, ou plutôt qu'à l'éternité; cette pauvre goutte de rosée, qu'on appelle le temps, s'évapore délicieusement dans ce rêve de bonheur qu'il me donne... Le rêve me suffit; je renonce à lui dans ce monde... Mais ce monde... on ne fait qu'y passer... Un jour, les barrières qui nous séparent tomberont devant la mystérieuse égalité du tombeau; un jour, chacun rejettera, le pauvre ses haillons, le riche sa fortune, le noble ses honneurs; alors, la différence des conditions disparaîtra, chacun n'apportera avec soi que ses douleurs, ses crimes ou ses vertus; moi, je n'apporterai que mon innocence et mon amour... Mon père m'a dit souvent que la parure et les titres pompeux seront de peu de valeur lorsque l'ange du jugement nous réveillera dans nos sépulcres pour nous conduire devant Dieu; les cœurs seuls, alors, auront du prix à ses regards; alors, je serai riche! alors, mes larmes seront comptées pour des trésors, et mes soupirs, pour des aïeux... alors, oh! alors, je serai une bien grande dame... et Ferdinand aura beau regarder autour de lui, il n'y aura pas une femme, fût-elle princesse, fût-elle reine, qu'il puisse préférer à la fille du pauvre musicien Miller.

SCÈNE VII

LOUISE, FERDINAND.

FERDINAND, paraissant sur le seuil.

Louise!... (Il s'approche.) Qu'a-t-elle donc?... Oh! mon Dieu, Louise, comme tu es pâle!

LOUISE.

Ah ! c'est toi... toi, mon Ferdinand ! Te voilà, je n'ai plus rien.

FERDINAND.

Pourquoi cette tristesse, mon Dieu?

LOUISE.

Moi, triste?... Oh! tu blasphèmes, Ferdinand; je pensais à toi, et je priais Dieu.

FERDINAND, montrant sa bague.

Louise, je lis dans ton âme comme dans l'eau pure de ce diamant; aucune ombre ne peut passer sur ton esprit qu'elle ne soit aussi visible pour moi que le nuage qui passe au ciel... Qu'as-tu donc? Parle, mon amour, et dis-moi quelle pensée t'afflige.

LOUISE.

Ferdinand, si tu savais quel effet ce langage produit sur le cœur de cette pauvre petite bourgeoise que tu appelles Louise!

FERDINAND.

Pourquoi cette humilité?... Louise, une petite bourgeoise?... Louise n'est pour moi ni une petite bourgeoise ni une grande dame; c'est la bien-aimée de mon cœur, c'est l'ange gardien de ma vie... Quand je suis près de ma Louise, toute mon intelligence s'absorbe dans son regard; quand je suis loin d'elle, dans mon rêve... Rougissez, Louise: chaque moment que vous donnez au chagrin, vous le volez à votre ami.

LOUISE.

Tu veux endormir mes craintes; Ferdinand, tu veux détourner mes yeux de ce gouffre où je tomberai, sans doute; mais je lis dans l'avenir... les projets de ton père... et mon néant... Ferdinand, un poignard est sur nos têtes, un abîme est sous nos pieds... Ferdinand, Ferdinand, on nous sépare...

FERDINAND.

On nous sépare!... D'où te vient ce pressentiment, Louise? On nous sépare, dis-tu? et qui donc peut rompre le lien céleste de deux cœurs, ou fausser l'harmonie de deux accords? Je suis gentilhomme, dis-tu? Mes titres sont-ils plus anciens que la loi de la nature qui veut que l'âme cherche dans ce monde l'âme qui doit la compléter? mes armoiries sont-elles plus puissantes que l'arrêt que Dieu lui-même écrivit dans

les yeux de Louise?... Tu appartiens à Ferdinand... et Ferdinand t'appartient.

LOUISE.

Oh! oui; mais ton père... ton père, Ferdinand?

FERDINAND.

Ne crains rien, Louise, sinon que Dieu mette un terme à ton amour... Tu parles d'obstacles, tu les crains... Eh bien, que les obstacles s'élèvent entre nous, je veux les prendre pour échelons, et par eux me rapprocher de toi... Sois tranquille, la violence ne fera qu'accroître mes sentiments, et les dangers que je courrai pour ma Louise ne feront que me rendre ma Louise plus belle et plus chére... Ainsi donc, chasse ces folles terreurs, mon amour; je veillerai sur toi, comme le dragon des *Mille et une Nuits* veille sur les trésors du calife... Aie confiance en moi; je me placerai entre toi et la destinée; je recevrai pour toi chaque blessure que la douleur voudra te faire; je recueillerai pour toi chaque goutte de joie qui tombera du ciel, et je te l'apporterai. Appuyée sur mon bras, tu traverseras joyeusement la vie, tu retourneras au ciel, plus belle que tu ne l'as quitté... et les anges, en te regardant, avoueront, avec admiration, que l'amour seul peut mettre la dernière main à la femme, c'est-à-dire à la plus belle œuvre du Seigneur.

LOUISE.

Rien de plus, Ferdinand!... tais-toi... Ne me promets pas tant de bonheur dans l'avenir, à moi qui ne saurais croire, déjà, que le bonheur présent puisse durer.

FERDINAND.

Eh bien?

LOUISE.

Eh bien, à partir de ce moment, le repos de ma vie est perdu, car tu m'as fait entrevoir dans ce monde un bonheur que je n'espérais que dans l'autre... Oh! Ferdinand!... Ferdinand!... je te dirai comme cette jeune fille de Vérone dont tu m'as fait lire l'histoire: « Bien-aimé, je serai à toi... ou à la tombe. »

UN LAQUAIS, paraissant sur la porte.

Son Excellence M. le comte de Walter, fait demander M. le major à l'instant même.

FERDINAND.

Ah! mon Dieu, que veut dire cela?

LOUISE.

C'est l'orage, Ferdinand... Je te l'avais bien dit, c'est l'orage...

FERDINAND.

Retournez, et dites que je vous suis... (Le Laquais sort.) Louise, Louise, ne crains rien.

LOUISE.

Qu'ai-je à craindre? ne suis-je pas sûre de mourir si l'on nous sépare?

FERDINAND.

Louise!...

LOUISE.

Va, Ferdinand!... tu ferais attendre ton père...

FERDINAND.

Au revoir, Louise!...

LOUISE.

Au revoir! (Ferdinand sort; Louise va lentement s'agenouiller au prie-Dieu.) Je crois en Dieu le Père tout-puissant, créateur du ciel et de la terre...

DEUXIÈME TABLEAU

Un salon chez le président de Walter.

SCÈNE PREMIÈRE

LE PRÉSIDENT DE WALTER, entrant avec WURM.

LE PRÉSIDENT.

Je saurai tout cela aujourd'hui même, car je viens de l'envoyer chercher.

WURM.

Alors, Votre Excellence jugera par elle-même de la vérité de mon récit.

LE PRÉSIDENT.

Oh! je ne le démens pas, votre récit; je n'élève de doute que sur ce que vous prétendez que cette fantaisie est un attachement sérieux...

WURM.

Votre Excellence me fait la grâce de m'en demander la preuve?

LE PRÉSIDENT.

Qu'il fasse la cour à cette petite fille, qu'il lui dise des fadeurs, qu'il jase sentiment avec elle... Ce sont là de ces choses que je trouve possibles et même pardonnables... Mais que cela aille plus loin!... Elle est donc jolie, cette créature?

WURM.

Jolie à figurer sans désavantage auprès des premières beautés de la cour.

LE PRÉSIDENT.

Et vous croyez qu'il est son amant?

WURM.

J'en répondrais... et même... qu'il lui a promis d'être son époux.

LE PRÉSIDENT.

Tant mieux!

WURM.

Comment cela?

LE PRÉSIDENT.

Oui, sans doute, je ne vois dans tout cela que des choses qui me doivent réjouir... Elle est belle, dites-vous?... C'est la preuve que mon fils a du goût... Il s'est fait aimer sur la foi de promesses sérieuses? Cela me prouve qu'il a assez d'esprit pour mentir au besoin... et qu'à son tour, il pourra devenir président... Alors, je bois ma bouteille de johannisberg à la glorification de ma postérité.

WURM.

Tout ce que je désire, c'est que Votre Excellence n'ait pas besoin de boire cette bouteille pour se distraire des ennuis que lui donnera son illustre fils.

LE PRÉSIDENT.

Wurm, souvenez-vous d'une chose, c'est que, lorsqu'une fois j'ai une conviction, je la garde obstinément... Vous voulez m'échauffer à l'endroit de vos propres intérêts, en me les présentant comme miens, et, moi, j'en veux faire une plaisanterie... Que vous ayez le secret désir de vous débarrasser d'un rival qui vous gêne, je le crois de grand cœur; que vous compreniez la difficulté d'enlever cette femme à mon fils, et que vous tâchiez de faire le père complice de cet enlèvement,

je le comprends encore; enfin, que, de cette charmante drôlerie vous fassiez une profonde scélératesse, cela me ravit... Mais, mon cher Wurm, vous comprenez que mon fils se respectera assez lui-même pour ne pas manquer au nom qu'il porte... Ainsi donc, puisque je suis tout consolé pour mon compte, consolez-vous pour le vôtre.

WURM.

Son Excellence attribuerait la démarche que j'ai faite aujourd'hui près d'elle à un sentiment personnel?...

LE PRÉSIDENT.

Eh! mon Dieu, oui, je crois que vous avez la sottise d'être jaloux, mon cher... Que diable vous importe, niais?... Mais assez sur ce sujet... Parlons d'une autre chose, qui, d'ailleurs, par un détour, nous ramènera au point où nous le quittons... Des raisons d'État ont, comme vous le savez, forcé Son Altesse à chercher une seconde femme parmi les princesses d'Allemagne... Celle dont le prince a fait choix est, à ce qu'il paraît, de mœurs très-sévères; le prince en résulte qu'il faut sauver les apparences... Lady Mylfort, cette maîtresse qu'il adore, et dont il ne peut se passer, sera congédiée, en apparence du moins... et, pour rendre la séparation plus complète encore, on la mariera... Vous savez, Wurm, l'influence que cette Anglaise exerce sur Son Altesse, et comment celui qui gouverne les passions du prince gouverne le prince lui-même; eh bien, on cherche un parti pour lady Mylfort; mais, tandis qu'on le cherche, je l'ai trouvé, moi... Pour que le prince reste dans les filets où, depuis dix ans, je l'ai pris, il faut que Ferdinand épouse lady Mylfort.

WURM.

Je ne crains qu'une chose, Excellence, c'est que le major ne se montre pour vous fils aussi obéissant que vous êtes père tendre... et, dans ce cas...

LE PRÉSIDENT.

Dans ce cas?...

WURM.

Dans ce cas, Son Excellence risque fort que sa traite ne lui revienne avec un protêt.

LE PRÉSIDENT.

Par bonheur, Wurm, vous le savez mieux que personne, vous qui m'avez si efficacement aidé à devenir président, je n'ai jamais été inquiet de l'exécution d'un projet quand je me

suis dit à moi-même : « Il faut que cela soit... » Or, voyez, Wurm, voici de quelle façon ceci, comme je vous le disais, me ramène au point où nous en étions tout à l'heure... J'annonce, ce matin, à mon fils ce mariage, et la figure qu'il me montre justifie ou anéantit mes soupçons.

WURM.

Monseigneur, je vous demande pardon, et j'ai bien peur que le stratagème, ainsi que vous l'avez conçu, ne vous mène pas à grand'chose; car le mécontentement qu'exprimera son visage pourra tout aussi bien venir de la femme que vous lui donnez que de celle que vous lui faites perdre... Complétez donc votre idée avec la mienne, si vous ne me jugez pas trop indigne d'être votre collaborateur dans l'œuvre diabolique que nous machinons.

LE PRÉSIDENT.

Parle.

WURM.

Quand notre pudique major aura refusé la maîtresse du prince, sous prétexte que c'est sa maîtresse, offrez-lui le parti le plus irréprochable de la contrée, et, s'il dit oui, révélez à la justice le secret de certaine poudre versée dans certain verre... par votre serviteur, et envoyez-le traîner au bagne le boulet pendant cinq ans.

LE PRÉSIDENT.

Diable !

WURM.

Êtes-vous décidé à suivre mon conseil?

LE PRÉSIDENT.

Oui; car il ne serait pas meilleur quand le démon lui-même l'aurait donné.

WURM.

Seulement, monseigneur, n'oubliez pas que le major est fils du président, et que, si le major pouvait deviner...

LE PRÉSIDENT.

Je t'épargnerai, Wurm, sois tranquille.

WURM.

Mais, en vous rendant le service de vous délivrer d'une bru peu agréable...

LE PRÉSIDENT.

Tu mérites que je t'assure une femme dont tu as envie...

Accordé, Wurm; la petite sera à toi avec une dot de quatre mille thalers.

WURM.

Et alors, monseigneur, je vous débarrasse de moi, et vais vivre honnêtement dans quelque petite ville de province; de sorte que vous n'avez plus près de vous personne qui sache...

LE PRÉSIDENT.

Mais, sur ce que je t'ai confié tout à l'heure des causes qui me font désirer le mariage de mon fils avec lady Milfort... silence, Wurm!

WURM.

Oh! monseigneur, soyez tranquille...

UN VALET DE CHAMBRE, entrant.

Son Excellence le maréchal de Kalb.

SCÈNE II

LE PRÉSIDENT, LE MARÉCHAL DE KALB.

LE MARÉCHAL.

Bonjour, cher président, bonjour!... Comment avez-vous reposé? comment avez-vous dormi?... Vous m'excusez, n'est-ce pas? si j'ai tant tardé aujourd'hui à vous offrir mes compliments; mais les affaires les plus graves et les plus pressantes: le menu du dîner à régler, l'arrangement des traîneaux pour la partie d'aujourd'hui, les invitations à faire parvenir à ceux à qui Son Altesse fait l'honneur... Et, par-dessus tout cela, vous comprenez, il fallait que je me trouvasse au lever de Son Altesse sérénissime pour lui annoncer le temps qu'il a fait.

LE PRÉSIDENT.

Oh! c'est vrai, maréchal, je sais que c'est une prérogative de votre charge, ou plutôt une faveur que vous vaut votre mérite... Le prince ne croit qu'au temps que vous lui annoncez.

LE MARÉCHAL.

Puis un coquin de tailleur qui m'a tenu trois minutes de plus que je ne comptais lui accorder.

LE PRÉSIDENT.

Et pourtant, toujours exact, toujours prêt, toujours à l'heure... Votre réputation est faite sur ce point.

LE MARÉCHAL.

Ma foi, j'ai bien manqué la perdre aujourd'hui. Imaginez-vous qu'il s'en est fallu de sept secondes que je n'arrivasse le deuxième au lever de Son Altesse.

LE PRÉSIDENT.

C'eût été une chose inouïe, maréchal!

LE MARÉCHAL.

Et qui entraînerait immanquablement ma perte... Voilà dix ans que le prince me voit entrer tous les jours à la même heure, par la même porte et avec le même sourire... Jugez de ce qui fût arrivé s'il en eût vu entrer un autre.

LE PRÉSIDENT.

Son sourire était dérangé pour tout le temps du lever... Mais, dites-moi, quel épouvantable événement a failli désorganiser les rouages de cette grande machine qu'on appelle l'étiquette?

LE MARÉCHAL.

En descendant de voiture, et au moment d'entrer au palais, imaginez-vous que voilà mes deux chevaux qui s'effarouchent, qui se cabrent, qui piaffent, et qui me lancent la boue du ruisseau sur mes culottes... Mettez-vous dans ma position, comte; je n'avais qu'un quart d'heure devant moi; du palais chez moi, c'est un voyage. Paraître crotté devant Son Altesse était impossible... Puis on pouvait reporter au prince pour quelle cause ridicule j'étais retourné... Une idée me vient, une idée sublime!... Je jette un cri, je feins un évanouissement... On me prend par la tête et par les pieds, on m'emporte dans ma voiture. A peine y suis-je, que je me redresse, et que je crie au cocher : « Ventre à terre!... » En deux minutes un quart, je suis chez moi; en six minutes trois quarts, je change de vêtements; en quatre autres minutes, je reviens, et je suis encore le premier dans l'antichambre. Que vous en semble, comte?

LE PRÉSIDENT.

Que c'est miraculeux, voilà tout ce que je puis dire... Mais, en ce cas, vous avez donc déjà parlé au duc?

LE MARÉCHAL.

Vingt minutes et demie.

LE PRÉSIDENT.

Ah! ah! et vous avez sans doute quelque importante nouvelle?...

LE MARÉCHAL, confidentiellement.

Son Altesse avait, ce matin, son habit castorine merde d'oie...

LE PRÉSIDENT.

En vérité?

LE MARÉCHAL.

Parole d'honneur!

LE PRÉSIDENT.

Eh bien, nouvelle pour nouvelle, cher maréchal... Lady Mylfort épouse, dans huit jours, le major de Walter.

LE MARÉCHAL.

Bah!... et vous me donnez la chose comme certaine?

LE PRÉSIDENT.

Je vous la donne comme faite, et vous me feriez plaisir si vous vouliez prendre, sans retard, la peine d'aller prévenir cette dame de la prochaine visite de mon fils.

(Wurm rentre.)

LE MARÉCHAL.

Et ce mariage est-il un secret?

LE PRÉSIDENT.

Oui; n'en parlez donc qu'à vos plus intimes.

LE MARÉCHAL.

Oh! vous pouvez y compter, je suis la discrétion même... Adieu, comte...

(Il sort.)

SCÈNE III

LE PRÉSIDENT, WURM.

LE PRÉSIDENT.

Maintenant, je puis être tranquille : dans trois quarts d'heure, toute la ville le saura. — Qu'avez-vous à me dire, Wurm?

WURM.

Que le major est là, attendant votre bon plaisir.

LE PRÉSIDENT.

Fais-le entrer.

SCÈNE IV

LE PRÉSIDENT, WURM, FERDINAND.

FERDINAND.

Vous avez commandé, mon père...

LE PRÉSIDENT.

Oui, mon fils; vous avez dit le mot... commandé... Malheureusement, il faut que j'en vienne là quand je veux avoir le plaisir de vous voir... Laissez-nous, Wurm...

(Wurm sort.)

SCÈNE V

LE PRÉSIDENT, FERDINAND.

LE PRÉSIDENT.

Ferdinand, depuis quelque temps déjà, je t'observe, et, je te le dirai avec peine, je ne vois plus en toi ce vif et franc jeune homme qui me charmait tant autrefois... Ton visage, si ouvert, si franc, si joyeux, est devenu triste... Tu t'éloignes de moi ; on ne te voit plus ni dans les cercles, ni dans les maisons où tu avais l'habitude d'aller... Prends garde, Ferdinand ! on pardonne à ton âge toutes les folies du monde plutôt qu'une seule manie... Voyons, quitte tout cela, mon fils, laisse-moi travailler, et ne pense à rien qu'à suivre en riant mes projets...

FERDINAND.

Mon père, vous êtes bon pour moi aujourd'hui, et je vous en suis reconnaissant.

LE PRÉSIDENT, riant.

Aujourd'hui, drôle?... Et encore cet aujourd'hui semble-t-il t'écorcher la bouche !... Ferdinand, parlons raison... Pour l'amour de qui, dis-moi, me suis-je frayé, sur le terrain glissant de la cour, cette route dangereuse jusqu'au cœur du prince?... Pour l'amour de qui ai-je rompu à tout jamais peut-être avec ma conscience et le ciel ?... (Ferdinand fait un mouvement.) Tu ne peux savoir ce que je veux dire ; mais je le sais, moi... Écoute, Ferdinand, je parle à mon fils ; que mon fils m'écoute donc... A qui ai-je fait une place en écartant

mon prédécesseur?... Dis-moi, Ferdinand, voyons, pour qui ai-je fait tout cela?

FERDINAND.

Oh ! pas pour moi, monsieur, je l'espère; pas pour moi... J'aimerais mieux n'être jamais né que d'avoir servi de prétexte à cette action... que j'ignore... et qui, vous le dites vous-même, vous a peut-être à tout jamais brouillé avec votre conscience et avec le ciel.

LE PRÉSIDENT.

Ah! ah ! je savais bien qu'à l'Université tu avais appris... j'avais payé pour cela... la logique, la rhétorique et la philosophie; mais j'ignorais que tu eusses appris la morale... Enfant ingrat! est-ce ainsi que tu me récompenses de mes nuits sans sommeil, de mes jours sans repos?... Eh ! mon Dieu, que t'importe ce que j'ai fait ou ce que je n'ai point fait?... pourquoi t'inquiètes-tu d'où te vient le bonheur?... Tu le reçois de seconde main, cela doit te suffire... et le crime, s'il y a eu crime, ne fait point partie de l'héritage.

FERDINAND.

Ne me dites point de ces choses-là, mon père; car, au lieu de me persuader, elles me révoltent. Oh ! croyez-le bien, je renonce à un héritage que vous me transmettez avec de telles restrictions.

LE PRÉSIDENT.

En vérité, Ferdinand, quoique j'aie fait à la cour une longue étude de la patience, tu me mets hors de moi avec de pareilles sottises... Mais il faut donc te forcer à reconnaître ton bonheur?... Le but auquel dix autres tendaient et n'ont pu arriver malgré leurs efforts, tu t'y es trouvé porté dans ton sommeil, pendant que tu dors ou que tu joues... Enseigne à douze ans, capitaine à dix-huit, major à vingt, et je viens encore d'obtenir du prince que tu quitteras l'uniforme pour entrer dans les affaires... au ministère ou dans la diplomatie... Son Altesse a même parlé, je crois, de conseil intime, d'ambassade, de protection particulière. Un splendide avenir s'ouvre devant toi... un chemin sablé de faveurs te mène près du trône... au trône même... si toutefois, aux yeux du philosophe, le pouvoir lui-même vaut les apparences du pouvoir... Eh! mon Dieu! de quel sang es-tu donc né, et quelle sorte de liqueur coule dans tes veines, si une pareille perspective ne te rend pas à moitié fou de bonheur?

FERDINAND.

Mon père, mes espérances de bonheur, à moi, ne sont point les vôtres; le bonheur des gens de cour, je ne fais allusion à personne, ne se consolide guère que par l'intrigue, et se manifeste presque toujours par la ruine... L'envie, la crainte et la malédiction, voilà les tristes miroirs où se reflète la grandeur de l'homme puissant... Les larmes, les gémissements et le désespoir, voilà le cortége avec lequel il arrive tout chancelant aux pieds de Dieu... Quant à moi, mon idéal de félicité se renferme avec satisfaction dans ma conscience, et tous mes vœux sont enfermés dans mon cœur, comme dans un tabernacle, d'où ils ne doivent sortir que pour aller plaider la cause de l'humanité aux pieds du Seigneur.

LE PRÉSIDENT.

En vérité, c'est parler comme un sage. Et dans quel livre avez-vous étudié cette belle leçon? Je ne le connais pas; mais peut-être aussi est-il défendu par la censure de la cour... N'importe, je ne veux pas laisser perdre ces belles dispositions d'apostolat, et, dès aujourd'hui, je te donne quelqu'un à convertir.

FERDINAND.

Je ne sais ce que vous voulez dire, mon père; daignez vous expliquer, je vous prie.

LE PRÉSIDENT.

Oh! ce ne sera pas long... Je te marie!...

FERDINAND.

Mon père!...

LE PRÉSIDENT.

Pas d'exclamation, c'est chose arrêtée, et sur laquelle il n'y a point à revenir; j'ai envoyé ce matin à lady Mylfort ta carte en ton nom... Tu voudras bien te présenter chez elle sans retard, et la traiter comme ta fiancée.

FERDINAND.

Chez lady Mylfort, mon père?

LE PRÉSIDENT.

Oui, chez lady Mylfort; on dirait que tu ne la connais pas.

FERDINAND.

Oh! si fait, mon père, je la connais, moi, et tout le monde!... N'est-elle pas pour tout ce duché comme un monument de honte?... Mais, en vérité, je suis fou de prendre sérieusement

une plaisanterie... Voudriez-vous être le père du lâche fils qui épouserait la maîtresse d'un prince?

LE PRÉSIDENT.

Bien plus, sans mes cinquante ans, je l'épouserais moi-même; voudrais-tu être le fils d'un si lâche père?

FERDINAND.

Non, aussi vrai qu'il y a un Dieu au ciel.

LE PRÉSIDENT.

Voilà, sur ma parole, une insolence rare, et que je ne pardonne qu'à cause de sa rareté.

FERDINAND.

Oh! mon père, je vous en supplie, ne me laissez pas plus longtemps dans un pareil doute.

LE PRÉSIDENT.

Eh bien, alors, passe du doute à la certitude; j'ai résolu que tu épouserais lady Mylfort, et tu l'épouseras.

FERDINAND.

Mais, en verité, si je commettais une pareille action, dites-moi, mon père, de quel front oserais-je paraître devant le plus misérable ouvrier, qui, s'il ne possède ni or, ni argent, ni bijoux, possède au moins sa femme tout entière? De quel front oserais-je me montrer devant le monde, devant le prince et devant cette lâche courtisane elle-même, qui, sans laver la honte imprimée sur son front, aurait souillé mon honneur?

LE PRÉSIDENT.

Mais, je vous le demande, d'où sort-il, et où diable va-t-il prendre tout cela?

FERDINAND.

Oh! au nom du ciel et de la terre, mon père, je vous en conjure!... l'abjection où vous voulez réduire votre fils ne saurait vous rendre aussi heureux qu'elle le rendra malheureux... Mon père, pour votre ambition, demandez-moi ma vie, et je vous donne ma vie si elle peut vous faire monter un degré de plus de l'échelle de la fortune; ma vie, je la tiens de vous, et je n'hésiterai pas un instant à vous la sacrifier... Mais, quant à mon honneur, je le tiens de mes aïeux, qui le tenaient de leurs ancêtres; je le tiens de trois cents ans de gloire et de loyauté; je le défendrai donc contre le monde entier, et même contre vous, mon père!

LE PRÉSIDENT, changeant complétement de manières, et frappant avec satisfaction sur l'épaule de son fils.

Bravo, mon cher Ferdinand! à présent, je vois que tu es non-seulement un cœur loyal, mais encore un esprit ferme, un homme, enfin, digne de la plus noble femme du duché... Cette après-midi, tu seras fiancé avec la comtesse d'Ostheim.

FERDINAND.

Ah! mon Dieu! mon Dieu! cette heure était donc prédestinée à m'écraser?...

LE PRÉSIDENT.

Qu'en dis-tu, Ferdinand? Ton honneur n'a plus rien à objecter, je l'espère?

FERDINAND.

Oh! non, certes, mon père... Frédérique d'Ostheim est une chaste jeune fille, un de ces rares miroirs où le Seigneur peut refléter son divin visage, car aucun souffle humain ne l'a terni; non, certes!... et Frédérique d'Ostheim, je le dis hautement, peut faire la gloire de l'homme le plus exigeant sur le point d'honneur.

LE PRÉSIDENT.

Eh bien, Ferdinand, j'attends l'expression de ta reconnaissance...

FERDINAND, lui prenant la main.

Mon père, votre bonté m'est un poignant reproche pour tout ce que je vous ai dit tout à l'heure... Mon père, recevez mes remercîments les plus sincères pour vos tendres intentions à mon égard... Mon père, je le dis à la face du ciel, votre choix est irréprochable; mais je ne puis... Mon père, plaignez moi, je ne puis aimer la comtesse...

LE PRÉSIDENT.

Ah! je te tiens donc maintenant, mon jeune maître! et, si rusé renard que tu sois, tu t'es laissé prendre au piége... Ainsi, ce n'était pas ce prétendu honneur exalté si haut qui t'empêchait d'épouser lady Mylfort, ce n'était point la mariée qui te répugnait : c'était le mariage.

FERDINAND.

Oh! mon Dieu! que veut dire cela?

LE PRÉSIDENT.

Cela veut dire, monsieur, que vous êtes annoncé chez milady, que le prince a ma parole, que la ville et la cour sont déjà instruits de ce mariage... Cela veut dire que, si je ne vois

pas, je devine la cause de vos refus, et que, d'ailleurs, pour ne plus conserver aucun doute sur cette cause, je n'ai qu'à écouter certains bruits qui m'arrivent de si bas, qu'ils ne sont pas montés jusqu'à mon oreille... Mais prenez garde, mon fils ! je puis me baisser, et alors...

FERDINAND.

Mon père !...

LE PRÉSIDENT.

Alors, si je viens à toucher du doigt l'obstacle infime qui se place entre moi et mon but, je le briserai. Mais assez là-dessus. La parade commence : aussitôt le mot d'ordre donné, vous irez chez milady... Prenez garde !... je l'ordonne, je le veux...

(Il sort.)

FERDINAND.

Ah ! est-ce bien la voix de mon père que j'ai entendue ?... Il veut... Eh ! oui, j'irai chez elle, et je lui mettrai devant les yeux un miroir ! et, quand tu t'y seras vue, lady Mylfort, si tu désires encore ma main, si tu veux encore devenir ma femme... Oh ! en face de la noblesse, en face des troupes, en face du peuple, viens armée de tout l'orgueil de ton Angleterre... et je te repousserai, moi, au nom du chaste honneur de notre belle Allemagne !...

(Il sort.)

ACTE DEUXIÈME

TROISIÈME TABLEAU

Le boudoir de lady Mylfort.

SCÈNE PREMIÈRE

LADY MYLFORT, au piano; SOPHIE, à la fenêtre.

Lady Mylfort laisse aller ses doigts sur les touches; elle est en négligé du matin.

SOPHIE, quittant la fenêtre.

Madame, les officiers se séparent; la parade est finie.

LADY MYLFORT.

Et lui?

SOPHIE.

Il n'est pas venu.

LADY MYLFORT.

Il n'est pas venu! (Elle se lève.) En vérité, Sophie, je ne sais pas ce que j'ai aujourd'hui, et j'éprouve des impatiences étranges. — Il n'est pas venu?...

SOPHIE.

Non, madame.

LADY MYLFORT.

Et tu ne l'as pas même vu passer sur la place d'Armes?

SOPHIE.

Non.

LADY MYLFORT.

C'était pourtant son devoir d'être à cette parade, puisqu'il est major des gardes. Il est vrai qu'il sait que mes fenêtres donnent sur la place. N'importe! il eût pu venir, quitte à ne point regarder de mon côté. Je l'eusse vu, moi, du moins. (Elle soupire.) En vérité, j'ai le cœur oppressé, comme si c'était un grand malheur que d'être un jour sans voir M. de Walter!

SOPHIE.

Madame, la journée n'est pas écoulée encore; à peine est-il midi.

LADY MYLFORT.

Il n'est pas midi?... Mon Dieu! que les heures sont longues! — Sophie!...

SOPHIE.

Madame!...

LADY MYLFORT.

Appelle le piqueur, ordonne-lui de seller pour moi le cheval le plus fougueux de l'écurie! Il faut que je sorte, que je respire le grand air, que je voie la campagne, le ciel, de grands horizons!... J'étouffe dans cette chambre!

SOPHIE.

Si vous vous sentez souffrante, madame, réunissez du monde ici; permettez au duc de tenir table ouverte chez vous; faites placer devant votre sofa la table de jeu. Oh! si j'étais lady Mylfort, si j'étais certaine comme vous l'êtes, madame, qu'un signe de moi suffît pour cela, je voudrais voir le duc

et toute la cour à mes ordres, au moindre caprice qui me passerait par la tête.

LADY MYLFORT, se jetant sur un sofa.

Épargne-moi, je t'en prie! Bien loin de désirer le voir, bien loin d'essayer de rapprocher de moi ses courtisans... écoute, Sophie, je te donne un diamant par chaque heure où tu pourras me débarrasser de lui et d'eux. Oh! dois-je emplir mes appartements de tout ce misérable monde qu'on appelle une cour? Oh! les pitoyables créatures, mon Dieu! Et que tu connais peu ces hommes, au cœur lâche et complaisant, qui s'épouvantent dès qu'une parole bouillante m'échappe, dès qu'une idée généreuse me vient, et qui ouvrent une bouche et des yeux effrayés comme s'ils voyaient passer un fantôme!... marionnettes, dont je manie le fil aussi facilement que celui de mon filet!... Que veux-tu que je devienne, moi, la femme de la fantaisie et de l'indépendance, au milieu de tous ces automates dont les âmes marchent avec la même régularité que leurs montres? Puis-je éprouver quelque intérêt à leur adresser une question, quand je sais d'avance la réponse qu'ils vont me faire; ou la curiosité d'échanger des paroles avec eux, quand je sais qu'ils n'auront pas le courage d'être d'une autre opinion que la mienne? Oh! fi d'eux! Le beau plaisir que de monter un cheval qui ne ronge pas son frein!

SOPHIE.

Oh! des portraits que vous venez de tracer, madame, vous excepterez cependant Son Altesse, c'est-à-dire l'homme le plus beau, le plus passionné, le plus spirituel de tous ses États.

LADY MYLFORT.

Oui, parce que ses États sont à lui! En vérité, je te le dis, Sophie, il n'y a que ce pouvoir souverain qu'il tient de sa naissance qui puisse me donner une excuse, non pas à mes propres yeux, mais aux yeux du monde! Tu dis que je fais envie, pauvre fille!... Dis, au contraire, que je dois faire pitié.

SOPHIE.

Oh!

LADY MYLFORT.

Oui; car, de tous ceux qui s'abreuvent du sein d'une majesté, la favorite est la plus à plaindre; la favorite est la plus mal partagée, car elle seule au fond du cœur du prince découvre les misères de l'homme. Il est vrai qu'il peut, avec ce ta-

lisman de la puissance que lui a légué son père, faire surgir de terre, comme un palais magique, chaque caprice de son esprit. Il est vrai qu'il peut réunir sur sa table les fruits les plus savoureux des deux Indes; il est vrai qu'il peut changer un désert aride en un jardin enchanté... Mais peut-il ordonner à son cœur de battre avec noblesse et avec ardeur contre un cœur noble et ardent? Peut-il faire naître dans son cerveau une de ces pensées sublimes, comme Dieu en a laissé tomber à pleines mains sur le front de nos divins poëtes? Non, non, il ne peut rien de tout cela! c'est-à-dire rien de ce que j'ambitionne, rien de ce que j'envie, rien de ce qui fait la gloire de la maîtresse! Oh! si, au lieu d'être enchaînée à ce prince ignoré, perdu dans l'ombre de sa propre grandeur, j'eusse aimé quelqu'un de ces hommes à qui Dieu a mis au front, au lieu d'une couronne d'or, une couronne de lauriers, l'avenir le plus lointain aurait su qu'une autre Béatrix, ou une nouvelle Laure avait existé!

SOPHIE.

Combien y a-t-il donc de temps que je vous sers, milady?

LADY MYLFORT.

C'est parce que tu n'apprends à me connaître que d'aujourd'hui que tu me fais cette question, n'est-ce pas? Eh bien, apprends donc une chose : c'est que je n'ai jamais compris mon cœur dans un honteux marché. De sorte que, quoique ma personne soit souillée, mon cœur, demeuré libre et fier, est peut-être encore digne d'un honnête homme. Oui, oui, Sophie, l'air empoisonné de la cour a glissé sur le cœur, comme le souffle glisse sur un miroir. Et, crois-moi, j'eusse depuis longtemps déjà abandonné ce pauvre prince, si j'avais pu obtenir de mon ambition qu'elle cédât la place à une rivale.

SOPHIE.

Oh! madame, madame! je n'aurais pas cru que la bouche d'une femme pût jamais laisser échapper de pareilles vérités!

LADY MYLFORT.

Et pourquoi cela, chère Sophie? Est-ce qu'on ne voit pas, à la manière dont nous tenons le sceptre, nous autres femmes, que nous ne sommes que des enfants habitués à tenir des hochets? N'as-tu pas deviné que toutes ces fantaisies capricieuses, que cette soif incessante de plaisirs, n'étaient rien

autre chose que des moyens d'étouffer dans mon cœur le seul désir que je n'avoue jamais, parce qu'il le remplit sans cesse?

SOPHIE.

Milady!

LADY MYLFORT.

O Sophie, Sophie! quel jour que celui où il me dira que les larmes qui tremblent à mes paupières sont plus brillantes que les diamants qui étincellent dans mes cheveux! Oh! le jour où il me dira cela, je jetterai aux pieds du prince son cœur et sa principauté, et je fuirai, avec Walter, jusqu'au fond des déserts les plus reculés, jusqu'aux dernières limites de ce monde!

SOPHIE.

Que dites-vous là, madame!

LADY MYLFORT.

Des choses qui font pâlir d'effroi, n'est-ce pas?... Eh bien, puisque j'ai commencé la confidence, il faut que je l'achève; puisque ma bouche n'a pu se taire, il faut que je ferme à jamais la tienne par une confiance sans réserve. Écoute donc encore, écoute tout.

SOPHIE.

Par grâce, madame, pas un mot de plus!

LADY MYLFORT.

Ce mariage avec le major, ce mariage que l'on croit une intrigue de cour; cette combinaison que l'on attribue au cerveau inventif du président, eh bien, Sophie, c'est l'ouvrage de mon amour!

SOPHIE.

Oh! j'en avais le pressentiment!

LADY MYLFORT.

Ils se sont laissé tromper tous, Sophie! Le faible prince, le rusé courtisan, le sot maréchal, chacun d'eux en particulier, et tous ensemble jureraient que c'est le moyen le plus infaillible de me conserver au duc, et d'ajouter un nouveau lien à tous ceux qui nous enchaînent. Oh! trompeurs trompés! fins diplomates, fins courtisans, joués par une femme! vous m'amenez celui que je cherche, vous poussez dans mes bras celui que mes bras attendent tout ouverts! vous m'ordonnez de faire semblant d'aimer celui que j'aime à lui donner mon sang! Bien, bien! qu'il consente seulement à devenir mon époux, et alors, à tout jamais, adieu à cette infâme puissance que je

maudirais éternellement si ce n'était elle qui me rapproche de lui !...

SOPHIE.

Silence, silence, madame, au nom du ciel ! on vient !...

SCÈNE II

LES MÊMES, UN VIEUX SERVITEUR DU PRINCE, portant un écrin.

LE VALET.

Son Altesse sérénissime présente ses hommages à milady, et lui envoie ces diamants, qui arrivent à l'instant même de Venise.

LADY MYLFORT, ouvrant l'écrin.

Oh !

LE VALET.

Ils sont beaux, n'est-ce pas?...

LADY MYLFORT.

Combien le duc a-t-il payé ces diamants?

LE VALET.

Payé?... Ils ne lui coûtent pas un denier, mylady.

LADY MYLFORT.

Comment ! Es-tu fou ? Pourquoi me regardes-tu donc ainsi?... Ces diamants, d'une valeur inestimable, ne lui coûtent rien, dis-tu?...

LE VALET.

Hier, sept mille enfants du pays sont partis pour l'Amérique. Ce sont ceux-là qui ont payé ces diamants, et non pas le prince.

LADY MYLFORT.

Oh !... (Elle jette les diamants sur la table et se promène vivement, puis s'arrête devant le Valet de chambre.) Qu'as-tu, mon ami? Je crois que tu pleures.

LE VALET.

J'avais deux fils, madame, parmi ceux qui sont partis.

LADY MYLFORT.

Mais aucun d'eux n'a été forcé?

LE VALET.

Oh ! non, non, milady! Tous etaient de bonne volonté. Quelques étourdis sortirent bien des rangs, et demandèrent au

colonel combien le prince vendait le sang des hommes; mais alors...

LADY MYLFORT.

Alors?

LE VALET.

Alors, il y eut un changement de marche. On dirigea les régiments vers la place d'Armes, et, là, on fusilla ceux qui avaient fait cette indiscrète question. Nous entendîmes la fusillade; nous vîmes le sang jaillir de leurs blessures; ils tombèrent mourants ou morts, et toute l'armée s'écria: « Vive notre bon prince!... Partons pour l'Amérique!... »

LADY MYLFORT.

Oh! Dieu! Dieu tout-puissant!... Et je n'ai rien remarqué, rien entendu, rien appris!

LE VALET.

O noble dame! pourquoi étiez-vous précisément à la chasse avec notre seigneur lorsqu'on donna le signal du départ? Vous n'eussiez cependant pas dû négliger ce glorieux spectacle! Il y avait là des orphelins qui suivaient un père vivant encore. Il y avait là des mères désolées qui présentaient leurs enfants aux baïonnettes des soldats. Il y avait là des fiancés que l'on séparait de leurs fiancées à coups de sabre... C'étaient des cris, des sanglots, des imprécations!...

LADY MYLFORT.

O mon Dieu! mon Dieu!

LE VALET.

Mais, pendant tout cela, des roulements de tambour, sans doute pour empêcher celui qui est là-haut d'entendre ce qui se faisait en bas.

LADY MYLFORT.

Oh! loin de moi ces pierreries! Le feu dont elles brillent est plus dévorant pour mon cœur que ne le serait celui de l'enfer! Oh! calme-toi, calme-toi, pauvre vieillard!... Tu les reverras, tes fils, ils reviendront!

(Elle va à la cheminée.)

LE VALET.

Le ciel le sait! En attendant, à la porte de la ville, ces malheureux se retournèrent en criant: « Dieu soit avec vous, femmes et enfants! vive notre souverain!... Au jour du jugement dernier, il sera parlé de tout ceci!... »

LADY MYLFORT.

Oh! affreux!... affreux!... Moi à qui l'on osait dire que j'avais séché toutes les larmes du pays! — Va, mon ami! (Le Valet veut sortir, elle lui met sa bourse dans la main.) Va, et prends cette bourse, puisque tu es le premier qui m'ait dit la vérité.

LE VALET, rejetant la bourse sur la table.

Mettez-la avec le reste!

(Il sort.)

LADY MYLFORT.

Sophie, Sophie! cours après lui! demande-lui son nom!... Oh! j'en jure Dieu! ses fils lui seront rendus!... (Sophie sort.) Suis-je assez humiliée! suis-je assez punie!

SOPHIE, rentrant.

Il n'a pas voulu me répondre, madame.

LADY MYLFORT.

C'est bien! Tu t'informeras!... Écoute : le bruit n'a-t-il pas couru dernièrement que le feu avait dévoré une ville des frontières, et réduit à la mendicité plus de quatre cents familles?

SOPHIE.

Pourquoi pensez-vous à cela, madame?

LADY MYLFORT.

Était-ce vrai? Je te le demande!

SOPHIE.

Hélas! oui. Et la plupart de ces malheureux sont entrés chez leurs créanciers comme domestiques, ou creusent les mines d'argent du prince.

LADY MYLFORT.

Sophie, tu porteras cette parure chez mon bijoutier. Qu'il en fasse de l'argent le plus vite possible; et que cet argent soit distribué aux quatre cents familles incendiées!

SOPHIE.

Milady, songez-vous à quoi vous vous exposez?...

LADY MYLFORT.

Tout! oh! tout, plutôt que de porter dans mes cheveux la malédiction de tout un peuple!

SOPHIE.

Mais des pierreries comme celles-là, madame! Vous en avez de moins précieuses!

LADY MYLFORT.

Sophie, Sophie! les pleurs de joie qu'elles feront couler auront plus de prix aux yeux du Seigneur que toutes les perles et tous les diamants du monde!

SCÈNE III

LES MÊMES, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

Monsieur le major de Walter!

LADY MYLFORT.

Oh! mon Dieu!

SOPHIE.

Vous pâlissez!...

LADY MYLFORT.

Oh! c'est la première fois que j'éprouve un pareil frissonnement. Dites que je suis indisposée... Non, non, ne dites pas cela! Moi qui l'appelais avec toutes les voix de mon cœur!... Il vient, et, quand il est là, j'hésite, je tremble. Dites-moi : c'est bien le major de Walter, le fils du président, n'est-ce pas?...

LE DOMESTIQUE.

Oui, madame.

LADY MYLFORT.

Quel visage a-t-il?... semble-t-il joyeux ou triste?... Oh! en vérité, Sophie, je suis affreuse...

LE DOMESTIQUE.

Dirai-je à M. le major que madame ne peut le recevoir?...

LADY MYLFORT.

Non, au contraire, qu'il soit le bienvenu. (Le Valet sort.) Oh! que lui dire? de quel air le recevoir? Je ne trouverai pas une parole à lui répondre! Tu me quittes, Sophie? Reste. Mais non, tu as raison; il vaut mieux... Oh! je n'oserai jamais!... Reste, Sophie, reste!

SOPHIE.

Chut, madame! il est déjà là!

SCÈNE IV

LES MÊMES, FERDINAND.

FERDINAND.

Je vous interromps, madame...

LADY MYLFORT.

Oh! en rien d'important, monsieur; vous le voyez, j'étais là à ma toilette.

FERDINAND.

Madame, je viens sur l'ordre de mon père.

LADY MYLFORT.

Je suis obligée à votre père, monsieur le major.

FERDINAND.

Je viens pour vous dire que nous nous marions, à ce qu'il paraît.

LADY MYLFORT.

Et c'est l'ordre seul de votre père qui vous amène, monsieur?...

FERDINAND.

L'ordre seul de mon père, madame.

LADY MYLFORT.

Ainsi, votre cœur n'est pour rien dans la démarche que vous faites en ce moment?

FERDINAND.

Madame, les ministres et les entremetteurs n'ont point l'habitude de s'informer de ces choses-là...

LADY MYLFORT.

Et personnellement, vous, vous n'avez rien à ajouter, monsieur le major?

FERDINAND.

Oh! si fait, madame, beaucoup, au contraire!

LADY MYLFORT, faisant signe à Sophie de sortir.

Oserai-je vous inviter à vous asseoir sur ce sofa?...

FERDINAND, saluant, mais restant debout.

Beaucoup de choses peuvent se dire en peu de mots. Je serai bref, milady.

LADY MYLFORT, avec dignité.

Faites à votre guise, monsieur, j'attends.

FERDINAND.

Milady, je suis homme d'honneur.

LADY MYLFORT.

Personne n'en doute, monsieur.

FERDINAND.

Gentilhomme.

LADY MYLFORT.

Il n'y en a pas de meilleur dans tout le duché.

FERDINAND.

Et, de plus, officier.

LADY MYLFORT.

Vous n'indiquez là que des avantages qui vous sont communs avec d'autres; pourquoi n'en faites-vous point valoir qui vous soient personnels?...

FERDINAND.

A quoi bon ici, madame?

LADY MYLFORT.

Monsieur, que dois-je penser de cet étrange préambule?...

FERDINAND.

Que l'honneur est un obstacle insurmontable, madame, aux choses qui ne sont pas honorables.

LADY MYLFORT.

Monsieur le major! que signifie ce langage, je vous prie?...

FERDINAND.

Ce langage est celui que vous parlent à la fois mon cœur, mon blason et mon épée. Je regretterais d'avoir besoin de vous l'expliquer.

LADY MYLFORT.

Cette épée, c'est le prince qui vous l'a donnée.

FERDINAND.

C'est-à-dire l'État, par les mains du prince. Mon blason, je l'ai reçu de mes ancêtres. Quant à mon cœur, il me vient de plus haut, car il me vient de Dieu. Eh bien, je rendrai mon cœur à Dieu, mon blason à mes descendants, mon épée à la patrie, purs comme je les ai reçus!

LADY MYLFORT.

Cependant, monsieur, si le duc...

FERDINAND.

Le duc est bien puissant, madame!... Cependant, mes actions sont une monnaie que je défie de frapper au coin de sa volonté, lorsque cette volonté ne sera pas la mienne! Lui-

même n'est pas au-dessus des lois de l'honneur; il peût jeter aux épaules de la honte un manteau d'hermine, voilà tout; mais l'honneur, resté nu, n'en brillera que mieux.

LADY MYLFORT.

Oh! monsieur le major, je n'ai point mérité cela!

FERDINAND, lui prenant la main.

Pardonnez-moi, madame; j'ai été trop loin peut-être... Mais nous sommes seuls ici, nous nous expliquons sans témoins, et la circonstance qui nous réunit, pour une seule fois, et qui jamais ne se rencontrera plus... m'autorise... je dirai plus, me force, à mettre au jour, devant vous, mes sentiments les plus secrets... Écoutez-moi donc, milady!

LADY MYLFORT.

Je vous écoute, monsieur...

FERDINAND.

En vérité, je ne puis comprendre qu'une femme douée, comme vous l'êtes, de tant de qualités, qu'un homme eût appréciées et payées de son amour, ait pu s'abandonner aux désirs d'un prince qui ne sait admirer en elle que sa beauté; et que, dans cette position étrange, cette femme n'ait pas honte d'offrir sa main à un gentilhomme!

LADY MYLFORT.

C'est la première fois, Walter, qu'on ose me tenir un pareil langage; et vous êtes le seul homme qui, me l'ayant tenu, puisse obtenir de moi une réponse. Que vous refusiez ma main, je vous en estime davantage; que vous brisiez mon cœur, je vous le pardonne... Mais que vous me mettiez aussi bas dans votre esprit que vous le dites... je n'en crois rien! Celui qui offense de cette façon une femme, quand il sait qu'à cette femme il n'est besoin que d'une nuit pour le perdre, celui-là est insensé... ou suppose à cette femme une âme bien généreuse. Vous me rendez responsable de la ruine du pays!... Que le Dieu tout-puissant qui mettra un jour face à face le prince, vous et moi, vous pardonne un pareil appel à la vengeance céleste! Maintenant, vous me demandez d'où je viens, et qui je suis; eh bien, je vais vous le dire.

(Elle se lève.)

FERDINAND.

A mon tour, je vous écoute, madame!

LADY MYLFORT.

Oui, oui, écoutez-moi ; car vous allez entendre ce que vous seul aurez entendu, et ce qu'aucun autre n'entendra jamais. Walter, je ne suis point l'aventurière inconnue que vous voyez en moi, et que vous avez cru écraser sous cette simple question : « Qui êtes-vous? d'où êtes-vous? » Qui je suis? Je vais vous le dire. D'où je viens? Vous le saurez, Walter. Je suis de cette malheureuse race qui se sacrifia pour Marie l'Écossaise, Walter ; je suis du sang princier des Norfolk !... Je n'en suis tombée que plus bas, étant venue de plus haut. Aussi vous dis-je cela, non pour m'excuser, mais pour vous répondre : « Voilà qui je suis; voilà d'où je viens. » (Elle se lève.) Mon père, premier chambellan du roi d'Angleterre, fut accusé d'entretenir des relations criminelles avec la France, condamné à mort par arrêt du parlement, et décapité... Attendez : l'arrêt portait que tous nos biens seraient confisqués au profit de la couronne... Ils le furent. L'arrêt portait que nous serions bannies! Seulement, ma mère, plus heureuse que moi, mourut le jour même où elle quitta l'Angleterre ; et moi, deux fois orpheline en huit jours, moi, pauvre jeune fille de quatorze ans, je gagnai l'Allemagne avec ma gouvernante, n'ayant sauvé, de ce naufrage où avait sombré notre immense fortune, qu'une cassette contenant quelques bijoux précieux, et cette croix de famille, que ma mère passa à mon cou en me donnant sa dernière bénédiction.

FERDINAND.

Oh ! milady !...

LADY MYLFORT.

Attendez, attendez encore !... Malade, sans nom, sans appui, sans fortune; étrangère au pays comme aux hommes, j'arrivai à Hambourg. Hélas ! au temps de ma haute fortune, je n'avais rien appris qu'un peu de français, de musique et de dessin. En effet, qu'avait besoin de savoir autre chose celle qu'on servait dans de la vaisselle d'or, celle qui dormait sous des couvertures de brocart, celle qui n'avait qu'à faire un signe pour voir accourir des valets empressés à satisfaire ses moindres fantaisies? Six ans se passèrent dans les larmes. Alors, ma destinée amena votre duc à Hambourg. Deux jours auparavant, ma gouvernante était morte. La veille, j'avais vendu mon dernier bijou... Le matin même de son arrivée, je me promenais au bord de l'Elbe, je regardais le fleuve, je suivais

de l'œil son cours rapide, et je me demandais laquelle était la plus profonde, de ma douleur ou de son eau !... Le duc me vit en ce moment !... Par malheur, il me restait encore de quoi vivre un jour... Je remis ma mort au lendemain... et je rentrai chez moi sans m'apercevoir que j'étais suivie... Le soir, le duc était à mes pieds, ayant appris tout ce que je viens de vous dire, et me jurant qu'il m'aimerait ! Que voulez-vous, Walter ! à sa voix pleine de séduction et de promesses, tous les souvenirs dorés de mon enfance se réveillèrent. J'allais mourir... A vingt ans, on ne meurt pas sans regrets... Je me rattachai à la vie ! Mon pauvre cœur isolé brûlait de trouver un autre cœur... Je m'abandonnai au sien, et je cédai à l'espérance, croyant céder à l'amour... Et maintenant que vous savez tout, Walter, accusez-moi, jugez-moi, condamnez-moi !...

FERDINAND.

Oh ! milady ! milady ! qu'ai-je entendu ! Oh ! c'est moi qui suis le coupable ! c'est moi qui suis devant mon juge ! c'est moi qui attends mon pardon ! Mais, je le sens bien, vous ne me pardonnerez jamais.

LADY MYLFORT.

Et cependant l'illusion ne fut pas longue ! Le sang des Norfolk se révoltait en moi !... Il me criait que je ne pouvais me faire pardonner mon abaissement qu'à force de bienfaits répandus ! Alors, je voulus être la femme que vous me reprochez de ne pas être, Walter : l'ange gardien de ce pauvre peuple, dont les grands, les courtisans et les favorites faisaient, à l'envi, leur victime... J'appelai alors à mon aide tout ce que la nature avait mis en moi de ressources : esprit, beauté, coquetterie. Les grands reconnurent mon influence, les courtisans s'inclinèrent devant moi, les favorites disparurent pour me faire place. Alors, Walter, alors, pour la première fois, ta patrie sentit qu'une main humaine avait pris les guides de sa destinée, et, respirant avec plus de liberté, s'abandonna avec plus de confiance. Hélas ! pourquoi faut-il que mon malheur me force à produire mes vertus mystérieuses et cachées devant le seul homme dont j'eusse désiré être connue, sans avoir besoin de me faire connaître !... Walter, ce n'est pas ma faute si je n'ai point tout appris. Ne semble-t-il pas aux hommes que Dieu lui-même, cette suprême justice, cette suprême bonté, ne semble-t-il point, quelquefois, que Dieu

ignore ce qui se passe sur la terre? Walter, j'ai ouvert les cachots; Walter, j'ai abrégé l'affreuse perpétuité des galères; Walter, j'ai déchiré des arrêts de mort au moment où la victime mettait le pied sur la première marche de l'échafaud. Dans des plaies que je ne pouvais guérir, j'ai versé le baume de l'espérance. J'ai, en m'imposant cet éternel sourire que les princes veulent voir aux lèvres de tous ceux qui les entourent, souvent couché dans la poussière les puissants qui croyaient leur puissance éternelle. J'ai parfois, enfin, avec une larme tremblante à la paupière de la courtisane, sauvé le cœur déjà perdu de l'innocence. Oh ! Walter, Walter, que ce rôle était doux pour moi ! avec quelle fierté mon cœur, dans de pareils moments, repoussait les reproches de ma naissance princière ! Et, maintenant, maintenant, vient l'homme que mon destin lassé devait me garder comme compensation à toutes mes douleurs, l'homme que j'attirais à moi dans les désirs ardents de mes rêves, l'homme que je croyais une chimère de mon cœur, et qui cependant était une vivante réalité !... Et voilà que cet homme, mon seul bonheur, ma seule espérance, ma seule joie, voilà que cet homme me repousse, me méprise, me maudit ! Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! que réservez-vous donc là-haut à la pauvre créature à qui vous faites subir ici-bas de si cruelles épreuves ?...

FERDINAND.

Oh ! c'en est trop, c'en est trop, milady ! Vous deviez vous justifier d'une accusation, et vous faites de moi un coupable !... A votre tour, épargnez-moi, je vous supplie !

LADY MYLFORT.

Non, non, tu es venu chercher une explication, il faut que tu l'obtiennes tout entière ! tu es venu arracher le voile de la courtisane; la courtisane t'a montré l'héroïne d'abord ; il faut que, maintenant, elle te montre la femme ! Walter, Walter, écoute ce qui me reste à te dire ! Si, du fond de l'abîme où elle est tombée, poussée par cette destinée fatale, par cette nécessité aux bras de fer, contre lesquelles viennent se briser les âmes les mieux trempées ; si, du fond de cet abîme, une malheureuse, attirée par une puissance irrésistible, s'élançait vers toi avec un cœur plein d'amour, Walter, et que tu prononçasses encore ce cri terrible d'honneur ! Walter, si cette malheureuse, accablée par le sentiment de sa honte, mais héroïquement relevée par le cri de la vertu, se jetait, non pas

dans tes bras, mais à tes pieds ! si elle pouvait être sauvee par toi, rendue au ciel par toi ! ou, si, repoussée par toi, elle devait, pour fuir ton image, et obéissant au terrible conseil de la folie, se rejeter plus avant qu'elle n'a fait encore dans les profondeurs du vice ! Walter, ne tendrais-tu pas la main à cette femme ? Walter, prendrais-tu sur toi la responsabilité de son désespoir ?...

FERDINAND.

Oh ! non, non ! par le Dieu tout-puissant, je ne saurais supporter cela ! Milady, milady ! relevez-vous ! il faut que je vous fasse un aveu.

LADY MYLFORT.

Pas à présent, pas à présent. Par tout ce qu'il y a de plus sacré à cette heure terrible, où mon cœur saigne de mille coups de poignard ! pas à présent ; car, si cet aveu ne devait pas achever de me tuer, tu l'eusses déjà fait. Oh ! non, je n'ose pas ; je ne veux pas t'entendre !

FERDINAND.

Et cependant, madame, il le faut ! ce que je vais vous dire adoucira ma faute ; ce que vous allez apprendre sera l'excuse du passé. Je me suis mépris sur vous, milady ; je m'attendais à vous trouver digne de mon mépris ; je le désirais même. Je suis venu ici, résolu à vous offenser, décidé à mériter votre haine. Heureux tous deux, madame, si ce plan de guerre eût réussi ! J'aime, madame, j'aime non pas une brillante duchesse, mais une modeste fille de la bourgeoisie . Louise, la fille du musicien Miller !... Oh ! madame, je sais où je me précipite ; mais, si la prudence ordonne à la passion de se taire, l'honneur parle plus haut que la prudence !... Madame, je suis le coupable, le seul coupable ! Élevée loin de moi, cette jeune fille n'eût jamais songé à moi. Je l'ai découverte dans son obscurité, j'ai été la chercher dans sa retraite ; le premier, j'ai troublé la paix dorée de son innocence ; j'ai bercé son cœur d'espérances chimériques ; j'ai livré son âme, pure et calme jusque-là, aux passions tumultueuses qu'elle n'eût jamais connues sans moi. Vous me rappellerez ma condition, ma naissance, les principes inflexibles de mon père ; à tout cela, milady, je répondrai un seul mot : « J'aime ! » C'est un duel entre le préjugé et l'amour. Nous verrons lequel des deux restera sur la place !... Eh bien, eh bien, n'avez-vous rien à me répondre, milady ?...

LADY MYLFORT.

Rien, monsieur, rien; si ce n'est que vous entraînez dans l'abîme, vous, moi... et une troisième personne...

FERDINAND.

Et une troisième personne!...

LADY MYLFORT.

Nous ne pouvons être heureux l'un par l'autre; il faut que nous soyons malheureux ensemble. Depuis ce matin, tout le monde sait que vous devez être mon époux : votre père lui-même l'a annoncé à tout le monde.

FERDINAND.

Oh! madame, madame! pouvez-vous forcer la main sans le cœur? voulez-vous enlever à une pauvre enfant celui qui est pour elle tout l'univers, séparer un homme d'une jeune fille qui est le monde entier pour cet homme? le pouvez-vous, milady, vous qui, tout à l'heure, étiez cette admirable, cette noble femme, plus grande par sa faute qu'aucune autre ne l'a jamais été par sa vertu?

LADY MYLFORT.

Et moi, je vous dis, monsieur le major, que je suis à cette heure l'objet de toutes les conversations de la résidence; je vous dis que tous les yeux sont fixés sur vous et sur moi; je vous dis que mon amour méprisé, repoussé, foulé aux pieds, pardonnerait peut-être, mais que mon orgueil se révolte, et ne peut supporter un pareil outrage... Hier, il était temps encore; ce matin, il est trop tard!... Vous étiez venu chercher la guerre ici, monsieur; eh bien, la guerre! la guerre!

FERDINAND.

Oh! j'aime mieux cela! j'aime mieux cela! et j'aurai plus de force contre vos menaces que contre vos larmes! Merci, madame, merci!

(Il sort.)

QUATRIÈME TABLEAU

Chez Miller.

—

SCÈNE PREMIÈRE

MADAME MILLER, puis LOUISE.

MILLER, entrant vivement.

Je te l'avais prédit, femme !...

MADAME MILLER.

Eh quoi donc, mon Dieu ! quoi ?...

MILLER, jetant sa veste.

Mon habit de cérémonie, lestement ! Voyons, il faut que je le devance ! Une chemise blanche, à manchettes ! Oh ! j'avais bien vu d'abord où tout cela mènerait !

MADAME MILLER.

Mais, au nom de Dieu ! que se passe-t-il ?...

LOUISE, entrant.

Oui, que se passe-t-il, mon père ? Dites...

MILLER.

Ce qui se passe ?... (Il se regarde dans le miroir.) Et ma barbe qui est longue d'un doigt !... Il se passe, femme, que Dieu ne sera pas juste, ou que tout retombera sur toi !

MADAME MILLER.

Sur moi ! toujours sur moi !...

LOUISE.

Ma mère ! ma mère ! du courage ! Mon père souffre beaucoup, puisqu'il dit de ces choses-là...

MADAME MILLER.

Sur moi !...

MILLER.

Oui, sur toi ! je le répète... Car, hier, je te l'ai dit : c'est ta rage que de parler du jeune baron. Tu en as parlé avec Wurm, et Wurm en a parlé avec le père !

LOUISE.

Mon Dieu !

MADAME MILLER.

Comment peux-tu savoir cela? Dis...

MILLER.

Comment je le sais? Là, sous la porte de la maison, il y a un drôle qui guette, un drôle qui vient de chez le ministre, et qui demande le musicien.

MADAME MILLER.

Je suis morte!

MILLER.

Ah! l'on a bien raison de dire : « Quand le diable a pondu un œuf dans un ménage, il en sort une jolie fille!... » Eh bien, maintenant, femme, vois-tu clairement ce dont il s'agit?

MADAME MILLER.

Mais d'où sais-tu qu'il est question de Louise? Wurm m'avait promis de te recommander au duc. Peut-être l'a-t-il fait; peut-être t'envoie-t-il chercher pour te donner une place à son théâtre.

MILLER.

Que la peste t'étouffe! A son théâtre, il y songe bien! Dieu du ciel! que va-t-il arriver?

LOUISE.

Mon père! ma mère!... Oh! pourquoi donc tremblé-je ainsi tout à coup?...

MILLER.

Mais que ce gratte-papier, que ce buveur d'encre se représente jamais à ma porte!... que je l'atteigne... soit en ce monde, soit en l'autre!... et, si je ne lui pile pas le corps avec l'âme... la chair avec les os!... qu'il n'y ait pas de miséricorde pour le vieux Miller au jour du jugement dernier!...

MADAME MILLER.

Oui, jure et fais du bruit!... Tu sais bien qu'au lieu de chasser le diable d'une maison, les malédictions l'y attirent. Comment sortir de là, mon Dieu? quel parti prendre? que faire?... Mais parle donc, père Miller!... parle donc!

MILLER.

Que faire?... Le sais-je plus que toi, ce qu'il y a à faire? Oh! tu savais tout cela avant moi; tu aurais pu me faire un signe. Louise eût écouté nos conseils!... il en était temps encore... Mais non : au lieu d'éteindre cette flamme d'enfer, tu as encore été jeter du bois dessus, et maintenant... maintenant...

moi, je prends ma fille sous mon bras et je passe la frontière avec elle.

SCÈNE II

LES MÊMES, FERDINAND.

FERDINAND, se précipitant dans la chambre.

Mon père est-il venu ici?

LOUISE.

Ah!...

MADAME MILLER.

Le président? C'en est fait de nous!

MILLER.

Dieu soit loué! voici la fête qui commence.

FERDINAND, prenant Louise dans ses bras.

Oh! ne crains rien, Louise! tu es à moi, bien à moi!... et ni l'enfer ni le ciel ne nous sépareront?...

LOUISE.

Ferdinand, nous sommes perdus! tu as fait une question terrible : tu as demandé si ton père était venu ici!

FERDINAND.

Rien, rien!... je n'ai rien dit! Ne crains rien, c'est passé! je te suis rendu. Ah! laisse-moi reprendre haleine sur ton cœur... Oh! ce fut une heure terrible, Louise! Dieu te garde d'une heure pareille!...

LOUISE.

Oh! Ferdinand, tu me fais mourir!

FERDINAND.

Comprends-tu, Louise... une heure pendant laquelle une autre figure a passé entre mon cœur et toi... où mon amour a pâli devant ma conscience... où Louise a cessé d'être tout pour Ferdinand!

LOUISE.

Que dis-tu?... que dis-tu?...

FERDINAND.

Oh! regarde, regarde, lady Mylfort!... et dis-moi s'il est possible que j'égorge cet ange, que je mette l'enfer dans cette âme céleste!... Non, je veux la conduire devant le trône de Dieu comme mon épouse en ce monde et dans l'autre! et Dieu jugera entre le père et le fils. Oh! relève-toi, bien-aimée! Bien-

aimée, reprends courage!... car je reviens victorieux du plus redoutable combat que j'aie jamais livré!

LOUISE.

Ne me cache rien, Ferdinand! Ferdinand, prononce, s'il le faut, l'effroyable sentence! Tu as nommé ton père, tu as nommé lady Mylfort!... On a parlé du mariage prochain de cette femme avec un des premiers gentilshommes de la cour! Cet homme, à qui on veut la faire épouser, comment se nomme-t-il?

FERDINAND.

Il se nomme Ferdinand de Walter.

LOUISE, avec calme.

Eh bien, qu'ai-je donc?... et pourquoi ai-je ressenti dans mon cœur une douleur comme si mon cœur se brisait? Le vieillard qui est là me l'avait dit souvent, et je ne voulais pas le croire... (Se détournant de Walter et se jetant dans les bras de Miller.) Oh! père!... père, voici ta fille qui te revient... Pardonne-lui!... pardonne-lui!... Hélas!... ce n'est pas sa faute si le rêve était si beau... et si maintenant le réveil est si terrible!...

MILLER.

Louise, Louise! ma fille, ma pauvre enfant!... Oh! malédiction sur celui qui l'a séduite! malédiction sur celle qui a aidé à la séduire!

MADAME MILLER, tombant aux genoux de Louise.

Est-ce que je mérite cette malédiction, ma fille?... Oh! que Dieu vous pardonne, monsieur; mais c'est vous qui tuez mon enfant!

FERDINAND.

Mais quand je vous dis qu'elle est ma fiancée; quand je vous dis qu'elle est ma femme; quand je vous dis, que, prince, père, maîtresse, tout se brisera devant ma volonté... Et, si vous en doutez, eh bien, à l'instant même, je vais tout dire au duc, et la lutte commencera.

LOUISE.

Reste, reste, Walter! Où vas-tu?... Mon père, ma mère! il nous abandonne à cette heure terrible!... Walter!...

MADAME MILLER.

Le président va venir ici, monsieur de Walter. Il va venir, vous l'avez dit. Il maltraitera notre enfant, il nous maltraitera. Au nom du ciel, restez pour nous défendre! Ne nous

abandonnez pas, monsieur de Walter, ne nous abandonnez pas !

MILLER.

Et pourquoi resterait-il? A-t-il quelque chose à attendre d'elle? ne lui a-t-elle pas donné tout ce qu'elle avait? ne faut-il pas, maintenant, qu'elle lui donne sa vie?...

FERDINAND.

C'est bien ! je reste!... Oui, la puissance du président est grande; mais ma volonté peut dépasser sa puissance ! Oui, l'autorité d'un père est sacrée ; mais, lorsqu'il se sert de son autorité pour commander un crime, on peut s'y soustraire ! Louise, viens ici; Louise, ta main dans la mienne !... (Louise laisse tomber sa main sans rien dire.) Écoute bien mon serment : aussi vrai que Dieu, sur la miséricorde duquel je compte, ne m'abandonnera pas à mon dernier soupir, — l'instant qui séparera ces deux mains brisera en même temps le lien que la vie met entre l'homme et la création !

LOUISE.

J'ai peur ! j'ai peur !...

FERDINAND.

Louise ! Louise, reviens à toi ! Veux-tu que je te dise une chose que je n'ai dite à personne, une chose qui devrait rester entre Dieu, mon père et moi ?... Louise, je sais un secret terrible... un secret qui, si je le disais tout haut, plierait à mes genoux cet homme que je ne veux pas appeler mon père !... Louise, par le Dieu vivant ! tu m'appartiens ! et ce n'est plus chez le duc que je cours, c'est chez M. de Walter !

SCÈNE III

LES MÊMES, LE PRÉSIDENT.

LE PRÉSIDENT.

Et qu'allez-vous y faire, chez M. de Walter?

FERDINAND.

Vous ici, monsieur ?...

LE PRÉSIDENT.

Où vous allez, ne puis-je venir ?

FERDINAND.

Monsieur !...

LE PRÉSIDENT.

Assez!... (A Miller.) Vous êtes le père?...

MILLER.

Miller, le musicien, oui, monsieur.

LE PRÉSIDENT.

Et vous, la mère?

MADAME MILLER.

Hélas! oui, monsieur le président; la mère de cette pauvre enfant.

FERDINAND.

Monsieur Miller, emmenez votre fille, elle va se trouver mal.

LE PRÉSIDENT.

Oh! soin inutile! Si elle se trouve mal, je me charge de la faire revenir, moi. (A Louise.) Depuis combien de temps connaissez-vous mon fils?

LOUISE.

Depuis le mois de novembre, M. de Walter nous fait l'honneur de venir ici.

FERDINAND.

Depuis le mois de novembre, je l'aime.

LE PRÉSIDENT.

Vous a-t-il fait quelque promesse?

FERDINAND.

Il y a un instant encore, celle de mourir si elle n'était pas à moi!

LE PRÉSIDENT.

C'est bien; votre tour viendra. (A Louise.) J'attends une réponse.

LOUISE.

Il a promis de m'aimer...

FERDINAND.

Et il tiendra son serment, sois tranquille, Louise!

LE PRÉSIDENT.

Taisez-vous, monsieur!... Et avez-vous accepté cette promesse?

LOUISE.

Je lui en ai fait une semblable.

FERDINAND.

L'alliance est conclue, vous le voyez.

LE PRÉSIDENT.

Ciel et terre! vous tairez-vous! (A Louise.) Et il vous a toujours payé comptant?

FERDINAND.

Mon père!

LOUISE.

Je ne comprends pas bien, monsieur.

LE PRÉSIDENT.

Vous ne comprenez pas bien? Nous jouons les ingénuités, à ce qu'il paraît. Je vais être plus clair: chaque métier mérite son salaire; et je présume que ce n'est pas pour rien que vous attirez ici les fils de famille.

FERDINAND.

Enfer! Qu'avez-vous dit là?...

LOUISE, avec dignité.

Dès ce moment, M. de Walter vous êtes libre.

FERDINAND.

Mon père, la vertu commande le respect partout où elle se trouve!... Mon père, vous oubliez cette maxime que je ferai écrire en lettres d'or au-dessus de cette porte!

LE PRÉSIDENT.

A merveille! Ainsi, à votre avis, monsieur, le père doit respecter la maîtresse de son fils?...

LOUISE.

O Seigneur! Seigneur!...

FERDINAND, tirant son épée.

Mon père, vous m'avez donné la vie!... (Remettant son épée au fourreau.) Nous sommes quittes!... Prenez garde, maintenant!... car la dette de mon devoir filial est anéantie!

MILLER.

Monsieur le président, ne prenez pas en mauvaise part ce que je vais vous dire; mais celui qui insulte la fille donne un soufflet au père.

MADAME MILLER.

Secourez-nous, Seigneur Dieu!

LE PRÉSIDENT.

C'est bien! dans un instant, vous aurez votre tour, monsieur l'entremetteur.

MILLER.

Avec votre permission, monsieur le président, je m'appelle Miller, je suis musicien : je ne me mêle pas d'affaires de ga-

lanterie, et ne compte pas m'en mêler tant que les gens de la cour en auront le privilége.

MADAME MILLER.

Au nom du ciel, tais-toi! Tu tues ta femme et ton enfant.

FERDINAND.

Mon père, vous jouez ici un rôle pour lequel vous auriez dû au moins vous priver de spectateurs.

MILLER.

Monsieur le président, vous administrez le pays, et moi, j'administre ma famille : vous êtes maître dans votre palais, et moi, je le suis dans ma pauvre maison. Si, dans votre palais, quelqu'un vous insulte, vous le faites mettre à la porte... et, sauf le respect que je vous dois...

LE PRÉSIDENT.

Hum! qu'est-ce que cela?

MILLER.

Eh bien, moi, j'en fais autant dans ma maison.

LE PRÉSIDENT.

Ah! drôle! voilà un avertissement qui te coûtera cher! Qu'on aille chercher les gens de justice!

MADAME MILLER.

Oh! mon Dieu! monsieur le président... grâce pour lui!... grâce pour nous!

LE PRÉSIDENT.

Le père dans une maison de correction! la mère au pilori avec la fille!

LOUISE.

Ah!...

(Elle tombe évanouie.)

FERDINAND.

Mère, prends soin de ta fille! (Il s'avance vers le Président avec le plus grand calme.) Mon père, si vous avez quelque affection, non pas pour moi, mais pour vous-même, mon père, pas de violence!... Il y a une région de mon cœur où n'a jamais retenti le nom de père... Ne me refoulez point jusque-là!

LE PRÉSIDENT.

Malheureux! tais-toi, et ne m'irrite pas davantage!... (Les Gens de justice entrent.) Entrez, vous autres!

MADAME MILLER.

Les gens de justice!

LOUISE, poussant un dernier cri.

Ah!

(Elle tombe complétement évanouie.)

FERDINAND.

Louise!... au secours!... sauvez-la... mon Dieu! sauvez-la...

LE PRÉSIDENT.

Main-forte au nom du duc, messieurs!

LE CHEF DES GENS DE JUSTICE.

Qu'ordonnez-vous, Excellence?...

LE PRÉSIDENT.

Emparez-vous de cette fille!...

MADAME MILLER, à genoux.

Pitié! Excellence, pitié!

MILLER, relevant sa femme.

Agenouille-toi devant Dieu, femme, et non point devant ceux-là qui ne sont pas même des hommes! Laissez ces femmes, monsieur le président, elles ne vous ont rien fait. Je suis le seul coupable, et suis prêt à suivre ces messieurs en prison.

LE PRÉSIDENT, montrant Louise.

Faut-il que je répète une seconde fois ce que j'ai dit?...

(Les Gens de justice s'avancent vers Louise.)

FERDINAND, passant entre eux et elle.

Que pas un ne fasse un pas, s'il n'a d'avance vendu son âme à Satan! (Au Président.) Monsieur, par égard pour vous-même, par respect pour votre nom...

LE PRÉSIDENT, aux Gens de justice.

Si vous tenez à votre pain, lâches!...

FERDINAND.

Par la mort! j'ai dit: « Arrière!... » Monsieur, une dernière fois, je vous en supplie, je vous en conjure!... ayez pitié de vous-même! Ne me poussez pas aux dernières extrémités!...

LE PRÉSIDENT.

Ah! misérables! vous hésitez!...

(Les Agents s'avancent.)

FERDINAND, tirant son épée.

Que Dieu me pardonne!...

(Les Agents reculent.)

LE PRÉSIDENT.

Eh bien, voyons donc si cette épée se tournera contre moi-même !

FERDINAND.

Mon père, vous portez un audacieux défi à la bonté de Dieu !

LE PRÉSIDENT.

Emmenez-la...

FERDINAND.

Mon père, vous avez toute-puissance de faire une chose infâme !... Si la fille du musicien va en prison, le fils du président ira avec elle !...

LE PRÉSIDENT.

A merveille !... et le spectacle n'en sera que plus curieux... Faites !...

FERDINAND.

Mon père, je jette sur cette jeune fille mon épée d'officier ! Persistez-vous encore ?

LE PRÉSIDENT.

Faites !

FERDINAND, appuyant son épée au cœur de Louise.

Mon père, avant que vous fassiez un pareil outrage à ma femme, je lui percerai le cœur avec ce fer.

LE PRÉSIDENT.

Tu es libre, si le fer est bien trempé. — Faites !

FERDINAND.

Dieu tout-puissant, tu es témoin qu'il n'est pas un moyen humain que je n'aie tenté ! Il faut donc que j'aie recours à quelque moyen infernal ! Vous l'emmenez au pilori ? C'est bien décidé ?... Rien ne peut vous faire changer de résolution ?... Eh bien !... eh bien ! sur la même place où vous allez la conduire, mon père, je raconterai une histoire... Je dirai... je dirai... tout haut... comment on devient président !... Je vous attends sur la place du Marché, mon père !

LE PRÉSIDENT.

Lâchez cette femme à l'instant même. Et suivez-moi, Ferdinand, Ferdinand !...

(Il sort. Miller et madame Miller vont à Louise, toujours évanouie.)

ACTE TROISIÈME

CINQUIÈME TABLEAU

Chez le Président.

—

SCÈNE PREMIÈRE

LE PRÉSIDENT, puis WURM.

LE PRÉSIDENT.

Wurm, Wurm!... venez ici...

WURM.

Eh bien, monseigneur ?

LE PRÉSIDENT.

Le coup a manqué !

WURM.

Comment cela ?

LE PRÉSIDENT.

Par une fatalité !

WURM.

Auriez-vous reculé devant l'exécution ?

LE PRÉSIDENT.

Oui...

WURM.

Vous, Excellence ?...

LE PRÉSIDENT.

Oui, moi...

WURM.

Ce n'est pas votre habitude cependant, monseigneur.

LE PRÉSIDENT.

Aussi, je me reproche cette faiblesse... Je n'aurais pas dû me laisser intimider par sa menace... Il n'eût point osé...

WURM.

Qui vous a menacé?... le major?

LE PRÉSIDENT.

Écoute, Wurm: te rappelles-tu cette nuit terrible?

WURM.

Quelle nuit?

LE PRÉSIDENT.

Cette nuit du 26 octobre...

WURM.

Sauf votre bon plaisir, monseigneur, je n'appellerai jamais terrible la nuit de laquelle date notre fortune.

LE PRÉSIDENT.

Te rappelles-tu tous les détails de cette nuit?

WURM.

Ma foi, non, monseigneur.

LE PRÉSIDENT.

Tu mens!... on n'oublie pas ces choses-là!...

WURM.

Eh bien, supposons que je ne les ai point oubliées... Que voulez-vous dire, monseigneur?

LE PRÉSIDENT.

Tu sais qu'à onze heures du soir, le duc, le prédécesseur de celui-ci fit appeler mon prédécesseur, à moi.

WURM.

Parfaitement: pour lui communiquer une dépêche du Mecklenbourg.

LE PRÉSIDENT.

Tu sais qu'il se rendit à cette invitation...

WURM.

Et que nous profitâmes de son absence pour entrer dans son cabinet.

LE PRÉSIDENT.

C'était le même que celui-ci... Toute chose est encore à la même place que cette nuit-là; la même pendule marque l'heure, la même table sert pour écrire... et, Dieu me pardonne!... la même lampe qui, baissée à moitié, éclairait ce cabinet lorsque nous y entrâmes, l'éclaire encore aujourd'hui.

WURM, souriant.

Il n'y a que le verre d'eau qui ne soit plus à la même place.

LE PRÉSIDENT.

C'est toi qui t'approchas de ce verre d'eau préparé pour le travail de nuit; c'est toi qui y versas la poudre que tu t'étais procurée.

WURM.

N'est-ce pas vous qui m'aviez dit que vous étiez sûr de succéder au premier ministre ; que vous aviez non-seulement la parole du duc régnant, mais encore celle du prince ?

LE PRÉSIDENT.

C'est vrai, je t'avais dit cela.

WURM.

Eh bien, qui veut la fin, veut les moyens... Je versai donc la poudre... Après ?

LE PRÉSIDENT.

En ce moment, tu t'en souviens, nous entendîmes du bruit dans cette alcôve...

WURM.

Oui ; c'était le major qui avait alors neuf ans, et que votre prédécesseur aimait comme son propre fils... c'était le major qui s'était endormi sur les coussins.

LE PRÉSIDENT.

Eh bien, nous l'avions réveillé en entrant ; il avait tout vu... Je ne sais s'il avait compris quelque chose à notre action, ou si ce fut l'événement du lendemain qui l'éclaira...

WURM.

Nous l'emmenâmes avec nous.

LE PRÉSIDENT.

Sans doute ; mais il avait tout vu, te dis-je.

WURM.

Ah ! diable !

LE PRÉSIDENT.

Et lui aussi est comme nous, c'est-à-dire qu'il n'a rien oublié.

WURM.

De sorte... ?

LE PRÉSIDENT.

De sorte qu'au moment où les officiers de justice mettaient la main sur cette petite fille...

WURM.

Eh bien ?

LE PRÉSIDENT.

Eh bien, il m'a arrêté d'un mot... « Faites, a-t-il dit ; moi, je vais crier tout haut, par les rues, comment on devient président !... »

WURM.

Oh! le bon fils! l'excellent fils! qui veut ajouter un dernier collier à tous ceux que son père porte déjà.

LE PRÉSIDENT.

Wurm! Wurm!... il faut que tu sois le démon pour rire de pareilles choses...

WURM.

Vous vous trompez, monseigneur; je ne ris pas, je grince des dents... Voyons, Excellence, puis-je parler sans crainte?

LE PRÉSIDENT.

Comme un damné à un autre damné.

WURM.

Eh bien, alors, faites du père ce que vous avez fait du ministre: confiez-le moi... Votre fortune politique ne s'est pas amoindrie entre mes mains, je l'espère: de secrétaire du président, vous êtes devenu président.

LE PRÉSIDENT.

Mais à quel prix?...

WURM.

Vous l'êtes devenu enfin!... Le prix!... le prix!... c'est une affaire que vous réglerez plus tard!... qui a terme ne doit rien!... Mais, dites-moi, dans quel but avez-vous été faire tout cet esclandre?

LE PRÉSIDENT.

J'avais pensé que, la jeune fille une fois déshonorée par un éclat, il fallait que le major y renonçât, ne fût-ce que par respect pour les épaulettes...

WURM.

Le major est un entêté... et vous allez l'attaquer justement par son fort!... Voilà, cependant, ce qu'on appelle un homme politique!... Ah! monseigneur!... monseigneur! je commence à croire, en vérité, que le monde n'en irait pas plus mal si on le retournait, et que ceux qui sont en bas se trouvassent en haut; *et vice versa*.

LE PRÉSIDENT.

Drôle!

WURM.

Monseigneur m'a dit de lui parler sans crainte.

LE PRÉSIDENT.

Eh bien, voyons, par où eusses-tu attaqué Ferdinand?

WURM.

Par son faible...

LE PRÉSIDENT.

Et son faible, quel est-il?

WURM.

La jalousie... Regardez-moi, monseigneur.

LE PRÉSIDENT.

Eh bien?

WURM.

Comment me trouvez-vous?

LE PRÉSIDENT.

Fort laid!

WURM.

Cependant, si laid que je sois, j'ai eu l'honneur d'inspirer de la jalousie à monsieur votre fils.

LE PRÉSIDENT.

Toi?...

WURM.

Oui, moi.

LE PRÉSIDENT.

Allons donc!

WURM.

Dame! il faut bien cependant qu'il y ait quelque chose comme cela, puisque, pas plus tard qu'hier, le major m'a fait donner mon congé par le père... oh! mon congé en bonne forme... il n'y a rien à dire...

LE PRÉSIDENT.

Aussi tu n'as rien dit?...

WURM.

Non; mais, vous savez, monseigneur, ce n'est pas le mineur le plus bruyant qui creuse la mine la plus sûre...

LE PRÉSIDENT.

Trêve de proverbes!... Allons au fait.

WURM.

Ce n'est pas le tout. Vous vous rappelez un soir où lady Mylfort était à son piano; elle demanda en riant au maréchal s'il voulait l'accompagner sur son violon.

LE PRÉSIDENT.

Oui, je crois me rappeler cela. Mais quel rapport cette question de lady Mylfort a-t-elle avec l'intérêt qui nous occupe?...

WURM.

Monseigneur, monseigneur, la ligne droite est la plus courte; mais la ligne courbe est la plus sûre: laissez-moi donc faire...

LE PRÉSIDENT.

J'écoute...

WURM.

Eh bien, le lendemain, le maréchal était chez Miller, et lui demandait combien de temps il lui faudrait, en prenant quatre leçons par jour, pour accompagner lady Mylfort au piano: Miller haussa les épaules; mais le maréchal tint bon. Il prit douze leçons en trois jours: ce fut un sabbat dans le quartier, que tous les voisins en déménagèrent... Le quatrième jour, Miller attendait le maréchal sur le seuil de sa porte, et, pour or ni pour argent, le maréchal ne put entrer.

LE PRÉSIDENT.

Et tu crois que Ferdinand était jaloux de cet imbécile?

WURM.

Monseigneur, cet imbécile est riche, il est influent, il est jeune encore, il se met dans le dernier goût, et les femmes aiment fort cette espèce-là...

LE PRÉSIDENT.

Le fait est que le maréchal est toujours à vanter ses bonnes fortunes.

WURM.

Vous voyez bien!... Voilà justement l'homme qu'il nous faut...

LE PRÉSIDENT.

Le maréchal?

WURM.

Monseigneur, tenez-vous beaucoup à ce mariage entre votre fils et lady Mylfort?

LE PRÉSIDENT.

Tu demandes cela?

WURM.

C'est qu'aux objections que fait Votre Excellence, on croirait, en vérité, qu'elle n'y prend qu'un intérêt secondaire.

LE PRÉSIDENT.

C'est-à-dire que, si la partie vient à manquer avec milady, toute mon influence est perdue... entends-tu, Wurm?

WURM.

Vous voyez bien alors qu'il faut que la partie réussisse.

LE PRÉSIDENT.

Eh ! mon Dieu, est-ce que je demande autre chose ?

WURM.

Mais, pour qu'elle réussisse...

LE PRÉSIDENT.

Eh bien?

WURM.

Il faut me laisser faire...

LE PRÉSIDENT.

Alors, tu me demandes... ?

WURM.

Carte blanche.

LE PRÉSIDENT.

Wurm !

WURM.

Ah ! dame, je ne vous dis pas qu'il n'y aura pas quelques pleurs, quelques grincements de dents.

LE PRÉSIDENT.

Réussirons-nous au moins ?

WURM.

Pour cela, j'en réponds...

LE PRÉSIDENT.

Et moi, que faut-il que je fasse ?

WURM.

Oh ! rien... presque rien, du moins...

LE PRÉSIDENT.

Mais encore?

WURM.

Attendez le père à quelque coin de rue, et faites-le conduire en prison.

LE PRÉSIDENT.

Et la mère?

WURM.

Oh ! pour la mère, une maison de correction suffira.

LE PRÉSIDENT.

Mais, si tu frappes ainsi le père et la mère, que feras-tu donc de la fille?

WURM.

La fille, monseigneur? Nous la respecterons comme la pru-

nelle de nos yeux. Peste ! ce serait beau que la fille eût l'air d'avoir la main forcée.

LE PRÉSIDENT.

Je comprends... Wurm !... tu es un grand homme...

WURM.

Eh ! monseigneur, il y a vingt ans que je le pense et dix ans que je le prouve !... Et cependant, c'est aujourd'hui seulement que vous l'avouez.

LE PRÉSIDENT.

Allons, je fais amende honorable...

UN VALET.

M. le maréchal baron de Kalb demande si Son Excellence est visible...

WURM.

Voyez-vous, monseigneur, c'est le diable qui vous l'envoie ! (Au Valet.) Où est-il ?

LE VALET.

En bas, dans sa voiture.

WURM.

Faites monter.

(Le Valet sort.)

LE PRÉSIDENT.

Eh ! monsieur Wurm, il me semble que vous prenez des airs de maître !

WURM.

Je croyais avoir carte blanche... Si je me suis trompé, monseigneur, je me retire...

LE PRÉSIDENT.

Non pas ; mais que vais-je lui dire, au maréchal ?

WURM.

Rien ; vous allez vous en aller.

LE PRÉSIDENT.

Alors, tu te charges... ?

WURM.

De tout, je vous l'ai dit... excepté de faire arrêter le musicien et sa femme.

LE PRÉSIDENT.

L'ordre sera donné dans cinq minutes, et exécuté dans un quart d'heure.

LE VALET, annonçant.

M. le maréchal baron de Kalb !

WURM.

Eh! vite, vite, monseigneur!

(Le Président sort.)

SCÈNE II

WURM, LE MARÉCHAL.

LE MARÉCHAL.

Comte!... mon cher comte!... Eh bien, mais est-ce qu'il ne m'a pas vu?

WURM.

Si fait, monsieur le maréchal; au contraire, c'est parce qu'il vous a trop vu qu'il s'en va.

LE MARÉCHAL.

Comment! moi qui me dérange de mes affaires les plus importantes pour lui dire qu'il y a ce soir grand opéra et feu d'artifice!... Que veut dire ceci?

WURM.

Qu'il n'a pas voulu vous affliger au milieu de vos graves occupations par l'aspect de sa douleur personnelle.

LE MARÉCHAL.

De sa douleur? Que lui arrive-t-il donc, à ce bon président?... Eh! contez-moi cela, monsieur Wurm. Que diable! on est ami... On est même plus que cela, on est parent.

WURM.

Ah! c'est vrai, et à un degré assez rapproché...

LE MARÉCHAL.

Comment donc! sa grand'tante était l'arrière-cousine de mon aïeule. J'espère cependant que cette douleur ne l'empêchera pas d'assister ce soir à notre fête, à notre *Didon*, à notre feu d'artifice... Toute la ville brûlera!

WURM.

Voulez-vous que je vous dise, monsieur le maréchal?

LE MARÉCHAL.

Dites, mon cher, dites... Toute la ville!...

WURM.

Eh bien, je crois que M. le président a assez de feux d'artifice dans sa maison pour faire sauter lui, ses parents, ses alliés et ses amis.

LE MARÉCHAL.

Ah! voyons, ne plaisantons pas sur ces choses-là! J'en suis, de ses parents, moi, éloigné, c'est vrai; mais j'en suis... Qu'arrive-t-il, mon cher Wurm? Dites.

WURM.

Vous savez ce projet d'union arrêté entre le major et milady?

LE MARÉCHAL.

Sans doute...

WURM.

Ce projet qui devait consolider à la cour la fortune du président, celle de ses parents, de ses alliés et de ses amis?

LE MARÉCHAL.

Projet admirable!

WURM.

Eh bien, le major se refuse à l'accomplir.

LE MARÉCHAL.

Comment! il se refuse?...

WURM.

Obstinément...

LE MARÉCHAL.

Pas possible! et moi qui ai publié cette nouvelle dans toute la ville; moi qui en ai fait compliment à lady Mylfort elle-même.

WURM.

Alors, vous voilà encore bien autrement compromis que ne le croyait M. le président.

LE MARÉCHAL.

Oh! mon Dieu!

WURM.

En vérité, monsieur le maréchal, c'est vous qui avez répandu cette nouvelle.

LE MARÉCHAL.

Dame, on m'avait dit d'annoncer ce mariage.

WURM.

Et vous avez le courage de l'avouer! C'est beau.

LE MARÉCHAL.

C'est-à-dire, je l'avoue, je l'avoue... un instant! j'ai dit la chose à sept ou huit personnes, tout au plus, et en confidence; s'ils l'ont répétée, c'est une indiscrétion de leur part.

WURM.

Mais ce compliment à milady, compliment qui, à cette heure, passera pour une raillerie affreuse ; car vous ne convaincrez jamais lady Mylfort que vous ignoriez le secret.

LE MARÉCHAL.

Quel secret?

WURM.

Que le major en aimait une autre.

LE MARÉCHAL.

Bah! il en aimait une autre? Le malheureux!... Eh bien, mais qu'importe, au bout du compte! On ne lui demande pas d'aimer milady; on lui demande de l'épouser, voilà tout.

WURM.

Alors, à sa place, vous n'hésiteriez pas?

LE MARÉCHAL.

Pas une seconde.

WURM.

Eh bien, il parait que, sur ce point, votre cousin de Walter n'a pas les mêmes idées que vous.

LE MARÉCHAL.

D'abord, Walter n'est pas mon cousin; nous ne nous touchons même que par alliance : son arrière-grand-père avait épousé une petite-nièce de mon arrière-grand'mère... Ainsi... il refuse?...

WURM.

Non-seulement il refuse, mais encore il menace.

LE MARÉCHAL.

Il menace! et de quoi menace-t-il?

WURM.

Eh! mordieu! vous savez : toute grande fortune de cour pousse arrosée par la calomnie. On est furieux de la position que le président s'est faite, et a faite à ses parents, à ses alliés et à ses amis.

LE MARÉCHAL.

Monsieur Wurm, distinguez, je vous prie; chacun ici s'élève par son mérite.

WURM.

Et souvent même tombe par là, pouvez-vous ajouter, monsieur le maréchal... Par exemple, vous, qui vous a fait les grands ennemis que vous avez? Votre mérite; aussi, combien

de fois M. le président vous a-t-il soutenu sur le bord du précipice!

LE MARÉCHAL.

C'est vrai!

WURM.

Au moins, vous lui rendrez cette justice, à lui, qu'il soutient ses parents envers et contre tous; car, enfin, voulez-vous que je vous dise pourquoi, surtout, il a eu cette idée de faire épouser milady à son fils?

LE MARÉCHAL.

Oui, dites-le-moi...

WURM.

Eh bien, c'est parce qu'il a su que le grand échanson de Bolk allait la demander en mariage.

LE MARÉCHAL.

Le grand échanson! Mais savez-vous, mon cher monsieur Wurm, que nous sommes ennemis mortels, de Bolk et moi?

WURM.

Certainement que je le sais. Son Excellence me le disait tout à l'heure, en ajoutant que, si ce mariage se faisait, vous étiez perdu.

LE MARÉCHAL.

Sans ressource, mon cher monsieur Wurm; sans ressource!... Mais, en vérité, vous qui êtes homme de conseil et d'exécution, ne savez-vous aucun moyen d'amener le major à faire ce que nous désirons?

WURM.

Je n'en sais qu'un.

LE MARÉCHAL.

Lequel?

WURM.

Et il est entre vos mains, monsieur le maréchal.

LE MARÉCHAL.

Entre mes mains! Parlez, parlez vite, mon bon; que faut-il faire?

WURM.

Brouiller le major avec sa bien-aimée.

LE MARÉCHAL.

Les brouiller! et comment puis-je les brouiller, moi?

WURM.

En donnant au major des soupçons sur la jeune fille.

LE MARÉCHAL.

Des soupçons !

WURM.

Il faut que le major en arrive à croire que Louise le trompe pour un autre.

LE MARÉCHAL.

Très-bien ; mais cet autre, qui sera-t-il ?

WURM.

Vous.

LE MARÉCHAL.

Moi ! Un instant, la jeune fille est-elle noble ?

WURM.

Noble, la fille d'un musicien ? Quelle demande...

LE MARÉCHAL.

Comment ! c'est pour la fille d'un musicien que le major... ? Oh ! mon Dieu ! où allons-nous ?

WURM.

Mais vous la connaissez.

LE MARÉCHAL.

Je la connais, moi ?

WURM.

Sans doute : c'est la fille de Miller.

LE MARÉCHAL.

De ce drôle qui a refusé de me donner des leçons ?

WURM.

Il avait ses raisons pour cela.

LE MARÉCHAL.

Quelles raisons ?

WURM.

Je crois que la jeune fille en tenait pour Votre Excellence.

LE MARÉCHAL.

Cette petite bourgeoise se serait permis de m'aimer ?

WURM.

Enfin, soit pour ce motif, soit pour tout autre, il n'en est pas moins vrai que la maison vous a été fermée, et que celui qui vous l'a fait fermer, c'est le baron.

LE MARÉCHAL.

Vous croyez ?

WURM.

C'est clair comme le jour.

LE MARÉCHAL.

Ah! monsieur mon cousin...

WURM.

Oui; il est moins scrupuleux que vous, et il prétend que deux joues fraîches n'ont pas besoin d'arbre généalogique.

LE MARÉCHAL.

Eh bien, voyons, que s'agit-il de faire?

WURM.

Il s'agit de prêter votre nom à un rendez-vous que cette petite doit vous donner par écrit.

LE MARÉCHAL.

Soit, de par le ciel, je le prêterai!

WURM.

Puis, la lettre une fois entre vos mains, il s'agit de la laisser tomber dans quelque endroit où elle ne puisse manquer d'être ramassée.

LE MARÉCHAL.

A la parade?...

WURM.

C'est cela!

LE MARÉCHAL.

Je la tirerai, comme par hasard, avec mon mouchoir.

WURM.

A merveille! Mais ce n'est pas le tout : il s'agit encore de soutenir, en face du major, le rôle d'amant... et d'amant heureux...

LE MARÉCHAL.

Mort de ma vie! je le soutiendrai! Il ne m'arrivera jamais pis que ce dont je suis menacé.

WURM.

Eh bien, tout va donc à souhait! Dans une heure, la lettre sera écrite; venez la prendre ici.

LE MARÉCHAL.

Aussitôt que j'aurai fait huit ou dix visites de la plus haute importance.

WURM.

Ainsi, je puis rassurer Son Excellence?

LE MARÉCHAL.

Dites-lui que je lui appartiens corps et âme, à ce cher cousin.

WURM.

Je le lui dirai. A ce soir, monsieur le maréchal.

LE MARÉCHAL, sortant.

A ce soir.

SCENE III

WURM, puis UN VALET.

WURM, regardant sortir le Maréchal.

Va ! et, maintenant que je tiens le fil, tu ne remueras pas un doigt que ce ne soit par ma volonté.

UN VALET, remettant un papier à Wurm.

De la part de Son Excellence.

WURM.

Donne ! (Lisant.) « Le musicien et sa femme sont arrêtés... J'ai fait mon œuvre, fais la tienne !... » (Au Valet.) C'est bien ! dis à Son Excellence que tu m'as vu partir pour exécuter ses ordres.

SIXIÈME TABLEAU

Chez Miller.

SCENE PREMIÈRE

LOUISE, FERDINAND.

LOUISE.

Oh ! cesse, mon bien-aimé Ferdinand, de me promettre encore d'heureux jours ! Hélas ! ce qui s'est passé ici même. ce matin, m'a enlevé tout mon espoir.

FERDINAND.

Eh bien, tout au contraire, Louise, le mien n'a fait que croître ! Je sais bien, mon père dressera toutes ses batteries contre moi ; mais, chaque fois qu'il tentera quelque violence, je l'arrêterai par le mot qui l'a déjà arrêté... et tu as vu, Louise, si ce mot était puissant...

LOUISE.

Oh! le mot n'est qu'une vaine menace, n'est-ce pas, et cette menace, tu ne la mettrais pas à exécution?

FERDINAND.

Tout, plutôt que de te perdre!... tout, entends-tu bien? Mais, si ma bien-aimée Louise voulait, nous n'aurions pas besoin de recourir à cette lutte impie du fils contre le père. Toi et moi, Louise!... tout le ciel n'est-il pas renfermé dans ces deux mots... et ne puis-je suffire à ton bonheur comme tu suffis au mien?

LOUISE.

Arrête! pas un mot de plus! je devine ce que tu veux dire, Ferdinand.

FERDINAND.

Qu'avons-nous à faire du monde? à quoi bon mendier son consentement? pourquoi tenter, là où il n'y a rien à gagner, mais au contraire tout à perdre?... Ces yeux, où je lis ma vie, ne brilleront-ils pas d'un aussi doux éclat, qu'ils se mirent dans le Rhin, l'Elbe ou la Baltique?... Je n'ai point fait de pacte avec tel ou tel coin de l'univers!... Ma patrie, à moi, est là où Louise m'aimera en liberté, et où j'aimerai librement Louise! Tes pas, marqués sur le sable du désert, sont pour moi une trace plus entraînante que la route qui conduit à ma ville natale!... Regrettons-nous le bruit et l'éclat des cités? Partout où nous irons, un soleil se lève et se couche!... spectacle céleste plus beau que tous les chefs-d'œuvre des arts!... Si nous ne servons plus le Seigneur notre Dieu dans un temple bâti par la main des hommes, il nous restera toujours les forêts aux dômes murmurants, les plaines aux immenses horizons! le jour, un ciel aux ardentes splendeurs; la nuit, un dais étincelant d'étoiles recueillies, qui prieront avec nous!... Que faut-il de plus à deux cœurs assez riches de paroles d'amour, pour ne point se lasser de se dire : « Je t'aime! » pendant toute une éternité?

LOUISE.

N'as-tu donc pas quelque devoir à accomplir en dehors de ton amour, Ferdinand?

FERDINAND.

Le bonheur de Louise est le plus sacré de tous mes devoirs!

LOUISE.

Hélas! il n'en est pas de même de moi, Ferdinand... J'ai un père qui n'a pour tout bien que sa fille unique, un père qui aura demain soixante ans, un père qui est poursuivi par la vengeance du tien!...

FERDINAND.

Oh! qu'il nous accompagne, je ne demande pas mieux! ainsi, plus d'obstacle, ma bien-aimée! j'emploie le reste de la journée à préparer notre départ; je réunis tout ce que je possède... peu de chose, je le sais bien, mais assez pour n'avoir besoin de recourir à personne. A minuit, une voiture t'attendra à la porte... une mante jetée sur tes épaules... cela suffit, et nous partons!

LOUISE.

Oui, et la malédiction de ton père nous poursuivra!... une malédiction que les assassins même n'ont jamais prononcée sans être exaucés... et qui nous atteindra, nous, pauvres fugitifs, partout où nous serons!... Non, non, mon bien-aimé Ferdinand, si je ne puis te conserver que par une mauvaise action... non, j'ai encore la force de te perdre!...

FERDINAND.

Ah! vraiment, Louise aura la force de me perdre?

LOUISE.

Oui... Et cependant perdre mon Ferdinand!... oh! voilà une pensée affreuse et sans bornes, une pensée assez horrible pour faire défaillir l'âme et pâlir les joues!... Mais, en somme, on ne perd que ce qu'on a possédé... et je ne t'ai jamais possédé qu'en espérance... et encore, était-ce une folie que d'espérer!...

FERDINAND.

Oui... et Louise redevient sage!...

LOUISE.

Oh! ne me prends pas ainsi, cher Walter!... oh! ne détourne pas ainsi tes yeux de moi! regarde ta Louise, et parle-lui doucement comme à un enfant qui a besoin d'être soutenu et non châtié! laisse-moi tout entier le mérite de mon dévouement; garde à ma douleur cette consolation de mon héroïsme; permets à ma conscience de se dire que j'ai rendu un fils à son père!... C'est moi la véritable coupable; Ferdinand! ton amour m'aveugle comme le soleil; j'ai oublié la condition dans laquelle je suis née... j'ai péché par orgueil..

Dieu me punit en abattant mon orgueil! Ferdinand, Ferdinand!... aie pitié de nous deux, et accorde-moi le malheur que je te demande!

FERDINAND.

Oh! mon Dieu! mon Dieu! c'est elle qui parle ainsi!... elle pour qui je donnais ma vie!... plus que ma vie, l'honneur de mon père, qui est le mien!

LOUISE.

Bonté du ciel! je ne te comprends pas!... Walter, reviens à toi! Ferdinand, résignons-nous, mon bien-aimé!... Fuis-moi... Oh! comprends donc!... je ne suis qu'un accident au milieu de ta vie, une pauvre fille que tu as rencontrée, par hasard, en te détournant de ton chemin... Reprends ce chemin que Dieu t'avait tracé, et que tu eusses dû suivre toujours... Au bout de ce chemin, tu trouveras un cœur noble, aimant, digne de toi... Beauté, richesse, naissance, mon Dieu! sont trois fleurs des cours que l'on rencontre, à chaque pas, dans le monde où tu vis, et qui te feront oublier la pauvre pâquerette perdue sous la mousse, près de laquelle tu ne comprendras pas, un jour, que tu aies pu t'arrêter un seul instant. (Elle s'approche de lui et lui tend la main.) Adieu, monsieur de Walter!

FERDINAND.

Louise, mon départ est résolu! je quitte l'Allemagne. Maintenant, libre à toi de me suivre, ou de me laisser partir seul!

LOUISE.

Ferdinand! plus haut que ta voix qui me conseille de fuir, j'entends une voix qui me dit de rester.

FERDINAND.

Louise! Louise! écoute bien ceci: il est impossible que tu aies cette force sur toi-même... quand moi, moi qui suis un homme, je ne l'ai pas!

LOUISE.

Dieu brise parfois le fort, et élève le faible!... Ferdinand, Dieu est avec moi à cette heure, Dieu me donne la force!

FERDINAND.

Louise! Louise! prends garde!... je pourrais croire que quelque autre chose te retient ici!

LOUISE.

Eh bien, croyez, Ferdinand! la blessure en sera plus vive peut-être, mais saignera moins longtemps.

FERDINAND.

En vérité?... Et tu crois que ce conte m'éblouit, que cette fausse grandeur d'âme m'aveugle?... Louise! je te donne jusqu'à demain pour prendre un parti, et moi, demain, je connaîtrai la véritable cause de ton refus!... Adieu, Louise!...

(Il sort. Louise se soulève sur son fauteuil comme pour se relever et retombe.)

SCÈNE II

LOUISE, seule.

Oh! mon pauvre cœur, du courage!... Mon Dieu! donnez-moi la force que je feignais d'avoir!... Et personne... personne pour me soutenir dans cette voie de douleur où je m'engage!... Mon père! mon père! où êtes-vous?... Ma mère! ma mère! que faites-vous? pourquoi donc laisser votre fille seule et abandonnée, comme si elle était orpheline?... Leur serait-il arrivé quelque malheur?... Il y a, dans la vie, de ces heures terribles où tous les malheurs s'abattent sur vous, et vous frappent à la fois... Je ne sais ce que j'éprouve... Pourquoi donc ai-je tant de peine à respirer?... (Wurm paraît au fond de la chambre.) Oh! c'est le mouvement trop rapide du sang!... Quand une fois notre esprit s'est empli de terreurs, nos yeux voient partout des fantômes!... (Elle aperçoit Wurm.) Mon Dieu!...

SCÈNE III

WURM, LOUISE.

WURM.

Bonsoir, mademoiselle!

LOUISE.

Qui est-là?... qui me parle?

WURM.

Un ami.

LOUISE.

Cet homme!... Oh! ce n'était point une terreur feinte, c'était un pressentiment! (A Wurm.) Cherchez-vous, par hasard, M. le président, monsieur le secrétaire? Il n'est plus ici.

WURM.

Non, mademoiselle, je ne cherche que vous.

LOUISE.

Qu'y a-t-il pour votre service, monsieur ?

WURM.

Je viens de la part de votre père.

LOUISE.

De la part de mon père?... et qui me le prouvera ?

WURM.

Cette lettre.

LOUISE.

Une lettre de mon père !... Donnez ! (Elle lit.) « De la prison !... » Mon père en prison !

WURM.

Hélas ! oui, ma chère demoiselle !

LOUISE.

En prison !... et pour quel crime ? La prison n'est faite que pour les criminels, et mon père...

WURM.

Votre père, mademoiselle, a insulté la personne du duc dans son représentant.

LOUISE.

Et mon père est en prison?...

WURM.

Par ordre de Son Altesse.

LOUISE.

Par ordre... Oh ! mon Dieu !... par ordre de Son Altesse, dites-vous ?

WURM.

Oui... et qui a résolu de le punir d'une façon éclatante.

LOUISE.

De le punir?... Oh ! divine Providence !... encore cela ! encore cela !

WURM.

Lisez la lettre de votre père, mademoiselle...

LOUISE.

C'est vrai. (Elle lit.) « De la prison. — Tu vois de quel lieu je t'écris, mon enfant; mais il ne tient qu'à toi de m'en faire sortir ; renonce au major... au major, auquel tu n'aurais jamais dû songer, ou plutôt auquel je n'eusse dû jamais ouvrir ma porte. Tous nos malheurs viennent de ton fatal amour ! Qu'il se retire, qu'il s'éloigne !... et la

paix et le bonheur, qu'il a chassés de la maison, y rentreront derrière lui. — Ton père qui t'aime, MILLER. » O mon père! mon père! il emportera ma vie, à laquelle vous ne songez pas!... mais n'importe... Et ma mère, où est-elle?

WURM.

Arrêtée aussi.

LOUISE.

Arrêtée aussi, ma mère!... Et toujours pour le même crime?

WURM.

Toujours.

LOUISE.

Vous avez peut-être encore quelque autre nouvelle à m'apprendre, monsieur Wurm? S'il en est ainsi, parlez; maintenant, je puis tout entendre.

WURM.

Vous savez ce qui est arrivé?

LOUISE.

Mais non ce qui peut arriver.

WURM.

Ce qui peut arriver, nul ne saurait le dire.

LOUISE.

Pourquoi pas? Celui qui a fait le passé a pu préparer l'avenir.

WURM.

Mademoiselle!

LOUISE.

Pauvre homme! tu fais là un triste métier, et qui ne te portera pas bonheur... C'est terrible, de faire des malheureux!... mais c'est hideux, de venir leur annoncer leur malheur, et de rester calme et se repaissant de leurs larmes, tandis que leur cœur est brisé par l'étau de fer du destin!... Oh! le ciel me préserve d'être jamais condamnée à accomplir une pareille mission!... dût chaque goutte d'angoisse que je verrais tomber du front de la victime se changer pour moi en une tonne d'or!... Voyons, dis, que va-t-il arriver maintenant?

WURM.

Je ne le sais pas.

LOUISE.

Non; mais tu le devines bien quelque peu... Voyons, que

me reste-t-il encore à apprendre?... Vous avez dit que le duc voulait punir d'une façon exemplaire l'insulte faite à son représentant... Qu'appelez-vous d'une façon exemplaire?

WURM.

Je ne dirai plus rien, puisque ma présence ici est si mal interprétée... Adieu, mademoiselle!

LOUISE.

Non, reste! Oh! tu as fait ton apprentissage chez le tortureur!... sans cela, comment saurais-tu promener le fer sur les os broyés? comment saurais-tu verser jusqu'au cœur le plomb fondu?... Voyons, une dernière fois, quel est le sort réservé à mon père?... Je veux le savoir... entends-tu? je le veux!...

WURM.

Il est probable qu'il lui sera fait un procès criminel.

LOUISE.

Un procès criminel!... c'est-à-dire...? Oh! excusez-moi, je suis une ignorante jeune fille;... je ne connais pas la valeur des mots... Qu'est-ce qu'un procès criminel, et quelle peine cela entraîne-t-il?

WURM.

Une prison éternelle souvent; la mort quelquefois.

LOUISE.

Merci, monsieur Wurm!

(Elle va prendre une mante qu'elle jette sur ses épaules.)

WURM.

Que fait-elle?

LOUISE.

Pardon, monsieur; mais je ferme l'appartement.

WURM.

Et où allez-vous?

LOUISE.

Chez le duc.

WURM.

Quoi?... où?...

(Il la retient.)

LOUISE.

N'entendez-vous pas? chez le duc! chez le duc, qui veut faire condamner mon père à la prison, à la mort... Qu'y a-il d'étonnant à ce que j'aille chez le duc?

WURM.

Ah ! très-bien ! chez le duc !... Allez, mon enfant, allez.

LOUISE.

Vous riez?

WURM.

Ma foi, oui.

LOUISE.

Je sais pourquoi vous riez !... Vous riez, parce que vous savez d'avance que je ne trouverai là aucune pitié!... vous riez, parce que vous savez par expérience ce que j'ai entendu dire, moi... que les grands du monde, ignorant ce que c'est que la douleur, ne savent point compatir à la douleur!... Eh bien, je veux leur apprendre ce que c'est qu'une douleur vraie, profonde, infinie!... Je veux leur dire, leur montrer, leur sangloter, jusque dans la moelle des os, ce que c'est que la douleur! et, s'ils ne m'entendent pas... oh ! je veux leur dire qu'il y a un Dieu qui m'entend !... un Dieu qui, au jour du jugement dernier, leur apprendra, à eux aussi, ce que c'est que la douleur !

WURM.

Allez, mon enfant, allez !... suivez votre impulsion; je vous le conseille, et vous ne pouvez rien faire de plus sensé.

LOUISE, revenant.

Comment dites-vous ?

WURM.

Eh bien, vous hésitez ?... Vous avez tort.

LOUISE.

Oui, j'hésite... car tu m'approuves... Oh ! il y a quelque chose d'horrible caché là-dessous, puisque cet homme m'approuve !... D'où savez-vous que j'ai tort d'hésiter?... Vous croyez donc que le duc m'accordera ma demande ?

WURM.

Sans doute !... Seulement, il ne vous l'accordera pas pour rien.

LOUISE.

Pas pour rien ? Et quel prix un prince peut-il mettre à un acte d'humanité et de justice ?

WURM.

Le prix qu'une jolie solliciteuse comme vous peut offrir.

LOUISE.

Je ne vous comprends pas.

WURM.

Je dis que le prince est jeune et galant, que vous êtes jeune et belle... Qui sait?... la chute de lady Mylfort est peut-être cachée dans l'entrevue que vous allez solliciter de Son Altesse.

LOUISE.

Dieu tout-puissant!

WURM.

Eh bien, quoi?

LOUISE.

Que le Seigneur te soit en aide, ô mon père! ta fille peut mourir pour toi!... mais se vendre à un homme!... cet homme fût-il prince, fut-il roi, fût-il empereur!

WURM.

Votre père avait eu tort, à ce qu'il paraît, de compter sur vous! Adieu, mademoiselle.

LOUISE.

Où allez-vous?

WURM.

Porter votre réponse à votre père.

LOUISE.

Demeurez; je suis sûr qu'il reste au fond de votre esprit infernal quelque autre moyen que vous n'avez pas dit encore.

WURM.

Dame, obtenez du major qu'il se retire.

LOUISE.

Volontairement?

WURM.

Sans doute, volontairement; c'est la condition premiere. Vous comprenez!...

LOUISE.

Volontairement, il n'y consentira jamais.

WURM.

C'est selon.

LOUISE.

Puis-je forcer Ferdinand de me haïr?

WURM.

Peut-être...

LOUISE.

Mon Dieu! mon Dieu! ce serait affreux!... Ferdinand haïssant Louise!... Et cependant ce serait un bonheur!

WURM.

Dites-vous ce que vous pensez?

LOUISE.

Sur mon âme!

WURM.

Eh bien, nous allons essayer.

LOUISE.

Oh! que me dis-tu?

WURM.

Asseyez-vous!

LOUISE.

Où faut-il que je m'assoie?

WURM.

A cette table.

LOUISE.

J'y suis; mais dis vite!... je sens que je deviens folle.

WURM.

Voici une plume, de l'encre et du papier.

LOUISE.

A qui dois-je écrire?

WURM.

A celui qui tient entre ses mains la vie de votre père.

LOUISE.

Ah! comme tu t'entends à mettre les âmes à la torture, bourreau!... Que faut-il écrire?

WURM, dictant.

« Déjà trois jours insupportables se sont passés... se sont passés... » Y êtes-vous?

LOUISE.

Oui.

WURM, dictant.

« Et, depuis trois jours, nous ne nous sommes pas vus. »

LOUISE, déposant la plume.

Pour qui cette lettre?

WURM.

Pour celui qui tient entre ses mains la vie de votre père.

LOUISE.

Oh ! mon Dieu !

WURM, dictant.

« Qui donc vous a empêché de venir ? Est-ce le major ? Il est vrai qu'il me surveille comme un Argus. Mais il n'est pas de surveillance que ne puisse mettre en défaut un véritable amour. »

LOUISE.

Mais, au nom du ciel ! à qui cette lettre est-elle destinée ?

WURM.

A celui qui tient entre ses mains la vie de votre père.

LOUISE.

Oh ! non, non ! je n'écrirai jamais cela ! C'est impossible ! Oh ! mon Dieu ! si je t'ai offensé, punis-moi d'une façon humaine !... mais ne presse pas mon âme, ô mon Dieu ! entre la mort du père et la honte de la fille !... Je n'écrirai pas cela, monsieur.

WURM.

Comme vous voudrez, mademoiselle ; qui vous force ?

LOUISE.

Qui me force ?...

WURM, reprenant son chapeau.

Sans doute ; vous m'avez demandé un conseil, je vous l'ai donné, voilà tout... C'est à vous de le suivre ou non ; vous êtes libre.

LOUISE.

Je suis libre !... Malheureux ! qui suspends une créature humaine au-dessus des abîmes de l'enfer, et qui lui dis : « Tu es libre !... » Eh bien oui, je suis libre !... et librement je choisis la honte !... Continue de dicter, je suis prête à écrire !

WURM, dictant.

« Que ne puisse mettre en défaut un véritable amour... »

LOUISE.

Après ? après ? C'est écrit.

WURM, dictant.

« Vous savez, sans doute, la scène que le président est venu faire hier chez nous. »

LOUISE, répétant.

« Chez nous... »

WURM, dictant.

« J'ai eu recours à un évanouissement dont le major a été parfaitement dupe... »

LOUISE.

Justice de Dieu !... Pauvre Ferdinand, qui m'offrait tout à l'heure de nous enfuir ensemble !

WURM, dictant.

« Si bien dupe, que, ce matin, il est venu m'offrir de fuir avec lui... »

LOUISE.

Il ramasse l'arme qui tombe de mes mains avant même qu'elle soit à terre !

WURM, dictant.

« Mais il reviendra, il me pressera de nouveau, et, en vérité, je ne saurai que lui dire... Il est de service demain. Venez me trouver à l'endroit convenu, et, là, vous me dicterez le plan de conduite que je dois suivre.

» Votre tendre LOUISE. »

LOUISE.

« Louise... » Maintenant, l'adresse manque encore.

WURM.

« A monsieur le maréchal du palais, baron de Kalb. »

LOUISE.

Éternelle Providence !... un nom aussi étranger à mes oreilles que ces infâmes lignes le sont à mon cœur.

WURM.

Vous vous trompez ; le baron est venu ici trois jours de suite.

LOUISE.

Mais pas pour moi, mon Dieu ! pour mon père ! Moi, je ne l'ai pas même vu ! (Elle met l'adresse.) Tenez, monsieur : c'est mon nom pur et honnête que je mets entre vos mains pour en faire un nom flétri ; c'est le cœur de Ferdinand et le mien que je vous donne à tordre et à briser. Maintenant, la dernière mendiante vaut mieux que moi.

WURM.

Ne vous désespérez pas ainsi, ma chère demoiselle. Qui sait si tout cela n'est pas pour votre bonheur ? Je connais un homme qui vous aime assez pour passer par-dessus certaines choses. Eh ! pardieu ! cet homme...

LOUISE.

N'achevez pas, monsieur... Vous allez vous souhaiter quelque chose d'effroyable!

WURM.

A moi?

LOUISE.

Oui; car, si cet homme dont vous parlez, c'était vous...

WURM.

Et que cet homme consentît à vous épouser?...

LOUISE.

Je le poignarderais la première nuit de mes noces, et j'irais ensuite avec volupté m'étendre sur la roue! Maintenant, en avons-nous fini, monsieur? La colombe est-elle bien hors des serres du vautour, et peut-elle reprendre son vol vers le ciel?

WURM.

Oui... à une seule condition...

LOUISE.

Laquelle?

WURM.

Sur la vie de votre père, vous jurez à tout le monde, et même au major, que la lettre que vous venez d'écrire est volontaire.

LOUISE.

Soit! mais qui me répondra...?

WURM.

Si votre père n'est pas ici dans un quart d'heure, vous serez déliée de votre serment, et vous pourrez tout dire à M. de Walter.

LOUISE.

Sur la tête de mon père, je jure que je dirai à tout le monde, et même au major, que cette lettre a été écrite volontairement!... Allez, monsieur!

(Wurm sort; Louise tombe brisée sur un fauteuil.)

ACTE QUATRIÈME

SEPTIÈME TABLEAU

Chez le Président.

—

SCÈNE PREMIÈRE

FERDINAND, puis UN VALET.

Ferdinand entre, la lettre de Louise à la main; il va à une table et sonne; un Valet entre.

FERDINAND.

Le maréchal est-il ici?...

LE VALET.

Monsieur le major, Son Excellence M. le président désire vous parler.

FERDINAND.

Mille tonnerres! je te demande si le maréchal du palais, M. le baron de Kalb, est ici!...

LE VALET.

Oui, monsieur le major; il est là-haut, assis à la table de pharaon.

FERDINAND.

Qu'il descende à l'instant même, ici! Il faut que je lui parle, entends-tu bien?... à l'instant même.

LE VALET.

Pardon, monseigneur.

FERDINAND.

Attends!... peut-être ne descendrait-t-il point s'il sonpçonnait quelle chose je lui garde ici... S'il te demande quel aspect j'ai, réponds-lui que je suis calme, et que j'aî plutôt l'air joyeux que triste.

LE VALET.

J'obéis, monseigneur!...

(Il sort.)

SCÈNE II

FERDINAND, seul.

Oh! c'est impossible!... impossible! une si céleste enveloppe ne peut cacher un cœur si corrompu!... Et cependant... cependant, si tous les anges descendaient du ciel pour m'affirmer qu'elle n'est pas coupable... cependant, si le ciel et la terre, si la créature et le Créateur s'unissaient pour me garantir son innocence, je serais obligé de leur répondre à tous : « Vous mentez!... c'est son écriture, vous mentez!... » Oh! c'est une trahison inouïe! c'est une fourberie infâme, comme jamais l'humanité n'en a vu!... J'avais donc raison quand je demandais qu'on éloignât cet homme!... Et Dieu m'est témoin, cependant, qu'alors je ne craignais qu'une seule chose, la calomnie. Voilà donc pourquoi on ne voulait pas fuir avec moi! voilà quelle honteuse réalité se cachait sous tous ces semblants de vertu! Oh! j'étais aveugle!... mes yeux s'ouvrent... je vois tout... Cet héroïsme dont elle faisait audacieusement parade, à quelle passion impure prenait-il sa source?... Oh! m'avait-elle bien étudié, me connaissait-elle profondément pour s'être emparée de tout mon être, à ce point qu'elle pouvait, d'un mot, d'une larme, d'un geste, ralentir ou hâter les battements de mon cœur! Dieu, Dieu tout-puissant!... et tout cela n'était que feinte, tout cela n'était que mensonge!... Un démon qui eût su tromper comme elle, fût parvenu à se glisser dans le royaume des cieux, et à prendre place parmi les anges!... Avec quelle dignité victorieuse elle supportait l'outrage de mon père!... Et cependant, mon père avait raison; cependant, elle se sentait coupable en elle-même... et j'eusse juré, moi, qu'elle était innocente, comme si elle fût sortie pure de l'épreuve du feu!... Ainsi donc, quand elle venait au-devant de moi, le front calme et le sourire sur les lèvres, elle me trompait!... quand, le soir, absorbés tous les deux dans la contemplation des splendeurs célestes, infinies comme le véritable amour, elle serrait ma main dans les siennes, elle me trompait encore!... quand, ramenant nos yeux du ciel à la terre, confondant nos regards dans un seul regard, notre voix dans un seul accord, notre respiration dans un seul souffle... quand elle me disait : « Je t'aime! » elle me trompait

toujours! Oh! que va-t-elle me dire quand nous nous trouverons face à face, et que je l'accuserai, cette lettre à la main?... Mort et vengeance! ce sera une heure terrible que cette heure-là!...

LE VALET.

M. le maréchal de Kalb!

FERDINAND, à part.

On lui a promis un air calme et joyeux; tenons ce qu'on lui a promis.

SCÈNE III

FERDINAND, LE MARÉCHAL.

FERDINAND.

Eh! bonjour, mon cher maréchal!

LE MARÉCHAL.

Vous m'avez fait demander, mon bon?

FERDINAND.

Ma foi, oui; j'ai des remercîments à vous faire.

LE MARÉCHAL, à part.

Oh! oh!... il prend assez bien la chose, à ce qu'il paraît. (Haut.) A moi, des remercîments?

FERDINAND.

Savez-vous que, sans vous, maréchal, j'allais faire une grande sottise.

LE MARÉCHAL.

Vraiment; et laquelle?

FERDINAND.

Vous savez qu'il avait été question d'un mariage entre moi et milady?

LE MARÉCHAL.

Oui, oui, il m'en est revenu quelque chose; mais on m'a dit que vous refusiez, très-cher...

FERDINAND.

Et justement, voilà où était la sottise! Imaginez-vous... oh! c'est fort drôle! imaginez-vous que j'étais amoureux, mais amoureux fou, d'une petite bourgeoise...

LE MARÉCHAL.

Bah!

FERDINAND.

Oui, de la fille de Miller, le musicien.

LE MARÉCHAL.

Oh!

FERDINAND.

Rassurez-vous : en tout bien, tout honneur... J'étais assez sot pour respecter l'innocence de la chaste enfant.

LE MARÉCHAL.

Vraiment! mais c'est exemplaire, savez-vous?

FERDINAND.

Quand, aujourd'hui, en suivant... un de mes bons amis...

LE MARÉCHAL.

Quand, aujourd'hui, en suivant... un de vos bons amis?...

FERDINAND.

Je le vois tirer son mouchoir de sa poche... et, en tirant son mouchoir, faire tomber une lettre.

LE MARÉCHAL.

Une lettre?

FERDINAND.

Oui... Et, voyez comme cela se rencontre! cette lettre était justement de cette petite bourgeoise à laquelle je sacrifiais fortune, avenir, tout, jusqu'à l'amour filial.

LE MARÉCHAL.

De sorte que...?

FERDINAND.

De sorte que vous comprenez toute la reconnaissance que je garde à cet homme... Cette lettre, la voici... La reconnaissez-vous, maréchal?

LE MARÉCHAL.

Ma foi, oui, vraiment!... Tiens, c'est étrange! Et vous l'avez lue?

FERDINAND.

Pardieu!

LE MARÉCHAL.

Eh bien, oui, je l'avoue, je me suis encanaillé... La petite n'est pas noble; mais elle est jolie.

FERDINAND.

Ainsi, je ne me trompais pas, c'est bien de votre poche que la lettre est tombée?

LE MARÉCHAL.

C'est bien de ma poche.

FERDINAND.

Et c'était à vous, et pas à un de vos frères, pas à un de vos parents que cette lettre était adressée?

LE MARÉCHAL.

C'était à moi, pardieu! Il n'y a qu'un baron de Kalb qui soit maréchal du palais!

FERDINAND, terrible.

Très-bien, monsieur le baron de Kalb, maréchal du palais! Réglez vos comptes avec Dieu, vous allez mourir!

LE MARÉCHAL.

Moi? Allons donc, baron, vous êtes fou!

FERDINAND, tirant un pistolet de sa poche.

N'essayez pas de fuir, monsieur, c'est inutile...

LE MARÉCHAL.

Des pistolets!... Voulez-vous m'assassiner?

FERDINAND.

Non; mais je veux que nous nous brûlions mutuellement la cervelle!... C'est une idée qui m'est venue en lisant cette lettre, qui est tombée de votre poche. (Il tire un mouchoir de sa poche.) Allons, monsieur, prenez un bout de ce mouchoir, je tiendrai l'autre.

LE MARÉCHAL.

Mais à quoi donc pensez-vous, mon Dieu!

FERDINAND.

Prenez le bout de ce mouchoir, vous dis-je! car vous tremblez de telle façon, que vous pourriez bien manquer le but!... Allons, prenez, et remerciez Dieu, qui a songé à vous mettre, pour la première fois, quelque chose dans la tête. (Le Maréchal veut sortir.) Non pas, non pas!... ceci est défendu!

LE MARÉCHAL.

Dans cette chambre, baron, y songez-vous?

FERDINAND.

Allons, prends... Vise et vise bien!

LE MARÉCHAL.

Oh! jeune homme! je ne permettrai pas que vous exposiez ainsi votre précieuse vie.

FERDINAND.

Merci! je n'ai plus rien à faire dans ce monde.

LE MARÉCHAL.

C'est possible, baron; mais, moi, j'ai beaucoup...

FERDINAND.

Ah! oui, je comprends, tu dois perpétuer cette race maudite qui fourmille autour des princes pour faire maudire les princes... La Providence a peut-être quelque but que l'avenir nous cache; et quand on pense que voilà un homme inutile au monde entier... que dis-je, inutile?... ce ne serait rien... nuisible, fatal! à qui l'État paye un subside avec lequel on nourrirait vingt pauvres et honnêtes familles! quand on pense que voilà un lâche dont la poitrine frissonne à la vue d'une arme à feu, et à qui l'on met sur le cœur la même croix qu'à ceux dont le cœur bat au nom du courage et de l'honneur! Je sais bien que toute chose a son contre-poids dans la balance sublime de l'univers, qu'il faut des vipères et des courtisans, du moment qu'il y a de nobles animaux et de nobles hommes; mais que le courtisan ne vienne pas ramper sur mon amour; que la vipère ne vienne pas jeter son venin sur mes fleurs, ou, vipère et courtisan, j'écrase tout sous mon pied!

LE MARÉCHAL.

Laissez-moi, baron.

FERDINAND.

Que je te laisse, malheureux...

LE MARÉCHAL.

Oui, je vais tout vous découvrir.

FERDINAND.

Et que m'apprendras-tu que je ne sache déjà?

LE MARÉCHAL.

Bien des choses, mon cher baron; bien des choses, pourvu que vous ayez une minute de patience.

FERDINAND.

Jusqu'où en étais-tu venu avec elle? Dis-le-moi, ou tu es mort!

LE MARÉCHAL.

Mais écoutez donc, très-cher. C'est votre père, c'est le président lui-même... Mais vous n'écoutez point!... Baron, je ne connais pas la jeune fille... Je l'ai vue une fois dans ma vie, voilà tout.

FERDINAND.

Oh! lâche! il ne la connaît pas!... il l'a vue une fois dans sa vie! Après l'avoir perdue, il la renie! Oh! va-t'en!... va-

t'en, misérable! Tu ne vaudrais pas la poudre qu'on brûlerait pour toi.

LE MARÉCHAL, se glissant par la porte entre-bâillée.

Si l'on m'y reprend jamais!...

(Il sort.)

SCÈNE IV

FERDINAND, seul.

Et c'est pour un pareil homme qu'elle m'a trompé! Oh! juge éternel de l'univers! puisque tu as détourné ton regard d'elle, n'y songe plus et abandonne-la-moi!... Tout ce que je demande pour ma part à ce monde, c'est elle, elle seule... Je renonce à toute la création... J'étais son dieu!... que je sois son démon; cette union est horrible, mais elle est éternelle.

SCÈNE V

FERDINAND, LE PRÉSIDENT.

Ferdinand va pour sortir; il rencontre son père.

FERDINAND.

Mon père!

LE PRÉSIDENT.

En vérité, je suis heureux de te rencontrer, Ferdinand; je viens t'annoncer une bonne nouvelle qui, à coup sûr, te surprendra. Asseyons-nous.

FERDINAND, s'approchant de lui.

Mon père! (Lui donnant la main.) Mon père!... (Tombant à genoux.) O mon père!

LE PRÉSIDENT.

Qu'as-tu, mon fils? Ta main est brûlante!... tu trembles!... Voyons, que fais-tu là, à mes genoux?... Lève-toi!... mais lève-toi donc!

FERDINAND.

Non, pas avant que vous m'ayez pardonné.

LE PRÉSIDENT.

Que veux-tu dire?

FERDINAND.

Pardon pour mon ingratitude! Oh! je suis malheureux...

j'ai méconnu vos conseils... Et cependant... cependant, mon Dieu, vos conseils étaient prophétiques! Pardonnez-moi, mon père, pardonnez-moi!

LE PRÉSIDENT.

Ferdinand, je ne te comprends pas.

FERDINAND.

Oh! mon père, cette jeune fille, cette Louise...

LE PRÉSIDENT.

Oui, j'ai eu tort, Ferdinand, de me laisser entraîner ainsi... Mais, de sang-froid, en songeant combien cette enfant était douce, résignée et belle... de sang-froid, j'ai maudit ma dureté, et je suis descendu pour m'excuser près de toi.

FERDINAND.

Vous excuser près de moi? Oh! mon père! votre désapprobation était sagesse, votre dureté pressentiment... Cette Louise, mon père...

LE PRÉSIDENT.

Est une bonne, une excellente fille! aussi je rétracte mon jugement trop précipité, et, en lui rendant toute mon estime, je lui promets la moitié de mon amour.

FERDINAND.

Oh! et vous aussi, vous aussi, mon père!... N'est-ce pas qu'il était facile de se tromper à cette innocence? n'est-ce pas qu'il est impossible, quand on l'a vue, de ne point l'aimer? Eh bien, cette Louise, mon père...

LE PRÉSIDENT.

Est digne d'être ma fille, Ferdinand... Sa beauté lui tiendra lieu de fortune, et sa vertu d'ancêtres... Tu es assez noble et assez riche pour deux... Que Louise soit à toi, mon fils! non-seulement je ne m'oppose plus à cette union, mais encore j'y consens avec joie.

FERDINAND.

Oh! ceci me manquait encore!... Adieu, mon père.

(Il s'élance hors de l'appartement.)

LE PRÉSIDENT.

En vérité, ce serpent de Wurm avait raison: la ligne droite est la plus courte, mais la ligne courbe est la plus sûre.

HUITIÈME TABLEAU

Le boudoir de lady Mylfort.

—

SCÈNE PREMIÈRE

LADY MYLFORT, SOPHIE.

LADY MYLFORT, à Sophie.

L'as-tu vue? viendra-t-elle?

SOPHIE.

A l'instant, madame; je l'ai trouvée chez elle, en robe du matin, et elle a demandé seulement quelques minutes pour s'habiller.

LADY MYLFORT.

A-t-elle fait des difficultés pour venir?...

SOPHIE.

Elle a paru surprise, est demeurée un instant rêveuse, et m'a regardée avec de grands yeux étonnés. Je me préparais déjà à ses défaites, lorsque, à mon grand étonnement, elle m'a répondu : « Votre maîtresse désire aujourd'hui ce que j'aurais souhaité d'elle demain. »

LADY MYLFORT.

Me serais-je trompée à l'égard de cette jeune fille, et serait-elle autre que je ne l'espérais?... Oh! Sophie! si elle allait n'être point une femme ordinaire! si j'allais être forcée de reconnaître moi-même qu'elle mérite son amour!...

SOPHIE.

Oh! milady, faites-y attention!... vous n'avez point là l'humeur qui convient pour recevoir une rivale. Rappelez-vous qui vous êtes! appelez à votre secours l'orgueil de votre naissance, la fierté de votre rang.

LADY MYLFORT.

Que dis-tu, folle?

SOPHIE.

Il ne suffit pas, milady, que les diamants étincellent dans vos cheveux; il ne suffit pas que votre antichambre regorge d'heiduques et de pages; il ne suffit pas que vous receviez la petite bourgeoise dans le plus charmant boudoir de votre pa-

lais! elle ne fera attention à aucune de ces choses, je vous en réponds.

LADY MYLFORT.

N'est-il pas insupportable, en vérité, que les femmes, dans quelque condition qu'elles soient, aient des yeux si clairvoyants pour les faiblesses des femmes!

UN LAQUAIS, annonçant.

Mademoiselle Louise Miller!

LADY MYLFORT.

C'est bien! Laisse-nous, Sophie! (Sophie sort.) Allons, maintenant, voici l'heure du combat!... Qu'elle entre!

SCÈNE II

LADY MYLFORT, LOUISE.

Louise reste près de la porte; lady Mylfort la regarde dans une glace.

LOUISE.

Madame, j'attends vos ordres...

LADY MYLFORT.

Ah!... il y a quelqu'un là?...

LOUISE.

Oui, madame, quelqu'un que vous avez fait demander.

LADY MYLFORT.

Ah! vous êtes la jeune fille en question?... une certaine...? Comment donc vous nomme-t-on? Je ne me le rappelle plus.

LOUISE.

Mon père s'appelle Miller, madame; et vous avez désiré, m'a-t-on dit, parler à sa fille.

LADY MYLFORT.

Ah! très-bien! oui, oui, je me souviens... Vous êtes cette jeune personne qui fait si grand bruit à la cour depuis quelque temps... (A part.) Agréable, sans doute; mais ce n'est point une beauté... (Haut.) Approchez, mon enfant! (Bas.) Ah! nous avons pleuré!... (Haut.) Approchez encore plus près... tout près!... Est-ce que je vous fais peur, mademoiselle?

LOUISE.

A moi, madame?... Oh! mon Dieu, non!... je ne crains plus rien maintenant.

LADY MYLFORT.

Voyez cela!... On vous a recommandée à moi, mademoi-

selle; on m'a dit que vous aviez un peu d'instruction, quelque usage de la société... Je le crois, car, pour rien au monde, je ne voudrais traiter de menteur un si haut protecteur que celui que vous avez.

LOUISE.

Et cependant, madame, je ne connais personne qui puisse se donner la peine de me chercher une patronne.

LADY MYLFORT, bas.

Allons, allons, plus d'aplomb que cette physionomie n'en laissait deviner!... (Haut.) Et quel âge avez-vous, mademoiselle? si, toutefois, on ose vous faire cette question...

LOUISE.

Dix-huit ans.

LADY MYLFORT, à part.

Dix-huit ans!... Oh! c'est bien, cela!... la première pulsation de l'amour... le premier éveil de la passion... le premier son argentin du bonheur dans le clavier vierge de l'imagination. (Elle se lève.) Et lui aussi, il aime pour la première fois!... Au fait, qu'y a-t-il d'étonnant à ce que les premiers rayons d'un amour se rencontrent et se confondent? (Haut.) Allons, c'est décidé, ma chère; je veux m'occuper sérieusement de toi... Ma Sophie se marie, tu auras sa place.

LOUISE.

Je vous remercie de cette grâce, milady, comme si je pouvais l'accepter!

LADY MYLFORT.

Comment! vous refusez?

LOUISE.

J'ai ce regret, milady...

LADY MYLFORT.

Voyez donc la grande dame!... D'ordinaire, les jeunes filles de votre condition s'estiment heureuses lorsqu'elles trouvent des maisons où se placer. Qu'ambitionnez-vous donc, ma précieuse?... Ces doigts sont-ils trop délicats pour le travail?.. Est-ce ce visage chiffonné qui vous rend si fière?...

LOUISE.

Hélas! madame, mon visage m'appartient aussi peu que ma naissance!... tous deux me viennent du hasard, et je ne serai jamais fière de l'un, ni honteuse de l'autre.

LADY MYLFORT, remontant à la cheminée.

Ou peut-être croyez-vous que votre jeunesse et votre fraî-

cheur doivent durer éternellement!... Pauvre enfant!... Celui qui t'a mis une telle erreur en tête, que ce soit qui cela voudra, a menti, à toi et à lui-même. Hélas! ce que ton miroir te vend pour de l'or massif, n'est qu'une mince et légère feuille de vermeil, qui, un jour ou l'autre, restera aux mains de ton adorateur!... Que feras-tu, alors?

LOUISE.

Je plaindrai l'adorateur, milady, qui aura acheté un diamant, non pour le diamant lui-même, mais pour l'or sur lequel il le croyait monté.

LADY MYLFORT, paraissant ne pas écouter et redescendant.

Oh! c'est que je connais cela! une jeune fille de votre âge a toujours deux miroirs, le vrai et le faux, sa glace et son admirateur... La complaisante docilité du second corrige la rude franchise du premier... Et vous, naïves jeunes filles, vous ne croyez que celui-ci, quelque chose que vous dise celui-là... Puis, un beau jour, l'adorateur se retire, le miroir reste seul... (elle va sur le sofa) et la terrible vérité apparait tout entière...

LOUISE, la regardant.

Vous avez là un bien magnifique collier de saphir, madame, pour une femme qui vient de faire un si beau discours sur les vanités humaines.

LADY MYLFORT.

Et quand on pense que ce sont les conseils de cette prétendue beauté qui vous rendent si fière que de refuser la condition que je vous offre!...

LOUISE.

Oh! non, madame, vous vous trompez, ce ne sont point les conseils de cette prétendue beauté, comme vous dites. C'est une voix bien autrement sévère!... (Elle s'approche.) Cette voix me dit, madame, qu'il y a dans ce monde certaines choses qu'il faut bien se garder de rapprocher, les unes étant un reproche pour les autres.

LADY MYLFORT.

Que voulez-vous dire, mademoiselle? Expliquez-vous.

LOUISE.

Je veux dire, madame, que vous vous repentiriez bientôt d'avoir placé à vos côtés une pauvre fille dont l'innocence bourgeoise serait la censure éternelle de vos fêtes et de vos plaisirs... Encore une fois, madame, veuillez donc m'excuser;

car je ne puis accepter, si honorable qu'elle soit pour moi, la place de votre femme de chambre.

LADY MYLFORT, à part.

Oh ! c'est insupportable qu'elle me dise cela ! et insupportable surtout qu'elle ait raison !... (Haut.) Jeune fille !... jeune fille !... il y a à ton refus un autre motif que celui que tu me donnes... Mais prends garde que je le découvre jamais !...

LOUISE.

Et, quand vous l'aurez découvert, madame, croyez-vous que je craigne votre vengeance ? Hélas ! ma misère est montée si haut, madame, que ma franchise même, cette vertu si étrangère aux lieux où je me trouve, ne peut augmenter !... Vous voulez, dites-vous, me tirer de la poussière de mon origine ? J'oserai demander à milady quelle chose, de ma part, a pu l'autoriser à se poser comme la créatrice de mon bonheur, avant d'être certaine que je consentirais à recevoir le bonheur de ses mains ? D'ailleurs, pour dispenser ainsi le bonheur, êtes-vous heureuse vous-même, milady ?... et si, maintenant, nous devions échanger cœur contre cœur, destinée contre destinée, si brisé que soit mon cœur, si sombre que soit ma destinée, n'accepteriez-vous pas l'échange... avec reconnaissance, avec joie ?... Oh ! vous voyez bien que vous n'osez pas dire non, madame...

LADY MYLFORT, s'asseyant.

Ah ! incompréhensible ! inouï !... Jeune fille, jeune fille, tu n'es pas née avec cette grandeur dans l'âme, et ton père est trop vieux pour te l'avoir donnée... Elle te vient d'une autre source, avoue-le !

LOUISE.

Qu'ai-je besoin de vous avouer ce que vous savez aussi bien que moi, madame ?

LADY MYLFORT, se levant.

Eh bien, oui, je sais cela... Je sais autre chose encore, je sais plus que je ne voudrais savoir, enfin. C'est te dire que tu as osé l'aimer assez longtemps ; qu'il faut, à partir d'aujourd'hui, renoncer à cet amour, entièrement, complétement.

LOUISE.

Quand j'aurais renoncé, non pas à l'aimer, c'est impossible ! mais à le lui dire, vous en aimerait-il davantage, madame ?

LADY MYLFORT.

Eh bien, soit ; je ne puis être heureuse avec lui, mais je

puis t'empêcher de l'être. Détruire la félicité d'une rivale, c'est encore une félicité.

LOUISE.

Une félicité dont un autre vous a déjà privée, milady. Ne calomniez donc pas votre propre cœur ; car vous êtes incapable d'exécuter les menaces que vous m'adressez; vous êtes incapable de torturer une pauvre créature qui ne vous a fait d'autre mal que d'avoir pensé, senti, éprouvé comme vous... Milady, votre colère me raccommode avec votre douceur.

(Elle remonte.)

LADY MYLFORT.

Mais où suis-je donc, mon Dieu? à quel emportement me suis-je laissée aller? Ah! oui, oui, il fallait que je fusse folle pour dire ce que j'ai dit! Louise, cœur pur, âme céleste, pardonne à une insensée!... Non, tu dis vrai, pauvre enfant, non, pour l'empire du monde, je ne voudrais pas toucher à un seul de tes cheveux! Souhaite, demande, exige tout ce que tu voudras, je te le donnerai... Louise, je veux être ton amie, ta sœur, ta mère... Tu es pauvre, eh bien, bijoux, chevaux, voiture, je vendrai tout... je te donnerai tout!... Mais renonce à lui!

LOUISE.

C'est fait, madame, sans que vous ayez eu besoin de rien donner ni rien offrir.

LADY MYLFORT.

Que dis-tu?

LOUISE.

Raillez-vous un cœur désespéré, madame? ou n'avez-vous réellement pris aucune part à l'infâme action?... Vous me demandez de renoncer à lui, madame? Eh bien, prenez-le... Je vous abandonne à tout jamais et sans retour l'homme qu'on a arraché de mon cœur déchiré et saignant!... Peut-être ne le saviez-vous pas, d'ailleurs, que vous détruisiez le ciel de deux amants, que vous sépariez deux âmes qui se croyaient réunies dans une éternité d'amour et de bonheur! Prenez-le, il est à vous maintenant, milady!... prenez-le et conduisez-le à l'autel!... Seulement, n'oubliez pas que le fantôme sanglant d'une suicidée se dressera entre vous deux, au moment où vos lèvres échangeront leur premier baiser!... Adieu, milady... Le Seigneur est miséricordieux!...

(Elle sort.)

SCÈNE III

LADY MYLFORT, seule.

Qu'a dit cette malheureuse? Mon Dieu! j'ai mal entendu sans doute... Mais non, elles résonnent encore à mon oreille, les paroles de ma condamnation, celles que j'entendrai retentir jusqu'au fond de mon cœur, le jour du dernier jugement!... « Prenez-le!... » Qui, malheureuse?... Le don de ton agonie, le legs de ton désespoir... « Prenez-le!... » Oh! de quel ton et avec quel regard elle a dit cela, la fière abandonnée!... « Prenez-le!... » Non, non! ce qu'une autre femme peut faire, je le ferai! et Jeanne de Norfolk sera toujours à la hauteur de quiconque voudra se mesurer à elle!... Et maintenant, referme-toi, cœur saignant! et maintenant, brûlez mes yeux, plutôt que de couler sur mes joues, larmes désespérées! et maintenant, évanouissez-vous et disparaissez à jamais, songes dorés de l'amour!... A partir de cette heure, tout est fini!... d'un seul coup, je brise et les liens qui m'attachaient au duc, et cette passion terrible qui m'enchaînait à Ferdinand! Allons, allons! il faut que cela s'accomplisse, aujourd'hui même, à l'instant... avant que je le revoie!... Si je le revoyais, mon Dieu!... je ne répondrais plus de rien!

SCÈNE IV

LADY MYLFORT, SOPHIE.

SOPHIE.

Madame, le maréchal du palais est là.

LADY MYLFORT.

Le maréchal?

SOPHIE.

Il vient de la part de Son Altesse, et demande si milady est visible.

LADY MYLFORT.

C'est justement l'homme qu'il me faut pour le message. Je n'ai qu'un regret, c'est de ne pas voir de mes propres yeux comment l'illustre marionnette supportera la colère du prince.

SOPHIE.

Qu'ordonne milady?

LADY MYLFORT, à une table, écrivant.

Qu'il entre. (Sophie sort. — Lady Mylfort, écrivant.) Il dira que j'ai oublié ses bienfaits, il m'accusera d'ingratitude, il dira que j'étais seule, abandonnée, et qu'il m'a tirée de la misère... Prince, prince! dis ce que tu voudras... Ma honte a tout payé avec usure!

SCÈNE V

LADY MYLFORT, SOPHIE, LE MARÉCHAL.

LE MARÉCHAL, qui est entré depuis quelques instants, tournant autour de lady Mylfort.

Milady paraît un peu distraite... Milady paraît fort distraite... Milady... (A part.) Il faut que j'aie la témérité de tousser. (Il tousse; lady Mylfort se retourne.) Ah! milady, Son Altesse m'envoie vous demander s'il y aura ce soir bal ou comédie.

LADY MYLFORT.

L'un ou l'autre, au choix de Son Altesse, mon très-cher maréchal.

LE MARÉCHAL, à part.

Elle a dit : « Très-cher!... »

LADY MYLFORT.

Maintenant, voulez-vous bien vous charger d'un message?

LE MARÉCHAL.

Moi, madame?

LADY MYLFORT.

Pour le duc.

LE MARÉCHAL.

Avec empressement.

LADY MYLFORT.

Ah! très-bien!... Sophie, dis qu'on mette mes chevaux, et rassemble tout mon domestique dans cette chambre.

SOPHIE.

Mais, madame...

LADY MYLFORT.

Eh bien?

SOPHIE.

J'obéis!... Que va-t-il se passer, mon Dieu?...

LE MARÉCHAL.

Vous paraissez agitée, madame?

LADY MYLFORT.

Maréchal, une bonne nouvelle!...

LE MARÉCHAL.

En annoncez-vous jamais d'autre, madame?

LADY MYLFORT.

Il va y avoir une place vacante à la cour!

LE MARÉCHAL.

Bah!

LADY MYLFORT.

Et, si vous avez une sœur, une nièce... quelque parente qui cherche fortune, enfin...

LE MARÉCHAL.

Je ne comprends pas!

LADY MYLFORT, lui montrant la lettre adressée au Prince.

Lisez, lisez tout haut!...

(Les Domestiques sont rassemblés au fond.)

LE MARÉCHAL, lisant.

« Mon gracieux seigneur, le bonheur de votre duché a été la condition première de notre amour... Les cris de misère et de douleur de votre peuple sont montés jusqu'à moi... Le pacte est rompu!... Je hais la faveur qu'arrosent les larmes de cent mille créatures humaines! donnez cet amour, auquel je ne puis plus répondre, à votre pays qui l'implore, et apprenez d'une princesse anglaise à avoir pitié de votre peuple allemand. Dans une heure, j'aurai passé la frontière.

» JEANNE DE NORFOLK. »

TOUT LE MONDE.

Passé la frontière?

LE VIEUX DOMESTIQUE, s'approchant de lady Mylfort.

Pardon de ce que je vous ai dit, madame; si vous avez besoin d'un serviteur dévoué...

LADY MYLFORT.

Ami, je t'ai promis que tu reverrais tes enfants, et tu les reverras!... C'est la dernière grâce que je demanderai au duc! (Lui donnant sa main à baiser.) Adieu!...

LE MARÉCHAL.

Le ciel me préserve, ma toute belle et gracieuse dame, de porter une pareille lettre au duc! Il faudrait, en vérité, que je fusse fou.

LADY MYLFORT.

C'est pourtant vous que j'en charge, maréchal... Eh! mon Dieu! ce message vous vaudra la faveur de celle qui me succédera!... Gardez, gardez.

LE MARÉCHAL.

Au fait, madame, j'ai toujours été votre très-humble serviteur.

LADY MYLFORT.

Vous êtes étonnés de ce que vous voyez et de ce que vous entendez, braves gens, et vous attendez avec anxiété le mot de l'énigme... Approchez, mes amis! vous m'avez servie avec zèle et loyauté... Il est étrange que le souvenir de votre fidélité doive se marier à celui de mon abaissement, et que mes jours les plus sombres aient été vos jours les plus heureux!... N'importe! je me souviendrai, je vous le promets! Adieu, mes enfants!... Je vous quitte!... Vous ne me reverrez jamais! Adieu! Émilie de Mylfort n'existe plus, et Jeanne de Norforlk est trop pauvre pour se charger de sa dette!... Ce palais est au duc: qu'il demeure la propriété de Son Altesse!... Mais mon argent, mes bijoux m'appartiennent; je les ai payés assez cher pour les regarder comme ma propriété!... Mon trésorier partagera entre vous tout ce que je possède, et le dernier de vous sortira d'ici plus riche que sa maîtresse! Oui, oui, je vous comprends, mes amis!... mais c'est impossible... impossible que je demeure ici... un jour, une heure une minute de plus!... Adieu!... adieu!... adieu pour jamais!

(Elle sort.)

TOUS.

Oh! mon Dieu! mon Dieu!

LE MARÉCHAL.

Allons porter cette lettre au duc! J'ai trouvé un moyen!...

(Il sort.)

LADY MYLFORT, rentrant.

Encore une fois, adieu !

(Elle tend ses deux mains; les plus rapprochés d'elle tombent à genoux et les lui baisent.)

ACTE CINQUIÈME

NEUVIÈME TABLEAU

Chez Miller.

SCÈNE PREMIÈRE

MILLER, seul, sortant d'une chambre.

Louise!... mon enfant, où es-tu? Réponds-moi donc! C'est moi... c'est ton père!... (Il va à l'autre chambre.) Louise!... Personne là, non plus!... Peut-être est-elle rentrée depuis que je suis rentré moi-même! (Il va à l'escalier.) Louise!... (Il allume une lampe avec sa lanterne.) Patience! pauvre malheureux père... patience! Attends qu'il fasse jour, et va chercher ta fille au bord de la rivière. Peut-être la retrouveras-tu là!... O mon Dieu! mon Dieu! si j'ai péché par trop d'amour pour ma fille... ô mon Dieu! tu me punis bien durement!

SCÈNE II

MILLER, dans un fauteuil; LOUISE, entrant.

LOUISE.

J'espérais qu'ils me manqueraient de parole, et que je serais dégagée de mon serment; mais ils s'en sont bien gardés, les infâmes! je leur appartiens toujours. (Allant au vieillard.) Mon père!

MILLER.

Es-tu là, mon enfant? est-ce toi? est-ce bien toi?

LOUISE.

Oui, mon père... Depuis quand êtes-vous de retour ?

MILLER.

Depuis cinq minutes... Mais reçois tous mes remercîments, ma Louise bien-aimée... Wurm m'a tout dit.

LOUISE.

Tout?

MILLER.

Oui, que tu renonçais à Ferdinand...

LOUISE.

Voilà tout ce qu'il vous a dit?...

MILLER.

Tout ce qu'il m'a dit... Y a-t-il donc autre chose?...

LOUISE.

Non !... Et ?...

MILLER.

Et que le président, satisfait de ta docilité, m'ouvrait les portes de la prison.

LOUISE.

Et ma mère ?

MILLER.

En liberté aussi, la pauvre vieille!... Je l'ai conduite, à moitié folle, chez sa sœur. Je ne me fiais pas à la parole de cette belette de Wurm... Une seconde scène comme celle de ce matin l'aurait tuée... et, quoique ce soit elle la vraie coupable...

LOUISE.

Il n'y a pas d'autre coupable que moi, mon père...

MILLER.

Mon enfant, mon enfant!... avec quel ton tu me dis cela!

LOUISE.

Ne suis-je point calme?

MILLER.

Trop calme, Louise!... et c'est cela qui m'inquiète...

LOUISE.

Père, j'ai livré un violent combat!... mais Dieu a donné la force à ta fille, et ta fille a vaincu!... On dit, mon père, que notre sexe est faible... Ne crois pas cela, père... Nous reculons devant un danger frivole; mais nous marchons à la mort, et nous lui tendons la main d'un front aussi calme que pourrait le faire le plus intrépide soldat!... Vous vous trompez,

mon père, non-seulement je suis calme, mais encore je suis gaie.

MILLER.

Louise, Louise! j'aimerais mieux des larmes que cette gaieté-là.

LOUISE, allant à une table.

Comme je vais les tromper tous!... Oh! l'amour est plus adroit et plus fort qu'eux... Il ne savait pas cela, l'homme à la sinistre étoile!... il a cru sceller sa tromperie par un serment... Le serment lie les vivants; mais, vienne la mort, et la mort brise tout à la fois le serment et la vie!

(Elle écrit.)

MILLER, s'approche lentement.

Que fait-elle?

LOUISE.

J'ai promis de ne plus revoir Ferdinand, mon père; mais je n'ai pas promis de ne plus lui écrire.

MILLER.

C'est ton adieu?

LOUISE.

Oui, mon père... le dernier... Vous lui remettrez cette lettre, n'est-ce pas?

MILLER.

A la condition que je la lirai...

LOUISE.

Comme tu voudras, père... Mais, crois-moi, tu n'en sauras pas davantage... Pour tout le monde, cette lettre est froide et insensible comme un cadavre; aux yeux de celui à qui elle est destinée seulement, elle est vivante.

MILLER, lisant.

« Tu es trahi, Ferdinand!... une fourberie sans exemple a brisé la douce alliance de nos cœurs... Je ne puis t'en dire davantage; car un serment terrible me lie, et ton père m'a entourée d'espions. Ainsi donc, nous ne devons plus nous revoir, ni dans cette pauvre chambre dont ta présence faisait un palais, ni dans ce modeste jardin à qui le Seigneur, quand le soir nous parlions d'avenir, faisait un dais de si belles étoiles, qu'un instant j'ai cru qu'il approuvait notre amour... Cependant, si tu veux me rejoindre, mon bien-aimé Ferdi-

nand, je sais un troisième lieu... où aucun espion ne peut nous suivre, où aucun serment ne me liera plus! »

(Miller regarde fixement sa fille.)

LOUISE.

Pourquoi me regardes-tu ainsi, père?... Lis jusqu'à la dernière ligne, lis!...

MILLER, continuant.

« Mais il faut que tu aies le courage de voyager sur une route obscure, où rien n'éclairera ta marche, que ta Louise et Dieu... Laisse derrière toutes les folles espérances, tous les vains désirs... et ne viens qu'avec ton amour et ton cœur!... Si tu y consens, pars lorsque la cloche des Carmélites sonnera le douzième coup... » (Miller pose la lettre et regarde Louise.) Et ce troisième lieu, ma fille, quel est-il?

LOUISE.

Tu ne le connais pas, père? tu ne le connais pas? C'est singulier!... il est dépeint cependant de manière à ce qu'on ne s'y trompe point! Ferdinand le trouvera, lui, j'en suis sûre...

MILLER.

Parle plus clairement, Louise!... On dirait que tu es en délire, et cela m'épouvante.

LOUISE.

Ne me trouvais-tu pas trop calme tout à l'heure, au contraire?... Écoute, mon père, c'est que je ne sais qu'un nom pour désigner ce troisième lieu... Il ne faut pas t'effrayer de ce nom, que les hommes aveugles lui ont donné dans leur terreur... C'était l'amour qui eût dû l'appeler de son plus doux, de son plus beau nom... car il réunit à tout jamais les vrais amants que la méchanceté des puissants a séparés... Ce troisième lieu... bon père, ne t'effraye pas, ce troisième lieu... c'est la tombe...

MILLER.

Oh! mon Dieu!

LOUISE.

Bon père!... ce ne sont que les terreurs qui entourent le mot!... écarte les terreurs, et tu ne verras plus rien, sinon un lit de fiançailles sur lequel l'aurore étend son tapis doré, et sur lequel le printemps sème ses plus charmantes fleurs!... C'est au pécheur tremblant, c'est au coupable épouvanté de

redouter la mort, mais non aux cœurs purs et fidèles qui vont se réunir à Dieu. Pour les premiers, la mort n'est qu'un squelette hideux; pour les autres, c'est un jeune et bel ange, fier de l'amour, beau comme lui, mais moins trompeur que lui... un silencieux et complaisant génie, qui offre un appui à la pauvre âme exilée, qui lui ouvre le palais enchanté de la suprême splendeur, salue amicalement et disparaît.

MILLER.

O ma fille! ma fille! tu veux porter la main sur toi-même! Ma fille! tu ne commettras pas un pareil crime.

LOUISE, la tête sur le sein de son père.

Mon père! abandonner une société qui me repousse; quitter un monde où j'aurai tantôt épuisé toutes mes larmes, pour un autre monde où je serai éternellement heureuse... est-ce un crime, cela?

MILLER.

Oui, un crime!... et le plus terrible, le plus abominable de tous... le seul qui soit sans pardon, car il est sans repentir.

LOUISE.

Oh! cela ne sera pas si rapide, mon père!... j'aurai le temps de demander miséricorde au Tout-Puissant.

(Elle va s'asseoir.)

MILLER.

Ma fille, je ne suis pas un théologien; mais il me semble que tu insultes Dieu... Prends garde!... prends garde!

LOUISE.

Aimer, est-ce insulter Dieu, mon père?

MILLER.

Oui, si ton amour pour la créature te fait oublier le Créateur!... Tu m'as courbé bien bas, ma fille... bien bas!... Peut-être, moi aussi, m'entraîneras-tu dans cette tombe que tu veux ouvrir! Écoute-moi, Louise : tu n'étais pas seulement mon enfant... tu étais mon idole, ma vie, mon tout... S'il reste en ton cœur la plus petite place à l'amour filial, songe aux seize années qui viennent de s'écouler pour moi, dans l'espérance des années à venir! Tu le vois, mon enfant, mes cheveux blanchissent... c'est le moment de la vie où, nous autres pères avons besoin de recueillir l'amour que nous avons semé!... Louise! Louise! au lieu de cette moisson d'amour, ne me donneras-tu qu'une moisson de larmes et de désespoir?

LOUISE.

Arrêtez !... arrêtez, mon père !... que puis-je, que dois-je, que faut-il faire?

(Elle se lève.)

MILLER.

Si les caresses de ton Ferdinand sont plus brûlantes que les larmes de ton père, il faut mourir.

LOUISE.

Père, voici ma main ! Oh ! que puis-je vouloir ?... ne suis-je pas un misérable jouet aux mains de la fatalité ?... Malheur à moi, de quelque côté que je me retourne !... ici, mon père !... là, Ferdinand !

(Elle tombe.)

MILLER.

Oui, mais ton père est présent : il pleure, il implore, il prie.

LOUISE.

Qu'il soit donc fait comme vous voulez, mon père... (Elle déchire la lettre.) C'était le seul moyen de me justifier à ses yeux ; et maintenant, que Dieu ait pitié de moi.

MILLER, à genoux.

Ma fille, mon enfant ! Oh ! je la reconnais là, ma Louise... Louise, tu as perdu un amant, mais tu as sauvé ton père !... Toi morte, je mourrais ! Comment Dieu a-t-il permis que, moi, pauvre pécheur, je donnasse le jour à cet ange ?

LOUISE.

Mais partons, partons, mon père ; sans retard, quittons cette ville, quittons ce pays... loin, bien loin !... Qu'il ne sache pas où nous sommes ; qu'il ne puisse jamais nous rejoindre où nous serons. Si je le revois mon père, si je le revois, je ne réponds plus de rien.

MILLER.

Partons, oui, partons à l'instant même.

LOUISE.

Mon père ! c'est lui ! je suis perdue !

SCÈNE III

LES MÊMES, FERDINAND.

MILLER.

Qui, lui ?

LOUISE.

Ferdinand... Regarde ! il vient pour me tuer.

MILLER, s'élançant devant Ferdinand.

Vous ici, baron ?

FERDINAND, écartant Miller, et s'avançant avec lenteur.

Conscience surprise... Merci, l'aveu est terrible, mais il est prompt et sûr, et m'épargne le doute. Bonsoir, Miller.

MILLER.

Mais, au nom du ciel ! que voulez-vous, baron, et qui vous amène ?

FERDINAND.

Je sais un temps où, en m'attendant, on divisait la journée en secondes... Je sais un temps où l'ardent désir de me voir poussait du doigt l'aiguille de la lente horloge, où chaque battement de la pendule éveillait une pulsation dans un cœur ! Comment se fait-il que ma présence surprenne maintenant au point qu'on me demande, en me voyant, quelle cause m'amène et ce que je viens faire ?

MILLER.

Baron, s'il reste encore une étincelle de pitié dans votre âme, si vous ne voulez pas tuer celle que vous dites, partez, ne restez pas un instant de plus. Dès que vous mettez le pied dans ma pauvre maison, le bonheur s'enfuit épouvanté ! Dans cette chambre, où la joie et l'innocence seules étaient entrées, vous avez appelé tous les malheurs. Oh ! baron, ayez pitié de nous !

FERDINAND.

Mon ami, tu te trompes ; je viens, au contraire, annoncer à ta fille une heureuse nouvelle.

MILLER.

Nouvel espoir pour un nouveau désespoir. Oh ! non, non ! vous êtes bien un messager de malheur.

FERDINAND, se levant.

Écoute, et tu en jugeras : une seule personne s'opposait au bonheur de ta fille et au mien, lady Mylfort, une seule volonté nous séparait l'un de l'autre, celle de mon père... Eh bien, lady Mylfort vient de quitter le duché à l'instant même; mon père approuve mon amour. Notre heureuse étoile se lève enfin, et je suis ici pour acquitter ma parole donnée, en conduisant ma fiancée à l'autel.

MILLER.

L'entends-tu, ma fille?... l'entends-tu? Il est venu pour railler tes espérances déçues... Oh! baron! railler avec la douleur, c'est affreux!

FERDINAND.

Tu crois que je plaisante, vieillard? Non, sur mon honneur, je ne dis que la vérité; aussi vrai que ta fille m'aime, je viens ici pour être son époux. Eh bien, j'espère que voilà un serment positif, sacré!... Comment, à cette nouvelle, la rougeur de la joie ne monte-t-elle point aux joues de ma belle et chaste fiancée? Oh! il faut donc que le mensonge soit ici la monnaie courante, pour que la vérité y trouve si peu de créance! Tu te méfies de mes paroles, vieillard? tu ne crois pas à ma promesse, jeune fille? Il vous faut à tous deux des témoignages écrits, n'est-ce pas? Vous ne croyez qu'aux choses écrites! (A Louise.) Eh bien, lisez.

(Il lui met devant les yeux la lettre de Kalb.)

LOUISE, s'affaissant sur un fauteuil.

Ah!

MILLER.

Que signifie cela, baron? Je ne vous comprends point.

FERDINAND, lui montrant sa fille.

Celle-ci m'a compris... Tiens!

MILLER.

Mon Dieu! ma fille... Elle disait vrai, il la tuera!

FERDINAND.

Pâle comme la mort!... Regarde! elle me plaît ainsi, ta fille! Jamais elle ne m'a paru si belle! L'haleine du jugement dernier, qui fait tomber du visage le fard menteur avec le-

quel l'hypocrisie espérait tromper les cœurs célestes, l'haleine du jugement dernier a déja effleuré sa face ! Ah ! malheureuse ! tu ne nieras pas maintenant, j'espère !

MILLER.

Arrière ! arrière !... Je n'ai pu la préserver de ton amour, mais je saurai la préserver de ta colère.

FERDINAND.

Laisse-nous, vieillard ! tout est entre nous deux ; et je n'ai rien à démêler avec toi. Parle, malheureuse ! as-tu écrit cette lettre ?

MILLER.

Souviens-toi, mon enfant, souviens-toi...

LOUISE.

Oh ! cette lettre ! cette lettre !

FERDINAND.

Comme c'est heureux qu'elle soit tombée entre mes mains ! Oh ! le hasard fait parfois des choses merveilleuses ! Au fait, la Providence n'est point étrangère au passereau qui tombe ; pourquoi ne serait-ce pas elle qui arrache le masque au démon qui voulait se faire passer pour un ange ?... Allons, je veux une réponse : est-ce toi qui as écrit cette lettre ?

MILLER.

Courage, ma fille ! un mot, un seul, et nous sommes sauvés tous !

LOUISE.

Mon Dieu, mon Dieu ! secourez-moi ! Mon Dieu, mon Dieu ! donnez-moi la force !

FERDINAND.

Ah ! n'est-ce pas que le mensonge coûte plus à faire que tu ne le croyais ? Par le ciel et l'enfer ! par l'inexorable vérité, réponds ! as-tu écrit cette lettre ?

LOUISE, mourante.

Je l'ai écrite.

FERDINAND, reculant épouvanté.

Tu mens, Louise, tu mens !... Oh ! parfois, sur le banc de a torture, l'innocence s'accuse de crimes qu'elle n'a point

commis ! J'ai interrogé avec trop de violence, n'est-ce pas ? C'est parce que j'ai interrogé trop violemment que tu as avoué ?

LOUISE.

J'ai avoué... ce qui est vrai.

FERDINAND.

Non, te dis-je ! non, sur mon âme ! non, tu ne l'as pas écrite ! Ce n'est point ton écriture ! Et, fût-ce ton écriture, il n'est pas si difficile de contrefaire une écriture que de fausser les cœurs !... Dis-moi la vérité, Louise ! Ou, plutôt, non, un mensonge ! un mensonge ; la vérité me tuerait. (A genoux.) Louise, Louise ! tu n'as pas écrit cette lettre, n'est-ce pas ?

LOUISE.

Par l'inexorable vérité, Ferdinand, j'ai écrit cette lettre.

FERDINAND.

Tout est dit... O femme ! femme ! si tu savais ce que tu étais pour moi ! Oh ! que les mots sont pauvres et méprisables ! Tu étais ma vie, mon âme, mon éternité, et se jouer si cruellement, de moi... C'est terrible, terrible !

LOUISE.

Vous avez mon aveu, monsieur de Walter. Je me suis condamnée moi-même. Oh ! partez maintenant, partez ! abandonnez une maison où vous avez été si malheureux !

FERDINAND.

Oui, oui, je m'en vais... Mais ma tête brûle, ma bouche est desséchée... Louise, Louise, un verre d'eau...

(Il tombe sur un fauteuil ; Louise sort.)

SCÈNE IV

MILLER, FERDINAND.

MILLER, s'approchant de Ferdinand.

Cher baron ! cela soulagera-t-il vos chagrins, si je vous que je vous plains de tout mon cœur ?

FERDINAND.

Bien, Miller, bien, merci !... je suis d'autant plus sensible à ta pitié, que tu n'es pas coupable, toi !...

MILLER.

Ah ! le Seigneur le sait !...

FERDINAND.

Miller, je suis venu ici pour prendre des leçons de musique, et n'ai jamais songé à te donner le prix de mes leçons... Tiens, Miller...

(Il lui donne une bourse.)

MILLER.

Pourquoi penser à cela dans ce moment, baron ? La bourse est entre bonnes mains. D'ailleurs, ce n'est point la dernière fois que nous nous voyons, j'espère ?

FERDINAND.

Qui sait?... Prends toujours, brave homme !

MILLER.

Quelle idée étrange, baron !

FERDINAND.

Eh! mon Dieu! n'as-tu jamais entendu dire que des jeunes gens partis pour une longue route étaient tombés au tiers du chemin ?... Ce sont parfois les enfants de l'espoir que la fatalité frappe les premiers !... Ce que l'âge ne fait point, un coup de foudre peut le faire !... Ta Louise, non plus, n'est pas immortelle, vieillard !

MILLER.

Dieu me l'a donnée !... la volonté de Dieu soit faite, dans sa miséricorde comme dans sa rigueur ; mais ce que vous avez demandé tarde bien, baron.

FERDINAND.

Merci, j'ai le temps... Je te disais donc que Louise, non plus, n'est pas immortelle.

MILLER.

Je le sais.

FERDINAND.

Et cependant tu as mis sur cette jeune fille tout ce que tu

avais d'espérances en ce monde... C'est imprudent, Miller, de jouer tout ce que l'on possède sur un coup de dé!... Miller! on appelle téméraire le négociant qui charge toute sa fortune sur un seul vaisseau! mais peut-être as-tu encore quelque autre enfant que je ne connais pas...

MILLER.

Non, baron, je n'en ai pas d'autre. Avec quoi aimerais-je donc mes autres enfants, puisque mon cœur est tout à Louise? Non, non, baron, Louise est bien ma seule, mon unique enfant!

FERDINAND.

Miller, Miller, voyez donc ce que fait votre fille, et pourquoi elle ne m'apporte pas ce que j'ai demandé.

(Il sort.)

SCÈNE V

FERDINAND, seul.

Son unique enfant!... entends-tu, meurtrier. l unique!... Et l'homme n'a rien au monde que cet instrument avec lequel il gagne sa vie... et sa fille avec laquelle il la partage!... Ainsi, en lui prenant sa fille, non-seulement tu brises le cœur d'un père, mais encore tu voles le denier d'un mendiant!... En aurai-je le courage? et, en eussé-je le courage, en ai-je le droit?... Oh! quand je pense que ce vieillard à cheveux blancs, que ce vieillard, qui ne m'a jamais rien fait, que ce vieillard qui m'aime et qui ne m'a point trompé, lui, que ce vieillard, dans un quart d'heure, sera là, sur le cadavre de sa fille glacée... à genoux... sanglotant, s'arrachant les cheveux, et me maudissant... parce que je lui aurai arraché sa seule, son unique espérance!... Oh! non, non!... c'est impossible!... Ah! vieillard, que tu as bien fait de prononcer ce mot *unique!*... Eh bien, soit! elle te restera, ta seule, ton unique enfant!... Moi aussi, je suis le seul et unique enfant de mon père! mais mon père ne m'aime pas comme tu aimes ta fille. D'ailleurs, il est riche, ambitieux!... mon père se consolera, tandis que, toi, vieillard... oh! tu en mourrais!... Allons, Ferdinand! sois martyr jusqu'au bout!... D'ailleurs, si notre espoir se trompait, si la

tombe était le néant, elle ne souffrirait plus !... Non !... non, qu'elle vive !... qu'elle vive, avec un fantôme attaché à ses pas !... que tous les jours elle entende sonner l'heure où je serai mort à ses yeux en la maudissant... Oh ! seul, seul, lui, seul !... et pas elle... qui est l'unique enfant de ce vieillard !...

SCÈNE VI

FERDINAND, MILLER.

MILLER.

Vous allez être servi, baron : la pauvre fille a voulu vous faire, pour la dernière fois, une de ces boissons que vous aimiez tant à recevoir de sa main. Peut-être celle-ci vous semblera-t-elle amère... car bien des larmes y sont tombées tandis qu'elle la faisait.

(Louise entre.)

FERDINAND.

Bien, Miller, bien !... Écoute, rends-moi un service.

MILLER.

Parlez, baron ; lequel ?

FERDINAND.

Je rentrerai tard, ce soir, au palais... On m'a remis une lettre pour mon père, une lettre importante, et pressée peut-être... Fais remettre ou plutôt remets toi-même cette lettre à la Présidence ; je te serai reconnaissant.

LOUISE, passant.

Mon père, une autre que vous ne peut-il pas faire cette course ?

MILLER.

Tu sais bien, pauvre enfant, que nous n'avons pas de domestiques, nous !... Monsieur le baron, j'y vais moi-même.

LOUISE.

Mais, moi, mon père, ne puis-je y aller à votre place ?

MILLER.

Il fait nuit noire, mon enfant... Oserais-tu bien te hasarder dans les rues à cette heure?

FERDINAND, à part.

Elle n'a point le courage de rester seule avec moi! (Haut.) Louise, éclairez votre père!

(Louise éclaire Miller.)

SCÈNE VII

FERDINAND, LOUISE.

Tandis que Louise éclaire son père, Ferdinand verse un flacon de poison dans la carafe de limonade.

FERDINAND.

ars, vieillard, pars tranquille! je ne profiterai point de ton absence pour te voler ta seule, ton unique enfant! (Appelant.) Louise!

LOUISE, se rapprochant et posant la bougie sur la table.

Monsieur le baron?...

FERDINAND.

Louise, vous aviez donc bien peur de vous trouver seule avec moi, que vous offriez à votre père d'aller au palais à sa place?

LOUISE.

Oui, bien peur, je l'avoue.

FERDINAND.

En effet, vous tremblez... vous pleurez!... Louise, sur qui coulent ces larmes?...

LOUISE.

Sur vous, monsieur de Walter, qui êtes si malheureux...

FERDINAND.

Malheureux, dis-tu?... D'où as-tu appris que j'étais malheureux? car il y a trop de corruption dans ton cœur pour que tu sentes cela de toi-même. Avec quelles balances peux-tu donc peser les sensations des autres malheureux?... Ah! voilà, en

vérité, qui redoublerait ma colère, si ma colère n'était point étouffée sous le mépris... Malheureux!... Mais tu le savais donc, que ta trahison me rendrait malheureux?... Et tu m'as trahi, cependant... Et moi, moi qui espérais encore que c'etait dans un moment d'oubli, moi qui espérais... que sais-je!... que tu étais devenue folle, et que c'était dans ta folie que tu m'avais trompé!... Oh! non, non, je le vois bien, c'est de sang-froid, c'est avec ta pleine et entière volonté... (Il prend la carafe et se verse un verre de limonade.) Ah! Louise! Louise!

(Il boit la moitié du verre.)

LOUISE.

Ah! si vous saviez, Ferdinand, combien chaque parole que vous dites me brise le cœur!

FERDINAND, se levant.

Le cœur!... En vérité, elle parle comme si elle avait encore un cœur.

LOUISE.

Il viendra un temps, Walter...

FERDINAND.

Ah! j'en ai fini avec le temps.

LOUISE.

Un temps où la soirée d'aujourd'hui pèsera lourdement sur votre cœur.

FERDINAND, détachant son épée, et la jetant loin de lui.

Adieu, service des princes!...

LOUISE.

Mon Dieu! qu'avez-vous?

FERDINAND, arrachant les boutons de son habit.

J'étouffe!...

LOUISE.

Cette limonade vous fera du bien.

FERDINAND.

On dirait qu'elle sait ce qu'elle offre, l'infâme!...

LOUISE.

Parler ainsi à votre Louise, Ferdinand...

FERDINAND.

Arrière, arrière!... loin de moi ces yeux doux et trompeurs!... Ne revêts pas ces faux semblants de vertu; reste à mes derniers regards ce que tu es réellement; aie du moins pitié de mon agonie!...

LOUISE.

Que dis-tu?

FERDINAND.

Ce bel ouvrage du sublime ouvrier, qui pourrait croire cela?... Je ne veux pas te demander raison, Dieu créateur; mais pourquoi as-tu mis ton poison le plus subtil dans un si beau vase?...

LOUISE.

Entendre cela, et être forcée de me taire...

FERDINAND.

Oh! encore une fois, par le jour où je sentis le premier baiser éclore sous ta douce haleine, où tu balbutiais le nom de Ferdinand, par cette heure où le premier *toi* tomba de tes lèvres brûlantes et pénétra jusqu'à mon cœur... Louise, pourquoi as-tu fait cela?... pourquoi l'as-tu fait?...

LOUISE.

Pleurez, pleurez, Ferdinand! votre douleur est plus juste envers moi que votre colère!...

FERDINAND.

Tu te trompes, Louise!... tu tu trompes!... ce ne sont point les larmes que tu crois qui tombent de mes yeux, ce n'est point cette chaude et douce rosée qui coule comme un baume sur les plaies de l'âme, et qui rend le mouvement à cette pauvre machine fatiguée, et près de cesser de battre, qu'on appelle le cœur... Non, non, ce sont les pleurs glacés de l'agonie, ce sont les froides gouttes qui tombent, une à une, de la voûte d'un tombeau!... c'est le terrible et dernier adieu de mon amour!...

LOUISE.

Que dis-tu?

FERDINAND.

Je dis... que je vais mourir, et que je pleure sur toi qui vas vivre!

LOUISE.

Tu vas mourir?

FERDINAND.

Louise... avant que cette bougie ait fini de se consumer... je t'aurai accusée devant Dieu!...

LOUISE.

Toi?... Oh!... cette limonade!...

FERDINAND.

Elle était empoisonnée, Louise.

LOUISE

Il n'a pas tout bu!...

(Elle avale le reste.)

FERDINAND.

Louise! Louise! que fais-tu?

LOUISE.

Elle était empoisonnée, n'est-ce pas?

FERDINAND.

Oh!...

LOUISE.

Et, dans un instant, je vais mourir aussi, moi!...

FERDINAND.

Mon Dieu! tu es témoin que je ne voulais pas... C'est elle!... c'est elle!...

LOUISE.

Ferdinand! Ferdinand! oh! maintenant je puis donc tout te dire!... La mort délie!... il n'y a plus de serment dans la tombe!... Ferdinand, je suis innocente!...

FERDINAND.

Que dit-elle?... Oh! d'habitude, on ne ment point dans un pareil moment!

LOUISE.

Je ne mens point; c'est quand je te disais que j'étais coupable que je mentais!... et, cette fois-là, c'est la seule fois que j'aie menti.

FERDINAND.

Tu es innocente... et tu vas mourir!... Mon Dieu!...

LOUISE.

Écoute! j'ai voulu me tuer... il n'y a pas une heure de cela, pour avoir le droit de tout te dire... Tiens! tiens!... vois ce papier déchiré en mille morceaux!... tout mon secret était dans ce papier... Mais j'ai eu pitié de mon père!... j'ai eu pitié du pauvre vieillard qui pleurait, qui sanglotait à mes genoux...

FERDINAND.

Mais cette lettre... cette lettre?...

LOUISE.

C'est Wurm qui l'a dictée... Mais mon cœur condamnait ce qu'écrivait ma main.

FERDINAND.

Ah!

LOUISE.

Pardonne-moi, Ferdinand, pardonne!... S'il n'eût fallu que mourir, mon Dieu! je serais morte... Mais ils avaient fait arrêter mon père!... le pauvre vieillard était en prison!... ils m'ont dit qu'il n'en sortirait que si j'écrivais la lettre que tu as lue, et je l'ai écrite.

FERDINAND.

Dieu soit loué! je me sens assez fort pour tuer le bourreau!...

(Il ramasse son épée.)

LOUISE.

Que vas-tu faire?... Oh! ne me quitte pas! je mourrais en ton absence, mon Ferdinand... et Dieu me doit bien de permettre que je meure dans tes bras!

FERDINAND.

Mais il est peut-être temps encore... Du secours! du secours!...

LOUISE.

Tu vois bien qu'il est trop tard, puisque tu chancelles toi-même.

FERDINAND.

Tu as raison; ta main, Louise... (Il tombe sur un fauteuil.) Tes yeux, tes yeux sur les miens!... Oh! mon Dieu! mon Dieu! est-ce que je me trompe? est-ce déjà l'agonie qui trouble mes regards?... Louise, Louise, comme tu es pâle! comme ta main est froide, Louise!

LOUISE.

Dieu me pardonne! je meurs la première... Ferdinand! mon Ferdinand!... La sainte Mère n'est pas morte plus pure que moi... Ferdinand, je t'aime!...

(Elle meurt.)

FERDINAND.

Morte! morte!... Et moi, Louise... Louise!...

SCÈNE VIII

LES MÊMES, WURM, LE PRÉSIDENT, MILLER, GENS DE JUSTICE.

LE PRÉSIDENT.

Mon fils!... mon fils!... est-ce bien toi qui as écrit cela?... Mon fils, mon Ferdinand!...

FERDINAND, regardant autour de lui et apercevant Wurm, pose doucement la tête de Louise sur le fauteuil, puis ramasse son épée, s'élance et frappe Wurm.

Assassin!

WURM.

Ah! je suis blessé!...

FERDINAND, tombant de toute sa hauteur aux pieds de Louise.

Me voilà, Louise!... me voilà!...

MILLER.

Mon enfant!

LE PRÉSIDENT.

Ah! maudit sois-tu, toi qui m'as donné ce conseil!

WURM.

Ah! c'est comme cela que tu me remercies, démon?... (Aux

Gens de justice.) Messieurs les gens de justice, c'est moi qui ai empoisonné l'ancien président, et voilà mon complice... Ose un peu dire que non !...

LE PRÉSIDENT, allant à son fils, lui soulevant la tête, et voyant qu'il est mort.

Mort !... (Aux Gens de justice.) Cet homme a dit vrai, messieurs, et je suis votre prisonnier !...

FIN DU TOME DIXIÈME

TABLE

ÉMILE COLIN. — IMPRIMERIE DE LAGNY.









